

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

COMA
SUIVI DE
ÉCRITURE ET INCARNATION

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
FRANÇOIS GILBERT

NOVEMBRE 2008

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à René Lapierre pour ses lectures attentives et respectueuses, son écoute sincère, sa disponibilité, sa grande générosité et son amour de la littérature.

Merci à mes parents pour leur soutien inconditionnel.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	iv
COMA	1
ÉCRITURE ET INCARNATION	103
BIBLIOGRAPHIE	144

SOMMAIRE

Coma raconte à la première personne l'histoire de Satô, un jeune Japonais qui, après la tentative de suicide de sa fiancée, a le sentiment d'avoir commis un grave péché sans pouvoir le nommer. Incapable de surmonter son angoisse, il s'enfuit en Chine et s'enferme dans un hôtel de Shanghai. Une année passe avant que la mère de sa fiancée ne vienne le trouver et lui intime de revenir au Japon dans l'espoir qu'il fasse sortir sa fille du coma. Or le retour à sa ville natale, dans un univers de mystère, de secret et de silence, provoque chez Satô des questionnements identitaires profonds qui lui font même douter de l'authenticité de ses souvenirs. S'enclenche alors un long processus au cours duquel les résistances du déni, du mensonge, du désir d'être autre et de la possibilité de l'être élaborent une fiction de plus en plus organisée. C'est en s'y abandonnant que le personnage-narrateur arrive à franchir la limite même de sa résistance et à comprendre son trouble. Le roman se termine au moment où Satô acceptera de se reconstruire comme personne.

À l'intérieur du volet réflexif de ce mémoire, *Écriture et incarnation*, j'explore cette construction exigeante du personnage. Elle demande un amenuisement, une atténuation de ma voix propre, un maximum d'attention à la voix de l'autre: seule possibilité de ressentir de l'intérieur son trouble, sa faille, sa présence, et d'arriver à les décrire. Ma pratique passe donc par la déconstruction de mes repères personnels pour me permettre de créer un espace vide où il me sera possible de réapparaître en cet autre qui est le personnage, en réduisant au minimum l'interférence d'éléments qui pourraient me ramener à moi-même et créer de la résistance. De cette manière je crois pouvoir laisser surgir des idées et des émotions auxquelles je n'aurais pas eu accès autrement. Ainsi, depuis l'intuition première du personnage jusqu'à sa construction finale, il m'importe de ne paraître ni à travers lui ni à travers le texte, qui devra tout naturellement sembler écrit par Satô Kikuchi.

En lien avec cette pratique, ma réflexion théorique cherche par ailleurs à comprendre comment mes expériences d'acteur et d'improvisateur peuvent être mises à contribution. Il s'agit plus précisément pour moi de reconnaître en elles et dans les théories du jeu d'acteur les concepts de transformation et de disparition de soi, d'identification au personnage et de dédoublement, que je mets en relation avec la construction et la représentation du personnage dans l'écriture. De cette façon, je cherche à développer une conception de l'écriture entièrement dynamisée par la création du personnage, et par son incarnation en processus d'écriture.

Cette approche est ultimement portée par une éthique, c'est-à-dire une quête de vérité tant dans la représentation du personnage que dans l'appréhension du plus petit objet, de toutes choses aperçues un court instant, dans cet «aperçu fulgurant» dont parle Novarina.

MOTS CLÉS: ÉCRITURE, AMENUISEMENT, PERSONNAGE, INCARNATION, IMPROVISATION, MÉDITATION, VOYAGE

COMA

À Shanghai, j'habitais un hôtel dans lequel je prenais tous mes repas. Le personnel me connaissait par mon nom et nous nous étions lentement permis d'estomper la froideur qui entourait nos rapports sans jamais pourtant cesser de nous traiter avec respect. Si bien qu'une fois mes repas terminés, j'empilais les assiettes, essuyais la table. Les dimanches, il m'était impossible de quitter ma chambre sans avoir enlevé les draps et les avoir posés sur la table de chevet, au côté des serviettes blanches; je nettoyais la baignoire, vidais le cendrier et laissais un pourboire sur le bureau, juste sous la fenêtre.

Les employés de l'hôtel me montraient leur reconnaissance par diverses attentions. D'abord, on s'assurait de varier les menus — jusqu'à préparer pour moi des aubergines au gingembre — on me réservait le journal de Tokyo, on acheta même, en prenant connaissance de ma passion, un jeu d'échecs confectionné par un ébéniste de Beijing. La réceptionniste, si elle en avait le temps, venait bavarder lors du déjeuner ou du souper. Elle m'écoutait raconter la même histoire d'amour impossible comme si elle la vivait aussi. Sans doute souffrait-elle autant que moi.

- Qu'as-tu vu dans ses yeux au moment de partir ? Y avait-il de l'amour ? Même si elle était pressée, même si elle n'a pas eu le temps de te prendre dans ses bras, y avait-il dans ses gestes quelque chose qui te faisait comprendre que le vide s'emparait d'elle ?

- C'est trop facile, se convaincre de l'un comme de l'autre.

Depuis mon arrivée, il y avait eu un constant changement de personnel. Seuls le cuisinier et quelques femmes de chambre étaient là depuis plus longtemps

que moi. Ya Jun avait été engagée comme réceptionniste peu de temps après ma décision de louer la chambre au mois.

- Ya Jun ?

- Oui ?

- Si tu avais le choix entre aimer quelqu'un qui ne t'aime pas, ou faire souffrir celui qui t'aime ?

- Je choisis d'aimer. N'est-ce pas le lot de toutes les femmes ?

- C'est que tu n'es pas encore moderne.

- Finis tes nouilles, avait-elle dit les yeux rieurs.

Mes hôtes avaient compris, lors de diverses discussions, que mon passé demeurerait un lieu secret. Mon présent aussi. J'évoquais mon travail sans préciser l'emploi; l'amour, sans clarifier l'objet. Ils avaient donc continué, malgré nos rapprochements, à me traiter avec discrétion. Jamais on ne parla de mon œil gauche; même Ya Jun et le cuisinier, à qui je permettais parfois quelques écarts, les dimanches où nous partagions diverses activités, n'avaient osé explorer ce sujet.

Je chéris encore ces journées qui se sont déroulées dans un ordre imperturbable. Lever, toilette, rangement, petit déjeuner, puis lente lecture des journaux jusqu'au moment où, dans la période creuse entre le *check out* et l'affluence des touristes en fin d'après-midi, Ya Jun venait discuter avec moi.

- Aimer. Oui. Pour la première fois, j'ai l'impression d'être du côté de ceux qui aiment. Avant je...

Avant voulait dire avant mon arrivée à Shanghai. Je n'utilisais jamais ce mot, Ya Jun le savait. Pourtant, ce dimanche-là, le dernier en quelque sorte, j'avais presque cédé à la tentation d'en parler.

- J'aimerais bien la voir, cette femme.

Ya Jun ne commettait jamais d'indiscrétion; ses questions, toujours pudiques, me permettaient d'y répondre ou non, sans que cela ne cause le moindre

malaise: cette invitation subtile à la description en était un bon exemple.

- Pour le moment, mon désir reste bien seul. Comme si j'aimais quelqu'un qui n'existait pas, que j'avais inventé.

À tout moment Ya Jun pouvait retourner à la réception. Nos conversations s'échelonnant sur l'ensemble de la journée se poursuivaient parfois le lendemain, et ce, sans avoir besoin de remise en contexte. Avec le cuisinier, toutefois, je ne parlais pas beaucoup. Lorsqu'il avait terminé les repas du midi, il me rejoignait dans le modeste salon pour son cours d'échecs. Il ne gagnait jamais. Au lieu de le décourager, la défaite le poussait au jeu comme la perte d'argent ramène le joueur à sa machine. Il assurait se détendre mais son air devenait toujours grave et, malgré sa capacité de dominer ses émotions, je craignais qu'il n'explose si, alors qu'il était assuré de sa victoire, je le surprénais en prenant sa tour ou sa reine. Je craignais parfois qu'il n'en vienne à me détester, mais lorsqu'il souriait, satisfait, après chaque partie, et qu'il me disait «Merci. J'ai appris», cette inquiétude disparaissait.

Je montais ensuite à ma chambre avec une théière pleine que je vidais en lisant. Je fumais une cigarette, descendais prendre mon dernier repas, puis, avant de me coucher, jouais seul une dernière partie d'échecs.

Mais ce jour-là, ce dimanche de fin d'automne, les choses se passèrent autrement. Notre concentration était perturbée par deux corpulents hommes d'affaires japonais qui criaient pour avoir une autre bière. «Pourquoi n'y a-t-il pas plus de Japonais comme vous», me dit le cuisinier en cantonais. Je haussai les épaules avec indifférence, alors qu'au fond de moi je savourais chacun de ces mots lancés en secret.

«Mais c'est parce qu'il n'est pas japonais», dit Ya Jun qui, s'ennuyant à la réception, était venue observer notre jeu.

«Quand je suis arrivée ici et que j'ai su que vous vous étiez décidé à louer la chambre au mois, je n'étais pas satisfaite. Vous devez comprendre qu'à l'hôtel

où je travaillais, presque tous les Japonais que nous avons reçus ont fini par nous causer des ennuis. Alors, de concert avec les cuisiniers et les femmes de chambre, nous avons tenté de vous rendre la vie difficile. Une semaine, puis une deuxième. Vous ne sembliez vous apercevoir de rien. Pourtant votre chambre était toujours plus propre avant que la femme de chambre n'y entre. "Y aurait-il un Japonais qui ne soit pas un gros porc égoïste ?" m'avait demandé Ping en me montrant le pourboire que vous aviez laissé.»

Elle s'arrêta pour reprendre son souffle. À la façon dont elle fronçait les sourcils, nous savions qu'elle n'avait pas encore compris ce qu'elle cherchait à formuler. Un malaise me prit. J'avais tout à coup envie qu'elle se taise, car chaque mot qu'elle disait la rapprochait de moi.

«Les autres ont toujours débarqué ici comme s'il étaient chez eux. Je sais bien que ce n'est qu'un hôtel, mais les clients japonais ne m'ont jamais bien traitée. Certains m'ont même demandé de monter à leur chambre. Mais vous n'êtes pas comme ça.»

À la réception on sonna. Ya Jun s'arrêta, gênée. Et nous l'étions aussi, devant son emportement. Nous ne savions pas encore pourquoi, mais la vérité, tournant autour de nous, jetait une ombre sur nos cœurs; et nous n'étions pas prêts à nous l'avouer, ni à nous-mêmes ni aux deux autres; cette ombre devait demeurer une ombre jusqu'à ce qu'elle s'efface, pour que la dynamique reste simple et pudique, pour faire comme à notre habitude: ne rien demander, ne pas supposer, nous taire.

Quand *elle* est arrivée, la légère couche de neige qui, à l'aube, recouvrait la rue devant l'hôtel avait fini de fondre sous la pluie. Le tapis du hall, humide de l'eau qui s'échappait des imperméables et des parapluies, dégageait une odeur de moisi et repoussait les plus capricieux. C'était la fin de l'après-midi, l'heure où quelques touristes perdus choisissent un hôtel au hasard, pourvu qu'il soit au centre de la ville et abordable. Un an plus tôt je n'avais pas hésité, pour être au sec, à m'accommoder de cet endroit tout en me disant que je trouverais mieux le lendemain.

Je poursuivais ma partie d'échecs avec le cuisinier. Les Japonais s'étaient tus et je bénissais ce silence partagé avec Hong. En attendant qu'il joue je l'observais, fasciné par la qualité de sa concentration. Le dévouement avec lequel il se consacrait à ce jeu me flattait. Il ne prêtait pas la moindre attention au chat blanc qui allait et venait entre ses jambes, pas plus qu'il n'entendit Ya Jun s'avancer vers nous. «Une femme vient de me demander si un dénommé Kikuchi habite bien ici.»

Qui pouvait bien me chercher, pensais-je, qui pouvait connaître mon nom et savoir où je demeurais ? La dame de la blanchisserie ? Mais je doutais qu'un quelconque malheur à ma chemise puisse justifier une visite personnelle un dimanche après-midi.

«Rassurez-vous monsieur Kikuchi. Je n'ai rien dit qui puisse vous contraindre.»

«La dame attend dans la salle à manger. Si vous le désirez, il y a dans le corridor un miroir qui vous permettra de la voir. Nous l'avons assise à une table

où elle sera facilement observable.»

Je me suis levé. Le cuisinier laissa tomber son roi.

- Vous gagniez en deux coups.

- Non. Il y avait une façon de vous en sortir.

Ma cigarette éteinte, je suivis la réceptionniste jusqu'au miroir. Regard complice, démarche fluide, presque plus rien ne paraissait de sa gaucherie adolescente. Elle s'est arrêtée net, pointant dans le miroir une dame inconnue qui buvait nerveusement un thé. Son vêtement et son profil l'éloignaient de Shanghai. Peut-être était-elle une amie de ma mère. À cette idée, les pires atrocités ont envahi mes pensées. Ma mère: seule, malade, suppliant qu'on me retrouve avant qu'elle ne rende son dernier souffle. La culpabilité de l'avoir laissée tant d'années sans nouvelles me rongait.

Mais qui était donc cette femme et comment avait-elle pu me trouver, moi qui n'avais donné aucune nouvelle, envoyé aucune lettre, étais peut-être là-bas considéré comme mort? Comment avait-elle pu savoir que j'avais choisi la Chine, puis Shanghai, puis cet hôtel?

Ya Jun restait près de moi comme une amie fidèle, attendant une réaction ou une indication. Aucune question ne semblait la hanter. Elle demeurait calme et discrète, comme à son habitude.

- Attendez trente minutes et faites-la monter à ma chambre.

*

Dans la pièce silencieuse, j'avalais à petites gorgées un thé vert brûlant.

Deux coups à la porte.

- Kikuchi Satô ?

Il y avait longtemps que mon nom n'avait été prononcé de façon juste.

- Oui. Entrez.

La porte s'ouvrit lentement.

- Je suis la mère d'Ayako.

Mon sang se glaça. La surprise me coupa le souffle. Ayako était-elle vivante? Dans le cas contraire, me croyait-on responsable de sa mort? Cette femme était-elle réellement sa mère? Oui. Il n'y avait aucun doute. À travers son visage, celui d'Ayako me revenait en mémoire, et aussi, toutes sortes d'images de cette vie d'avant: arbres, rues, école; parc, librairie, bateau.

- Ayako est dans le coma.

Je la regardais sans pouvoir réagir, sans arriver à savoir si cela représentait une bonne nouvelle ou une catastrophe.

- Il y a trois mois, elle en est sortie momentanément. Elle a prononcé votre nom. À trois reprises.

Elle laissa passer un silence. J'assimilais péniblement ces nouvelles informations.

- Les semaines d'avant, j'avais ouvert tous ses cahiers, ses agendas; il n'y avait aucun rendez-vous, aucune note, rien qui fasse allusion à vous. Pas même un cœur avec vos initiales.

J'avais du mal à croire qu'Ayako n'avait laissé aucune trace de notre relation. Bien qu'elle ait voulu la garder secrète, qu'elle ne m'ait jamais présenté à sa famille, ni même montré sa maison, il m'était difficile de concevoir que le haut de son placard ne contienne pas une centaine de mes lettres. Le mien, chez mes parents, cachait un sac rempli des siennes.

- Qu'est-ce qui vous dit que nous étions amoureux ?

- Rien, justement.

Son visage avait perdu de sa blancheur. Voyait-elle en moi le responsable de l'état de sa fille? Incapable de supporter le regard accusateur qu'elle posait sur moi, je tentai de lui donner une explication.

- Ayako n'était pas une adolescente comme les autres. Elle était beaucoup

trop sérieuse pour évoquer l'amour.

Les yeux de la femme se transformèrent en cavernes.

- Elle vous aimait donc à ce point.

Je ressentis ses mots comme une effroyable fatalité. Ayako. Je l'avais chassée de mes pensées sans jamais chercher à savoir pourquoi cela avait été si facile. À ce moment, il n'y avait qu'un seul constat possible, je n'étais pas digne de son amour. Pourtant, devant moi, le visage de la dame avait pris une étrange expression, presque un sourire, comme si elle avait trouvé ce qu'elle était venue chercher.

- Alors je peux compter sur vous pour la réveiller?

Sa demande m'étonna et j'aurais refusé à la seconde même si je n'avais pas éprouvé de remords. Je bus une gorgée de thé, fis mine de réfléchir. Ou bien je répondais à sa demande insensée, ou bien je continuais de prétendre qu'Ayako n'existait pas.

- Si, comme vous semblez le prétendre vous étiez en amour, vous n'hésitez pas à me suivre.

Quelle insolence, pensais-je. Quelle manipulatrice. Et ô combien il m'était difficile de ne pas le lui faire remarquer. Mais ce qui me choquait encore plus, c'était qu'elle avait raison.

- Comprenez-vous ce qui est en cause, monsieur Kikuchi?

- Réalisez-vous seulement l'absurdité de votre demande?

- J'ai longuement réfléchi avant de venir jusqu'à vous. Le fait que vous vous estimiez incapable de réveiller ma fille n'est pas une surprise pour moi. Je ne vous demande pas d'y croire, je vous demande seulement de me suivre.

Elle s'approcha de moi, me regarda avec tendresse et empathie, comme si elle comprenait ce que me faisaient ressentir les révélations des dernières minutes. J'étais loin de m'attendre à cela.

- Je vous accueillerai chez moi comme un fils.

Il émanait d'elle une capacité infinie d'aimer, qui me laissait désarmé.

- C'est d'accord? demanda-t-elle.

- Oui, répondis-je, hypnotisé.

Elle s'inclina longuement, et lorsqu'elle se releva, je vis que des larmes avaient envahi ses yeux. Son visage s'était transformé. La souffrance dont elle m'offrait le spectacle me brisait le cœur.

«Je vous prie de m'excuser. Maintenant que vous avez accepté, je me sens si maladroite!... Mais vous avez accepté, c'est ce qui compte.» Tout en parlant, elle se remettait un peu. Comment était-elle parvenue, quelques minutes auparavant, à me cacher l'étendue de sa tristesse?

- Quand pensez-vous pouvoir venir?

- Peut-être vendredi.

- Très bien. Je ne vous attendrai pas. Je vais retourner au chevet d'Ayako.

Je guettais sa réaction, convaincu qu'elle allait se mettre à pleurer de nouveau, mais elle s'inclina longuement et sortit les yeux secs.

Si l'idée de revoir Ayako me rendait nerveux, je craignais encore davantage l'éventualité de ne pas pouvoir revenir à Shanghai. Étrangement, je n'avais plus voulu imaginer ma vie ailleurs que dans cet hôtel: et, n'anticipant que le pire, je vécus la journée précédant mon départ comme si c'était la dernière.

Je commandai mes plats préférés, mais mangeai sans en apprécier le goût. Le cœur serré, je me demandais si Ya Jun pourrait se libérer de la réception avant la fin du déjeuner. Mais on aurait dit que les clients s'étaient donné le mot pour s'attarder et je dus partir travailler sans pouvoir échanger un mot avec elle.

Je pris mon dîner plus tard qu'à l'habitude, espérant tomber sur une heure creuse et ainsi bénéficier de sa compagnie. Il m'était pénible de manger les *xiao long bao* sans pouvoir en partager le plaisir. Ya Jun n'était pas là, Hong était retenu à la cuisine, et voilà que ma pause était presque terminée. J'entrepris d'écrire une note à Ya Jun, lui confiant mon espoir de la voir en rentrant du travail. Le lendemain, puisque mon avion décollait à l'aube, je quitterais ma chambre avant qu'elle ne soit arrivée.

Sur le trottoir, devant le restaurant de l'hôtel, je vérifiai une dernière fois si Hong était sorti de la cuisine.

*

Le soir, quand je rentrai, Ya Jun était à son poste.

- Devrais-je vous faire mes adieux, monsieur Kikuchi?

- J'espère sincèrement que ce sera inutile.

- Que deviendront les dimanches matins sans vous?

Elle aussi semblait avoir l'intuition que je ne reviendrais pas.

- Il n'y en aura qu'un.

Elle fit mine de ne pas entendre.

- Hong vous dit au revoir. Il a dû partir plus tôt. Sa mère est souffrante.

- Dites-lui qu'il sera dans mes pensées.

- Je n'y manquerai pas.

Je montai l'escalier sans me retourner. Qu'il était étrange de quitter cet hôtel. Je ne m'attache pas volontiers et ne me laisse pas facilement emporter par mes émotions, mais je me sentis soudain extrêmement vulnérable.

Je fis ma valise, rangeai ma chambre. Dans quelques heures il n'y aurait plus la moindre trace de mon passage à Shanghai.

À cause de l'orage, l'avion s'y était repris à trois fois pour atterrir. À chacune d'elles je m'étais préparé à mourir, certain que la ville désapprouvait mon retour.

Le voyage m'avait ébranlé, et procuré la sensation de faire une course accélérée vers l'arrière. J'essayais par toutes sortes de moyens de la réfréner, si bien qu'au moment où l'hôtesse me proposa un journal japonais, chose que j'appréciais chaque matin, je le refusai poliment et pointai plutôt le journal de Shanghai que je lus, ce jour-là, pour la première fois. J'étais prêt à me battre pour garder en moi tout ce que j'avais développé de chinois. Mais en lisant sur l'écran géant le nom des villes que nous survolions, j'avais l'impression d'être traversé par mon pays, agressé par mes souvenirs de voyage en famille, et de redevenir prisonnier de mon ancienne identité. C'était terrible.

Je ne pouvais plus détacher mon attention de mes mains, comme si elles me rappelaient celles d'un autre. Elles étaient puissantes, viriles. C'étaient des mains d'hommes; les mêmes qui avaient touché le corps d'Ayako. Elles étaient empreintes de souvenirs charnels et je ressentais à nouveau le plaisir éprouvé au contact de sa peau vierge. Je m'endormis profondément.

Lorsqu'une hôtesse me réveilla, je sentis dans mon cou une douleur si atroce qu'il m'était impossible de relever la tête. «Remontez votre siège, nous allons atterrir.» Je me sentais exténué, comme s'il me fallait soudainement récupérer toute l'énergie que j'avais mise à fuir le fantôme d'Ayako.

En sortant de l'aéroport, je compris que Shanghai avait été un lieu de fuite, une prison; une vie cloîtrée dans l'hôtel et le travail. Pourquoi alors cette

impression de la préférer à la liberté conditionnelle qui me serait offerte ici ?

Vue du taxi, la ville paraissait bien différente. Avait-elle pu se transformer à ce point en un an ? Je la sentais étrangère, immense. Mes yeux cherchaient un élément rassurant, mais le paysage défilait et les rues m'étaient inconnues. Le souffle me manquait.

Je sortis au premier endroit que je reconnus: la librairie. Ma respiration retrouva un rythme acceptable.

Madame Watanabe m'attendait au parc, comme prévu. «Je lui ai dit que vous veniez. Elle a bronché. Peut-être arriverez-vous à la réveiller.»

La conversation, sur le chemin qui menait à sa maison, me surprenait par sa banalité. Elle cachait l'immensité de ses attentes.

Un commentaire sur le froid.

Mon regard évitait l'école, le parc, la mère. Mes souvenirs grinçaient sur des détails. La nouvelle station-service, la fermeture du marchand de nouilles. Combien de temps encore parlerions-nous des banals changements de la ville ? Il faudrait bien plonger.

La vue du bateau, au loin, me surprit. Madame Watanabe s'en aperçut.

*

C'était un midi frisquet. J'en étais au dessert, dans un restaurant près de l'école, et Ayako s'entêtait à tordre une cuiller de plastique sans voir ni entendre ce qui se passait autour d'elle. Je ne m'en étais pas inquiété parce qu'Ayako s'enfermait souvent ainsi et agissait de façon anormale. Au moment de partir, elle s'était agrippée à moi. Dehors elle m'avait demandé si on lui permettrait de marcher tête nue. Que pouvais-je dire pour la rassurer?

C'est en traversant le parc qu'elle a commencé à me désespérer. *Imagine que je sois à ta merci.* Je cherchais une réponse convenable. Quelques instants

plus tard, elle a repris: *Imagine que tu es à la mienne*. Le fil de ses pensées avait suivi une ligne droite et elle paraissait convaincue qu'il en était de même pour moi. *Lequel de nous deux serait le plus cruel ?*

En classe, elle semblait à nouveau normale; l'étudiante brillante et attentive que je connaissais. Nous sommes revenus ensemble de l'école. Sur le traversier, elle regardait l'eau, ne voulait pas rentrer à l'intérieur malgré le vent glacial. Elle transpirait. *Désirer ton corps, te posséder, cela ne me suffit plus*. Je me suis avancé vers elle, soudain très inquiet. *N'approche pas. Ne me regarde surtout pas. Je ne veux plus voir tes pupilles*.

Mes yeux lui faisaient peur.

Ce que je désire en toi est au-delà de la chair.

Je me préparais à répéter les paroles d'Ayako, perdu dans la nuit des yeux de sa mère. Mais lui parler de sa fille comme d'un être sexué me gênait. Pourtant son visage cachait toute émotion. Elle s'était statufiée pour que je me livre.

«Depuis l'enfance, où je l'avais connue, aimée peut-être, parce qu'avec sa conception de l'amour elle arrivait à me faire douter, j'avais été intrigué par toutes les choses qu'elle me disait, par leur complexité. Elle avait une maîtrise de soi exceptionnelle pour une enfant. Mais en cette fin d'après-midi, sur le bateau, la teneur de ses propos me déconcertait, m'apaurait. *Je veux être dans ta tête, connaître ton désir pour moi*. Elle m'appelait de loin, m'implorait. Je suis resté derrière elle, dans l'attente. Difficile de savoir ce qu'elle s'apprêtait à faire, mais je me tenais prêt à la secourir si elle se jetait à l'eau.»

Madame Watanabe ne bougeait pas. Les adolescents qui couraient plus tôt près de nous, cartables dans les mains, avaient disparu.

«Elle s'est retournée, m'a fait face. Elle tenait un crayon et s'en est servi pour me frapper à la tête. Elle hurlait. *Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? Qu'est-ce qu'il y a ?* Je me suis reculé. Ses yeux tentaient de percer les miens. Pourtant, aucune trace de délire. *Qu'est-ce qu'il y a ?*»

«Sans que je puisse réagir, elle s'est transformée en furie. Le visage décomposé, elle s'est jetée sur moi, a enfoncé son crayon dans mon œil. Je me tordais de douleur et, avant que je comprenne ce qui s'était véritablement passé, elle s'était lancée par dessus bord.»

Il faisait si froid depuis le matin qu'il avait fallu brancher la vieille chaufferette électrique. Même poussée au maximum elle ne suffisait pas, si bien que des gouttelettes d'eau avaient formé du givre sur le comptoir de la salle de bains.

La nuit avait été difficile. J'avais vu mon visage; deux traînées de sang s'écoulaient de mon œil. La voix de Madame Watanabe résonnait. «Pourquoi a-t-elle fait ça ? Pourquoi ?»

Au réveil j'avais prolongé les minutes au lit, recréant mentalement la chambre d'hôtel de Shanghai, ma position par rapport à la porte, à la fenêtre; j'imaginais le bruit de la ville en éveil, le va-et-vient des lève-tôt, le chariot et la femme de chambre qui s'empressait, avec un cognement timide à la porte, de nettoyer la chambre sitôt libérée. Ces détails ne m'avaient jamais ému; mais maintenant ils devenaient les souvenirs exquis d'un monde dans lequel Ayako n'existait pas.

Après être finalement revenu à la réalité, il avait tout de même fallu que je me retienne d'enlever les draps, de les mettre dans un coin. Habitudes de Shanghai, habitudes de prison. Partir il y a un an ne m'avait pas libéré. Une question s'inscrivait en moi et je la voyais aussi nettement qu'un titre en première page du journal de Tokyo:

Libéré de quoi ?

Dans la recherche d'une réponse, je pensai fouiller la chambre d'Ayako, espérant qu'il s'y trouve un endroit si privé qu'il puisse contenir des traces de moi. Elle m'en aurait affreusement voulu, j'enfreignais un espace qu'elle m'avait

interdit. Mais aussi bien, je ne me sentais pas prêt à voir ses vêtements. Sa garde-robe et ses tiroirs m'effrayaient, comme si une fois ouverts allait en surgir un monstre. J'ai plutôt fui la chambre et me suis assis sur une chaise que je déplaçais dans l'appartement pour rester exposé aux rayons du soleil. «Jamais cette ville n'a été aussi froide» dit Madame Watanabe en sortant de la salle de bains. Le téléphone sonnait.

- Vous ne répondez pas ?

- Non, ce n'est jamais pour moi.

- Et si Ayako s'était éveillée ?

Fautive, elle a baissé les yeux, sans pour autant décrocher. *Personne ne sait mieux que toi mêler jugement, logique et inconvenance.* Nous avons déjeuné en silence. L'atmosphère tendue de la veille où les gestes et le désir de plaire manquaient de naturel — comment être une hôtesse remarquable et un invité reconnaissant en dépit de ce qui nous réunissait et des confessions que je lui avais faites ? — s'était transformée à la lumière du jour en une ambiance tout aussi artificielle, mais pour d'autres raisons. La table, recouverte d'une nappe carrelée, avait été dressée avec soin; le repas semblait trop complexe pour un mercredi matin, bien qu'il n'existe pas de règles en ce sens, et trahissait l'espoir et la dévotion d'une femme désespérée. Plus encore que l'allure de la table, c'était sa tenue qui m'effrayait. Elle avait choisi une robe élégante, avait soigneusement remonté ses cheveux en chignon, portait un pendentif en forme de cœur et avait appliqué sur son visage de la poudre blanche et un maquillage discret. Rajeunie de cinq ans, elle s'était vêtue pour faire bonne impression, et j'avais le sentiment que ces attentions n'étaient pas destinées à moi mais à sa fille.

- Je m'excuse pour ce qu'Ayako vous a fait à l'œil.

- Vous savez, je ne lui en ai jamais voulu.

Une lueur d'incrédulité dominait son regard.

*

Madame Watanabe remplissait ma tasse de thé tout en me priant de me resservir, moi qui selon elle étais trop chétif. Je n'en fis rien. «Vous deviez faire un drôle de couple, physiquement.» Elle eut un petit rire, pencha la tête et commença à desservir.

- Laissez-moi vous aider.

Il devait y avoir plus d'un an que je n'avais pas fait la vaisselle. Plonger mes mains dans l'eau tiède, frotter les chaudrons chassait mes idées noires et me donnait l'impression d'être en sécurité, de mener à nouveau une vie normale.

- La jeune femme que vous m'avez décrite hier, sur le bateau, ne ressemble pas à mon Ayako. C'est comme si elle avait eu deux vies.

Elle se leva et prit un linge. «Peut-être qu'à deux, nous pourrions comprendre ce qui s'est passé.»

*

Le téléphone sonna de nouveau, plusieurs fois, c'était irritant. Mme Watanabe parvenait à l'ignorer, les oreilles bloquées par les souvenirs. L'album photo de sa fille. L'aisance avec laquelle elle se plongeait dans le passé, au lieu d'insister pour que nous prenions le chemin de l'hôpital, me stupéfiait.

- Il lui a fallu huit ans avant de faire un vrai sourire. Avant elle faisait ce qu'on lui disait: «Montre les dents...»

- Nous avions huit ans à notre première rencontre.

Triste, défiante, puis saisie par le doute, je l'ai sentie se refermer.

- Comment se fait-il qu'à moi elle n'ait jamais rien confié ? Je n'ai rien à vous apprendre, à part quelques manies que vous ne connaissez peut-être pas. Vous a-t-elle dit, commença-t-elle avec un sourire qui soulignait ses rides, qu'à

quatre ans elle s'était déshabillée avant de monter sur la table de cuisine pour faire un spectacle ?

- Non, mentis-je. Mais comment était-elle, une fois rentrée de l'école ?

Sachant tout, j'avais parlé trop vite. Pourtant nous étions d'accord, il n'y avait pas de place entre nous pour les réactions feintes.

- Heureuse. Ayako n'avait pas de problèmes. Elle parlait, me racontait sa journée.

- Rien sur moi ?

- Rien, jamais. Elle m'aidait à faire le repas en chantant. Elle mangeait sans se soucier de son poids. Je la trouvais trop bien pour dire quoi que se soit.

- C'est étrange; avec moi, le midi, elle touchait à peine son assiette.

- C'est une fille malheureuse que vous me décrivez.

- Je ne la rendais pas malheureuse. Elle osait me montrer qui elle était vraiment. Le gouffre qu'il y avait au fond d'elle.

- Que vous creusiez.

- Et remplissais, au fur et à mesure.

Elle se remit à tourner les pages de l'album.

- Il y a bien un détail qui me revient. Lorsqu'elle rentrait de l'école, elle se précipitait dans la salle de bains. Difficile même de la saluer avant. Une fois, j'étais près de la porte, disposée à l'accueillir, j'allais passer une main dans ses cheveux. «Ne me touche surtout pas», avait-elle dit en m'évitant. Pendant le souper je lui avais demandé une explication. Il lui avait fallu un moment puis, honteuse, elle avait finalement répondu: «J'ai besoin de me regarder dans le miroir, ne rien déplacer sur moi avant de savoir ce que les autres ont vu.»

- Pour qui le téléphone sonne-t-il si ce n'est pas pour vous ?

- Mon garçon. Il est à Tokyo, dit-elle en faisant mine de ne pas s'en préoccuper. Ses amis semblent toujours l'oublier.

Elle tourna une autre page.

- Regardez. Parfois Ayako mettait les vêtements de son frère. «Ferais-je un bel homme ? Suis-je aussi beau que Yoshi ?» Lorsque, petite, Ayako amenait des amies à la maison, son frère les séduisait et elle se retrouvait seule. Elle a fini par abandonner, n'a plus amené personne.

Après le dîner, Madame Watanabe a demandé si j'étais prêt pour aller à l'hôpital. «À cette heure, je crains de rencontrer une personne de ma connaissance. Accepteriez-vous que nous prenions le premier bateau demain ?»

Comment pouvait-elle me regarder si durement ? Sans son arrivée à Shanghai, sans mon retour ici, j'aurais pu continuer de me complaire dans mon univers d'amour inventé, de quasi-solitude, de fuite.

Elle a consenti à ce délai sans sourire. Nous nous sommes remis à parler. Elle, d'abord, de sa façon de prendre soin d'Ayako. Une abnégation complète transparaissait de ses visites quotidiennes et de sa façon de n'en tirer aucune fierté. J'admirais ce sacrifice, ce dévouement, mais je retins mes éloges qui l'auraient sans doute fait frissonner.

Ayako. Nous avons tous deux notre façon de la voir. De nous convaincre. Nos préférences déterminaient nos souvenirs. Son Ayako, elle la voulait douce, heureuse. Je trouvais dans ses mots des traces de la mienne, réfléchie, torturée, amoureuse. Mais j'ai compris, au fil de la reconstitution, que je ne pouvais rien lui apprendre qu'elle ait véritablement envie de savoir. Elle avait conservé d'Ayako une sorte de mémoire idéalisée, et notre relation secrète l'en dépossédait.

«Il y a des serviettes dans le placard, moi je vais me coucher.» Sans rien répondre, je restai à la fenêtre à regarder les gouttes de pluie glisser sur la vitre. Ayako avait dû passer des moments à rêver sur cette chaise. Mais de quoi ? Voilà que je me mettais à douter de l'avoir vraiment connue, moi qui pourtant étais son unique confident. Mais n'était-ce pas ce qu'elle m'avait reproché sur le

bateau, ne pas me connaître, ne pas arriver à deviner ma pensée, mes désirs ? Voilà où pour elle, j'avais failli. Je n'avais pas poussé mon amitié assez profondément pour réaliser à mon tour que je ne la connaissais pas, que je n'étais pas familier avec chacune des parcelles de son être, que je n'en devinais pas les ramifications, les secrets.

«Tenez.» Madame Watanabe me fit sursauter, me tendant une serviette bleue. «C'est celle de mon fils.» Elle me souhaita bonne nuit, s'éloigna et, juste avant de se retirer, demanda: «Vous lui disiez tout, à votre mère ?» Je ne sais quelle expression a alors pris mon visage, mais madame Watanabe s'excusa et entra dans sa chambre.

*

Durant la deuxième nuit, le temps s'écoula avec plus de lenteur encore. Ne pouvant trouver le sommeil, et encore moins rester tranquille, je regardais obsessivement ma montre. Ce que j'appréhendais surtout, à la veille de ma visite à l'hôpital, c'était de me retrouver face à face avec la mort. Je connaissais bien peu de choses du coma, mais pour moi c'était ce qui s'en approchait le plus. Et il ne m'était jamais arrivé de la côtoyer d'aussi près.

Enfant, ma mère m'avait un jour surpris à torturer des crapauds en compagnie d'Ayako. Nous croyions éprouver le seuil de tolérance de la bête, mais c'est surtout le nôtre que nous mesurons: notre capacité à voir souffrir un animal, notre pouvoir de le faire souffrir, et la délicieuse bataille que se livraient, au fond de nos êtres, plaisir et dégoût. Ma mère avait ce jour-là poussé des cris où se mélangeaient terreur et fureur, et nous avait ordonné de cesser toute fréquentation. Elle avait même demandé à Ayako le numéro de téléphone de sa mère pour être certaine de ne pas être la seule à nous punir, mais mon amie avait fait une telle crise d'hystérie que ma mère avait capitulé, me prenant par le bras, et

laissant Ayako à ses larmes devant notre demeure. Dès lors, nous avions dû entretenir une relation secrète qui renforçait notre union, mais qui avait transformé nos jeux d'enfants cruels en conversations trop compliquées pour notre jeune âge. *Imagine que je suis à ta merci. Imagine que tu es à la mienne. Lequel de nous deux serait le plus cruel ?* S'était-elle rappelé ces jeux, prise d'une envie incompréhensible, urgente, délibérée, de s'y prêter ?

*

Nous avons repris le traversier avant le lever du soleil en convenant de rester à l'intérieur. Désormais, nous serions deux à ne pouvoir supporter ce voyage, à être hantés par les mêmes images.

Nous nous sommes assis en silence. L'idée de rencontrer une personne de ma connaissance me rendait véritablement nerveux. Madame Watanabe devait me trouver des allures de girouette. Mais au bout d'un certain temps, mon regard se perdit dans l'eau et je réalisai à quel point cet élément m'avait manqué.

Nous marchions dans la rue. Foulions la neige. Il n'y avait pas beaucoup de circulation. Le parc, à cette heure, ne ressemblait pas à celui où je venais avec Ayako. Rien n'était comme avant. Cette ville avait couvert mon mensonge. Shanghai l'avait transformé en demi-vérité. Ayako avait toujours su, mais s'était toujours menti.

Je me suis laissé aller à l'imaginer. Propre. On venait de lui faire sa toilette. Je ne l'avais jamais vue dormir. Ça ne lui allait pas de se reposer, d'arrêter de réfléchir. *Allez, viens.*

Au coin de rue suivant, j'allais devoir me décider. L'hôpital ou l'aéroport.

Les émotions, ce retour, la rencontre de madame Watanabe, les souvenirs, tout cela m'avait rendu anxieux. Plus encore, la peur de voir Ayako me poussait à fuir. Comment pouvais-je être aussi faible ? Comment pouvais-je refuser la

liberté ? Était-ce donc si difficile d'avoir le contrôle de sa volonté? J'aurais aimé que les choses se passent autrement. Mais peut-être après tout était-ce pour ça que j'étais venu, pour tourner définitivement la page.

- Madame Watanabe, je traverse ici.

- Mais l'hôpital est par là, me dit-elle, les mains pressées sur ses joues.

- Je vais à l'aéroport.

- Qu'est-ce qu...

- Lisez-lui ceci.

Je lui ai tendu la lettre que j'avais écrite et je me suis détourné, sans bagages. Je portais les mains vides comme la première fois.

C'était méconnaître madame Watanabe de croire qu'elle me laisserait filer de la sorte. Elle me rattrapa un peu plus loin, une folie dans les yeux, une rage, peut-être proche de celle qui avait habité les yeux de sa fille un an plus tôt. Elle me lança la lettre au visage, m'injuria, souligna mon égoïsme; une visite c'était si peu pour un homme responsable de la souffrance de sa fille. «Je t'ai accueilli comme mon fils, ajouta-t-elle une fois calmée, tu as mangé, dormi chez moi.»

Je me suis assis sur le trottoir, partagé entre mes désirs et mes devoirs. J'allumai une cigarette et madame Watanabe s'approcha en silence, redevenue soudain respectueuse et empathique.

Je voulais retrouver l'état d'esprit dans lequel j'étais avant la visite de madame Watanabe, avant cette comédie. J'essayai de me rappeler combien ma vie linéaire, tranquille et routinière avait été agréable. Cette pensée ne m'apporta aucune paix. Elle représentait le calme après la fuite, avant le tremblement des souvenirs enfouis.

«Je suis la même personne qu'il y a cinq jours. Je suis Kikuchi Satô, qui aime lire, qui peut passer des heures à résoudre un problème de logique. Je suis passionné d'échecs, j'aime les aubergines au gingembre. J'aime le patin à glace, la natation, la cigarette. Je suis Kikuchi Satô, pourtant, ce n'est plus moi. Quelle

est la différence ?»

J'avais plongé vers Ayako, et il était trop tard.

Le soleil s'est levé. Nous avons repris le chemin de l'hôpital.

«Votre sensibilité me désarme» dit madame Watanabe en esquissant un sourire quand, devant l'hôpital, je la suppliai de venir prendre un café pour gagner un peu de temps.

La chaleur émanant de la porte entrouverte m'aidait déjà à me détendre. «Ici nous serons bien.» Elle avait impérativement choisi la table la plus éloignée des quatre infirmières venues déjeuner. Nerveuse, elle vérifiait dans le miroir l'état de ses cheveux et de son maquillage. Chacun de ses gestes, jusqu'à ses intonations, paraissait anormal.

Dehors, le soleil donnait maintenant l'impression du retour hâtif de l'été. Il éclairait les arbres nus dont l'ombre s'allongeait tristement sur les murs de l'hôpital.

- La seule fois où j'y ai mis les pieds, c'était à l'âge de quatorze ans...

Madame Watanabe haussa les épaules en signe d'impuissance et tapa des mains pour que je me dépêche. J'avalai le reste de mon café et, au moment de me lever, mon regard croisa celui d'une infirmière enfilant son manteau. «Kikuchi Satô ?», avais-je cru lire sur ses lèvres. Son regard se posa sur madame Watanabe, puis elle répéta: «Kikuchi Satô!» Ses trois collègues se tournèrent vers moi. Debout, interloqué, je les regardai partir à petits pas rapides sans arriver à replacer un visage. Madame Watanabe se leva, imperturbable. Elle avait soudainement la droiture et la prestance d'une professeure de danse. J'ai suivi la longue ligne de son bras et me suis dirigé vers la porte.

Dans les instants qui suivirent, je ne fus plus qu'un pantin. Madame Watanabe me fit acheter des fleurs, remplacer mes cheveux, marcher au pas. «C'était sans doute une erreur de revenir» pensais-je au moment où les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. J'étais parti sans réfléchir, me soumettant à ce que je croyais être la volonté du destin. Mais au bout de ce corridor à traverser, de cette dernière porte à ouvrir, Ayako allait m'apparaître, étendue, immobile.

Madame Watanabe était prête pour son coup de théâtre. «Il y a quelqu'un ici pour toi, quelqu'un que tu aimes beaucoup.»

Devant Ayako, tout devint terriblement concret. Je m'approchai du lit, posai les fleurs sur la table de chevet. Son visage, paisible, ne lui allait pas. Les derniers jours me l'avaient rendue vivante et il était temps d'affronter une réalité plus complexe. Madame Watanabe tentait de rester calme, mais son attitude trahissait la surexcitation. Je voulais trouver la bonne combinaison de mots et de gestes, comme si tout à coup, plongé dans le regard de madame Watanabe, je m'étais pris à croire en l'impossible.

«Bonjour Ayako, c'est moi, Satô.» Madame Watanabe ne respirait plus. «Tu m'as appelé et tu vois, je suis venu.»

Madame Watanabe s'approcha, mit ma main sur celle de sa fille. La pression qu'elle exerçait, c'est tout mon corps qui la ressentait. «Maintenant, c'est moi qui t'appelle.» Le regard de sa mère s'affolait. Ayako ne bronchait pas.

Je m'assis à côté d'elle, serrai sa main un peu plus fort, cette main qui m'avait touché, caressé, je la reconnaissais bien. Mais qui était-elle pour moi maintenant, quel était le lien, mis à part les souvenirs, qui nous unissait? Étions-nous toujours ensemble? Formions-nous toujours un couple? Pour moi, tant de choses avaient changé. J'aurais voulu lui dire que je l'avais véritablement aimée, qu'elle devait revenir, que plus rien de ce qui s'était produit sur le bateau n'avait d'importance, mais cela aurait manqué de justesse. Il était impossible de reprendre ailleurs que là où nous avions laissé. «Tu m'as transpercé l'œil,

Ayako.»

Madame Watanabe serrait ma main si fort que je ne sentais plus l'extrémité de mes doigts.

«Et tu t'es jetée par dessus bord. As-tu fait ça dans l'espoir de mourir ou dans le but de te punir? Personne ne peut rien présumer. Mais voilà ce que je crois: je crois que c'était un geste de panique. Et quand tu as commencé à tomber tu as compris ce que tu venais de faire, et tu n'as plus voulu mourir. Mais je te connais assez pour savoir que tu vas au bout de tout ce que tu entreprends. Je suis certain que, même si tu avais eu la possibilité de remonter, tu ne l'aurais pas fait. Tu as eu suffisamment de force et de détermination pour t'accrocher au fond, jusqu'à ce que tu te libères de ton corps. Et une part de moi se demande si tu ne t'accroches pas au coma avec le même entêtement, la même obstination. Je suis persuadé que tu as le pouvoir de revenir. Si c'est mon pardon que tu attends, eh bien je te le donne, sans hésiter.»

Rien ne se produisit.

Mon regard se posa sur madame Watanabe. Il fallait se rendre à l'évidence, cette entreprise était insensée. Madame Watanabe attendit que les deux infirmières sortent de la chambre puis se tourna vers moi. «Embrassez-la» me dit-elle le plus sérieusement du monde. «Vous allez voir, elle se réveillera.»

Je restai immobile, pétrifié. Après un temps, je relevai la tête et la regardai tant bien que mal. Je ressentais une tristesse douloureuse à l'idée que le dénouement le plus plausible était proche. Je ne pouvais rien pour Ayako. Elle allait mourir.

Mon visage se pencha. Mes lèvres effleurèrent les siennes, les mêmes, plus tièdes, impassibles. Un frisson me parcourut.

«Je suis désolé.»

Les yeux de la femme s'emplirent de larmes. «C'est parce que vous ne l'aimez pas assez. Nous reviendrons quand vous l'aimerez et elle s'éveillera.» Et

elle se retira dans les toilettes.

Je restai à côté d'Ayako, luttant contre le sentiment d'avoir échoué, luttant contre ma propension à être victime du regard des autres. Si Ayako avait fait de moi un être de beauté, de bonté et d'intelligence, sa mère me transformait maintenant en un monstre d'égoïsme, incapable d'aimer et de rendre à sa fille ce qu'il lui avait pris: sa vie. Et je ne voulais pas être ça.

Madame Watanabe sortit des toilettes au moment où une autre infirmière entra dans la chambre. Aucun indice de la crise, elle était parfaite.

- Bonjour madame Makino, dit l'infirmière en s'adressant à madame Watanabe. Puis elle me regarda, et me fit un timide sourire avant de sortir de la pièce. Madame Watanabe ne me laissa pas le temps de la questionner.

- Partez maintenant.

J'avais marché les deux heures séparant l'hôpital de chez madame Watanabe, et c'est avec soulagement que je constatai qu'elle n'y était pas encore.

J'allai dans la chambre d'Ayako et ouvris sa garde-robe. Heureusement la lumière, par la fenêtre, entra à flots et m'empêchait de croire en quelque fantôme, en la possibilité que les larges vêtements d'Ayako ne s'animent d'eux-mêmes.

Lentement, l'image d'une Ayako immobile s'effaçait. Ses habits d'écolière me replongèrent avec nostalgie dans la période la plus heureuse de mon adolescence, où notre amour avait encore son caractère juvénile. Juste à côté se trouvait la seule robe qu'elle avait mise devant moi. C'était le jour de notre première fois. Nous étions si jeunes, et l'idée que nous ayons pu faire une telle chose à cet âge me surprenait, à un point tel que j'avais l'impression d'être devenu

quelqu'un d'autre. En fait, c'était presque le cas. Je n'avais pas vu Ayako depuis onze mois parce qu'on m'avait envoyé dans un pensionnat où j'avais goûté, croyais-je, la vie normale, la vie que j'aurais dû avoir.

À cette époque je n'étais pas encore certain de ce que le futur me réservait, mais les autres garçons de ma classe, eux, avaient des rêves bien précis. Avec Ayako, le futur n'existait pas; vieillir c'était la tristesse et la tristesse c'était mourir. Elle avait la certitude que sa mort surviendrait avant ses 25 ans. Elle ne l'expliquait pas, elle allait mourir et on n'y pouvait rien. Je lui avais demandé si elle s'était fait une promesse de suicide et elle m'avait assuré du contraire. Elle n'avait pas de projet et je m'étais laissé entraîner avec elle sur la voie du fatalisme. Mais tout ce qui m'importait à moi, et que je me gardais bien de dire à Ayako, c'était d'être comme les autres: un enfant sportif et populaire.

C'est donc prêt pour la solitude, les livres et l'étude que j'avais fait mon entrée dans cette école. On m'y considéra rapidement comme un enfant étrange et renfermé. Personne ne voulait me parler, alors je passais mon temps à lire et à jouer aux échecs. Dans presque toutes mes classes j'étais le premier.

Pourtant quelque chose n'allait pas. La nuit, le silence me paraissait si inquiétant qu'il m'était impossible de trouver le repos. Alors que je cherchais le sommeil, mes oreilles traquaient les bruits. À un adolescent comme moi, habitué au tintamarre de la ville, les nuits au pensionnat donnaient l'impression d'être transporté dans un lieu où la vie humaine n'existait pas.

Mon incapacité, nuit après nuit, à trouver un sommeil réparateur changea tranquillement mes habitudes et mon humeur. Après la classe, j'abandonnai bientôt la lecture pour me consacrer aux sports individuels, puis d'équipes. Au début on me méprisa, mais mon acharnement et mes rapides progrès vinrent à bout de cette hostilité. Mon cercle d'amis s'élargit et on me considéra finalement comme un enfant normal. Pourtant la nuit, malgré l'épuisement, je ne dormais toujours pas. Je sombrais dans l'anxiété et percevais le silence comme le

préalable d'une tragédie prochaine. Ainsi, le jour, je m'irritais facilement, devenais agressif et trouvais même du plaisir à la bagarre. En classe, mon indiscipline contrariait les enseignants. Si j'avais gagné le respect de mes collègues, tout le corps professoral avait appris à me détester. On n'allait pas me permettre de revenir l'année suivante et on menaçait même de ne pas me laisser terminer l'année si mon comportement ne s'améliorait pas.

Au cours de mes dernières semaines au pensionnat j'avais dressé le bilan de cette nouvelle vie, blâmant Ayako pour l'ancienne. Quand je pensais à elle ce n'était plus avec nostalgie. Je lui en voulais au contraire de m'avoir inculqué sa philosophie pessimiste, je la tenais responsable de mes attitudes de fillette et l'accusais de m'avoir emprisonné dans un monde où je n'avais pu développer d'autres amitiés. Puis, à force de discussions avec mes camarades, j'en étais venu à n'avoir qu'une seule hâte, tenter avec Ayako ce qu'ils prétendaient avoir expérimenté avec différentes filles.

À mon retour, Ayako ne me reconnut pas. Mon corps s'était transformé. Mon dos était devenu droit. Mes muscles s'étaient développés, mes poils avaient commencé à pousser. Je fumais, je jurais parfois. Aux yeux d'Ayako j'étais devenu un homme, et sa façon de me considérer ainsi me la rendait plus féminine.

Elle aussi, apparemment, avait changé: les expressions de son visage étaient différentes, elle avait grandi, maigri et avait gagné un peu de poitrine. Pourtant elle était restée la même. Elle maîtrisait toujours ses émotions d'une façon inquiétante, comme si constamment elle se tenait sur ses gardes pour ne pas être désarçonnée. Et ce jour-là, quand elle m'avait vu arriver, quelque chose dans son regard s'était transformé. Je venais de basculer dans l'autre camp, celui des gens dont elle se protégeait.

Cela m'avait profondément attiré. Cette barrière émotive qu'elle dressait entre nous me donnait envie de la posséder. Je m'étais avancé vers elle sans comprendre les pulsions qui jaillissaient en moi avec rage.

- Tu veux que notre première fois se passe dans un endroit banal.

J'avais été étonné qu'elle ne trouve que cela à objecter.

- Où veux-tu que l'on aille ?

- Nous pourrions aller dans un *love hotel*.

- Ils ne nous laisseront jamais entrer.

J'avais commencé à l'embrasser, surpris qu'elle accepte avec autant de facilité. Je me sentais devenir puissant et me promis de ne pas laisser le temps effacer tout ce que mes expériences au pensionnat avait inscrit de neuf en moi. J'aimais ce que j'étais devenu. Pourtant, ce soir-là, je n'avais pas non plus trouvé le sommeil, obsédé par la crainte que cette personne ne soit pas véritablement moi.

La garde-robe d'Ayako n'enfermait que mes souvenirs d'elle, pas ses souvenirs de moi. Avec orgueil et empressement, je vidai ses tiroirs, étalai leur contenu sur le lit, examinai les livres, scrutai les moindres papiers, mais je n'étais nulle part. Elle n'avait laissé aucune trace de moi.

- De quel droit fouillez-vous la chambre de ma fille?

- Vous m'avez fait croire en ce pouvoir de la rendre vivante. J'en suis venu à penser que si elle n'est pas revenue, c'est que je ne suis plus assez important, que je ne vaudrais pas la peine. Elle a dû m'oublier, m'effacer; elle a tout jeté de moi.

- Qu'avez-vous à faire de son amour, vous qui ne l'aimez plus, qui ne l'avez sans doute jamais aimée ?

*

Vers 19 heures, madame Watanabe ne m'avait toujours pas invité à passer

à table. Au vacarme qu'elle faisait en mettant le couvert, je compris que le repas était prêt. J'étais pourtant réticent à quitter la chambre, parce qu'à vrai dire je sentais que la situation était sur le point d'exploser. «Ça n'a pas d'importance, finis-je par me dire, quoi qu'il arrive, il y aura toujours Shanghai.»

J'avançai vers la salle à manger me demandant comment j'allais réagir s'il n'y avait pas de couvert à la place qui m'était habituellement assignée. «Je prendrai le premier avion» me répétais-je. Cette idée me rassura.

La sonnerie du téléphone me sortit de mes pensées. Madame Watanabe ne bougeait pas. De l'autre côté de la table une assiette était placée pour moi. Elle continuait à manger sans me regarder. La sonnerie devenait insupportable, si bien qu'il me fallut parler pour mettre fin au malaise qui m'habitait.

- Qui est cette madame Makino ?

- Personne.

Le silence de madame Watanabe rendit pénible tout le repas. Elle mastiquait anxieusement, comme si elle attendait quelque chose.

«Je vous ai menti en vous disant n'avoir rien trouvé qui vous concerne dans les papiers d'Ayako», me dit-elle enfin. Ses longs doigts osseux me tendirent un papier. L'ouvrant, je reconnus tout de suite l'écriture d'Ayako.

*la pluie tombe à côté de toi
le temps passe à côté de toi
et moi,
qui marche à tes côtés
presque sur tes pas
pourquoi suis-je trempée,
flétrie*

Après le repas, madame Watanabe disparut dans sa chambre en laissant sa porte entrouverte, ce qui n'arrivait jamais. Je ne pouvais me résoudre à croire que c'était par inattention. Était-ce une invitation pudique au rapprochement? Éprouvait-elle, suite à notre visite à l'hôpital, le besoin de partager ses états d'âme? Moi qui en temps normal apprécie que les autres me révèlent ce qu'ils ont sur le cœur, je me sentais seul au point d'éprouver un intense besoin que cette femme devienne ma complice. Je m'approchai de sa porte.

- Que faites-vous ?

Elle ne répondit pas. Peut-être le bruit de sa machine à coudre avait-il dissimulé le son de ma voix. Elle se concentrait sur l'assemblage d'un vêtement qui, sans l'ombre d'un doute, était une robe. Mais ma question m'avait trahi, et devant l'évidence de sa besogne, il était maintenant impossible de nier que j'avais parlé uniquement pour entrer en contact avec elle. La solitude ne devait pas lui peser; ou du moins, elle la préférait à une discussion avec moi. Elle demeurait concentrée sur le tissu rouge soyeux.

Je voulus répéter ma question, plus fort. Mais n'avais-je pas été suffisamment insolent en lui demandant qui était cette madame Makino? «Personne», m'avait-elle répondu. Voilà qui avait été clair. Pourquoi m'étais-je laissé aller à croire que nous n'aurions pas à nous en tenir aux convenances, à la culture des secrets? Parce que je voulais retrouver en elle des parcelles d'Ayako.

- Que faites-vous?

Elle arrêta sa machine; puis, continuant à me tourner le dos, elle dit:

«La chaleur était écrasante. La canicule durait depuis cinq jours. Les arbres commençaient à jaunir et je n'étais même pas sortie pour les arroser. C'est dire à quel point je n'allais pas bien. Tout m'était égal. Je ne faisais que m'occuper d'Ayako. Ce matin-là, je m'étais réveillée en sueur. Mes draps étaient trempés tant j'avais eu chaud durant la nuit. Je me sentais épuisée, j'étais malheureuse, et il me fallait un coupable. Je suis entrée dans la chambre de Yoshi

et me suis mise à crier: *Tu devais t'occuper du climatiseur; une seule petite tâche!* Je l'insultais, le traitais de bon à rien, et lui, étendu dans son lit, me fixait, impassible. Et dans ses yeux j'ai vu quelque chose d'effroyable: il avait abandonné. Je ne l'atteignais plus. Sauf qu'au lieu de m'effondrer j'ai choisi de le provoquer. Alors j'ai redoublé d'efforts pour obtenir une réaction, j'ai essayé de le culpabiliser, lui ai dit qu'il pourrait faire un effort, qu'Ayako avait besoin de moi, qu'il était égoïste. Il ne bougeait toujours pas. Je l'ai regardé droit dans les yeux et je lui ai dit quelque chose de terrible, et à ce moment je le pensais vraiment. J'ai dit: tu es exactement comme ton père.»

«Puis je suis sortie de la maison et me suis précipitée à l'hôpital. Une fois dans la chambre d'Ayako, j'ai surpris deux infirmières à discuter de leur dernière fin de semaine. "C'est ce que vous appelez de bons soins?" ai-je hurlé. J'ai traité tout le monde d'incompétent avant de partir à la recherche d'un médecin. J'avais conscience de ce que je faisais, mais je ne pouvais m'arrêter. En quittant l'hôpital, plus tard, j'étais rongée par la honte et me demandais comment j'allais trouver le courage d'y retourner le lendemain.»

«Sur le chemin du retour, l'idée m'est venue de me créer une sœur: Madame Makino. Elle prendrait soin de sa nièce pendant que je me remettais d'une dépression nerveuse. J'ai acheté de la teinture à cheveux et du vernis à ongles. J'ai consacré ma soirée à devenir cette femme forte, à lui inventer un mari, des passions. J'ai feuilleté des revues, des romans, à la recherche d'inspiration. Pour la première fois depuis longtemps, je n'avais pas l'impression d'exécuter une tâche, de travailler. Je m'amusais.»

Elle se tourna et s'avança vers moi. «Venez.» On aurait dit une autre femme. Je la suivis jusqu'à la penderie. Elle renfermait une quantité impressionnante de robes. «Hors de question de me présenter deux fois avec la même. Madame Makino est la princesse du foyer, la reine de la grâce, mais plus que ça, elle combine distinction et honneur. Dévouée, elle appuie mari, soeur,

nièce avec une infatigable générosité.»

«Madame Makino me permet de réaliser mes rêves de petite fille; ces robes, cette assurance, je ne me les suis jamais permises. J'en étais au point où je ne rêvais plus de ce que j'allais devenir, mais de ce que je voulais éviter en vieillissant. Madame Makino a des rêves, et elle m'entraîne avec elle. Chaque jour je m'en approche, et parfois je me prends à me demander ce qu'elle dirait, comment elle réagirait. Ne trouvez-vous pas triste qu'à mon âge on puisse encore vouloir être quelqu'un d'autre, et qu'on s'applique autant à le devenir ?»

Madame Watanabe est restée silencieuse. La joie de madame Makino avait disparu de son visage.

«Ce soir-là, juste avant que le téléphone sonne, je terminais l'*okonomiaki* avec Yoshi en pensant: ça y est, Ayako est devenue une adolescente comme les autres. Je ne m'inquiétais pas. Et quand la sonnerie a retenti, j'ai pensé: au moins, elle n'est pas comme son frère, elle appelle pour avertir qu'elle est en retard.»

«Au lieu de cela, une voix m'apprenait qu'il fallait me rendre à l'hôpital. J'ai raccroché, j'ai dit: il est arrivé quelque chose à Ayako. J'ai repris le combiné pour appeler un taxi. Yoshi s'est levé, a mis une main sur mon épaule et a dit: maman, je peux nous conduire.»

«Il savait pourtant ce que j'en pensais, combien je détestais qu'il conduise une moto, à quel point j'avais peur qu'il se tue, mais pour la première fois j'ai consenti à monter derrière lui. J'étais affolée et malgré tout je lui criais d'aller plus vite. Quand il a accéléré, je me suis serrée contre lui et, au même moment, j'ai eu l'effroyable impression que je n'arriverais plus à être sa mère.»

Madame Watanabe ne bougeait plus, comme si elle vérifiait l'exactitude de cette impression et qu'elle en ressentait l'atrocité.

«J'aurais aimé ne pas avoir dit ce que je viens de dire. J'aurais aimé que vous n'ayez pas entendu ça.»

Elle me servit à déjeuner, puis elle s'assit devant moi.

«À l'hôpital, quand on nous a appris qu'Ayako était aux soins intensifs, Yoshi s'est mis à pleurer. Je me suis retournée vers lui et pendant une seconde, je ne l'ai pas reconnu. J'ai demandé où était Ayako et on nous a dit qu'il était impossible de la voir.»

«Je me rappelle parfaitement le regard terrifié de Yoshi. Tout de suite j'ai pensé: il ne pourra supporter un autre malheur. J'ai demandé au médecin si ma fille avait des chances de s'en sortir.»

«Il a dit: nous ne savons pas encore pourquoi, mais le cœur de votre fille bat à un rythme très élevé.»

Ses yeux se promenèrent de gauche à droite avant de s'arrêter sur moi.

- Qu'allez-vous tenter ?

Je mis du temps à comprendre qu'elle s'adressait à moi plutôt qu'au médecin de son récit.

- Qu'allez-vous faire aujourd'hui pour réveiller ma fille?

La vérité était que je n'en avais pas la moindre idée. Pire, je ne croyais aucunement en mes chances d'y parvenir. Néanmoins, je me trouvais à nouveau sur le chemin de l'hôpital. Il fallait bien que j'aie mes propres motivations. Sans doute était-ce le regard enfantin de madame Watanabe: elle mettait tant d'espoir en moi que ça me peinait de la voir ainsi. Et sans trop m'en rendre compte, j'alimentais sa folie sous l'impression que j'allais faire, au cours de ces visites, une importante découverte.

*

Nous entrâmes dans la chambre. L'infirmière occupée au lit voisin nous salua. Madame Watanabe tira le rideau. En m'approchant du lit, je remarquai une différence avec la veille: Ayako était parfumée et légèrement maquillée. Je regardai madame Watanabe.

-Ayako déteste le maquillage et le parfum.

- Oui, je sais. Nous demanderons qui a fait ça.

Je me suis levé, suis passé derrière le rideau. «Satô ?» demanda madame Watanabe. Je suis revenu avec le nécessaire pour nettoyer le visage d'Ayako,

repensant au jour où je l'avais retrouvée après mon année au pensionnat. Quand j'avais revu son visage, il y avait quelque chose que je n'avais pas reconnu, comme si je m'étais trouvé devant une imitation. Et puis son corps était devenu celui d'une femme. Peut-être que si Ayako n'avait pas été dans le coma elle me serait apparue aujourd'hui encore plus féminine, portant des souliers à talons, du maquillage et des robes ajustées.

- Maintenant je te reconnais. Je ne pense pas que tu t'entendrais bien avec les infirmières. La plupart sont comme les filles que tu détestais à l'école.

Je me suis arrêté, le temps de m'assurer qu'on ne nous entendrait pas. Madame Watanabe semblait étonnée par mes propos mais elle s'approcha de moi, posa une main chaleureuse sur mon épaule, comme si elle appuyait sur un bouton qui me ferait redémarrer.

«Je veux que tu saches que cela n'a pas été facile pour moi. Du jour au lendemain, je me suis retrouvé seul, sans amie, sans complice, sans amour. Nous avons toujours été si durs avec nous-mêmes, Ayako. Nous nous sommes fait assez de mal. Il est temps de recommencer à vivre. Ensemble si tu le veux.»

Il ne se passa rien. Madame Watanabe ouvrit le rideau. L'infirmière, émue, sortit de la pièce. J'étais terriblement mal à l'aise. Tout ce que je venais de dire se trouvait à la limite du mensonge.

- Vous vous sentez coupable, n'est-ce pas ?

- Oui.

- Vous savez, j'ai essayé tant de choses: des histoires, des photos, des chansons, des souvenirs, des secrets. Une fois, je lui ai chatouillé les pieds. Bien sûr, elle ne bougeait pas, ne criait pas, ne riait pas. Je les ai alors massés pour stimuler sa circulation. Plus je massais, plus j'appuyais fort, et je me suis mise à presser son pied comme une folle, à le tordre, à l'écraser à m'en faire mal aux mains. Ce matin-là j'ai eu très peur de moi, et je me suis dit que je ne tenterais plus rien par moi-même.

Elle fit une pause. Je remarquai à cet instant à quel point il y avait chez elle quelque chose d'usé.

- Alors j'ai fait venir une voyante qui prétendait avoir déjà sorti des personnes du coma. Elle est venue dans la chambre, s'est assise sur une chaise près du lit. Elle a répété pratiquement tout ce qu'elle avait dit au téléphone, des histoires d'énergie qu'elle allait lui transmettre en lui touchant la tête. Après quinze jours de traitement, si rien ne se produisait, elle allait arrêter. Elle m'a demandé de fermer la porte et le rideau. Je ne savais pas si je pouvais rester, alors je me suis imposée. Elle a fermé les yeux et s'est mise à respirer profondément. Elle a ensuite placé trois doigts sur la tête d'Ayako. Elle est restée comme cela cinq minutes et est revenue tous les jours pendant deux semaines. Le quinzième jour elle s'est tournée vers moi et a dit: «Ce ne sera pas possible». Elle m'a demandé de m'asseoir parce qu'elle voulait au moins me traiter pour ma fatigue. Elle a posé une main sur ma tête, l'autre sur le front. Je me sentais bien parce que je n'avais pas été la seule à échouer, puis je me disais ça y est, j'ai vraiment tout essayé. J'étais prête à avancer, je me disais, Ayako est ailleurs et je n'y peux rien. J'y ai pensé toute la nuit, je me suis mise à faire des projets, et je me suis dit qu'au moins je devais les lui raconter et lui montrer qu'il y aurait toujours une place pour elle, et que je reviendrais la voir, mais moins souvent. Alors le lendemain je suis revenue dans la chambre, je lui ai parlé très lentement, et c'est quand je me suis levée que j'ai entendu votre nom. La première fois, j'ai pensé qu'une infirmière avait parlé. La deuxième fois, je me suis dit: c'est Ayako. Je suis restée figée un moment avant de pouvoir me retourner pour accueillir le miracle. Ses lèvres ont bougé et elle a dit votre nom une dernière fois. Puis plus rien.

*

Nous attendions l'autobus devant l'hôpital. Un quart de travail venait de

se terminer. Un groupe de jeunes infirmières se tenait devant nous et rigolait.

Quand l'autobus arriva, je reconnus, de dos, au centre du véhicule, une silhouette familière. Des cheveux grisonnants, crépus, tête portée par un cou musclé, de larges épaules. Les infirmières montèrent et je restai figé sur place. Madame Watanabe me forçait à avancer et je résistai à l'envie de m'enfuir à toutes jambes vers l'aéroport.

Je m'arrêtai derrière un vieillard obèse qui refusait toutes les places qu'on lui cédait. Sa respiration sifflante ne me calmait pas. Je fermai les yeux et sentis une main sur mon épaule: «Satô ?» Je me retournai: «Vous vous méprenez monsieur.» Il se confondit en excuses et son embarras l'empêcha de douter. Le vieil obèse me fit signe de m'asseoir, et une fois mes sens retrouvés, une fois passée la honte de cet acte de trahison, je souris au plaisir de ne plus être moi.

*

- Pourquoi avoir menti ? demanda ce soir-là madame Watanabe en servant la soupe.

- Pardon ?

- Dans l'autobus, à cet homme. Je vous ai entendu.

«Pour ou contre Kikuchi Satô » murmurai-je pour moi-même. Sans trop la regarder, je commençai une explication en faisant tourner ma cuiller dans la soupe.

- C'est un peu pourquoi j'ai quitté la ville. Mon imagination a sans doute empiré les choses, mais j'ai eu peur de devenir le centre des conversations après avoir entendu d'horribles commentaires sur Ayako et sur moi. Et je craignais qu'on en vienne à ceci: pour ou contre Kikuchi Satô. J'ai préféré fuir.

- Je vous l'ai fait aussi, ce procès. Et avant que je ne vous rencontre, vous étiez bien assis sur le banc des accusés, prêt pour la condamnation.

- Donc vous pouvez comprendre. Pour ou contre moi.
- Et alors ?
- Aujourd'hui je serais plutôt contre, dis-je sur le ton de la blague.

*

Madame Watanabe m'invita à faire une promenade, ce que je refusai poliment. J'avais besoin d'être seul, de réfléchir, de faire une analyse méthodique de tout ce qui était arrivé ces derniers jours.

Je passai le balai, lavai mes vêtements, mais tout au long de ces banales activités je n'arrivai pas à rassembler mes idées. Lorsque le téléphone sonna, je ne pus m'empêcher de répondre.

- Satô ?

- Ya Jun!

- Je sais qu'il est impensable que je vous appelle, mais vous m'aviez dit rentrer dans quatre jours, maximum. Voilà qu'ils sont passés et que vous n'êtes pas là. L'hôtel se remplit et je crains ne plus pouvoir retenir votre chambre bien longtemps.

- C'est gentil, Ya Jun. Je ne sais pas quand je rentrerai. Dans un jour, peut-être deux. Les chambres après tout, sont toutes pareilles. Je prendrai ce qu'il y aura en rentrant.

- Alors vous reviendrez?

- Je crois bien. Je vous suis très reconnaissant, Ya Jun. Et dites bonjour à Hong.

La démarche de madame Watanabe, en entrant dans l'hôpital, se transformait pour devenir gracieuse et étudiée. J'avais l'impression qu'elle s'efforçait de faire le plus de bruit possible avec ses talons hauts, comme si leur musique lui permettait d'entrer dans la peau de madame Makino.

- Vous avez des nouvelles de madame Watanabe? lui demanda une infirmière plus âgée en prenant le pouls d'Ayako.

Je ne pus m'empêcher de guetter sa réaction. Sa maîtrise était impressionnante. J'avais la troublante impression d'être devant une autre femme. Oui, c'était bien madame Makino qui se tenait devant moi.

- La pauvre est complètement atterrée. Je la soupçonne de ne pas suivre sa médication. Le soir, quand on rentre à la maison, elle demande tout de suite: a-t-elle dit quelque chose? J'ai à peine le temps de répondre qu'elle s'est déjà mise à pleurer.

- Je peux imaginer à quel point ce doit être difficile. Elle est chanceuse de vous avoir.

- Bah! Je m'ennuyais à Tokyo. Et ça me permet de passer du temps avec ma sœur et sa fille. Je n'ai jamais vraiment eu la chance de la connaître. Quoi que dans les circonstances...

Elle se mit à rire, ce qui parut embarrasser l'infirmière. Je me demandais comment elle pouvait pousser aussi loin cette transformation.

Mais sitôt que l'autre fut partie, madame Watanabe tira le rideau et s'assit auprès de sa fille. Un court instant, la fraîcheur et la pureté apparurent sur son visage, puis furent remplacées par la douleur. Et je me disais, voilà, voilà ce

qu'est l'amour.

- Toutes ces années, Ayako m'a tenue loin de la solitude. Elle rentrait toujours tôt à la maison. Depuis le départ de mon mari elle a été ma seule amie. Je regrette parfois de lui avoir imposé tout ça.

- Que voulez-vous dire ?

- Je lui racontais tout: la vérité sur son père, pourquoi il était parti, comment je me sentais. Elle m'a consolée plus d'une fois.

- Moi aussi elle a été ma seule véritable amie.

- Elle ne vous a jamais déçu ?

- Étrangement, non.

Nous la contemplâmes de longs instants.

- Quand elle était près de moi, qu'il y avait des invités, Ayako détestait que je parle d'elle à la troisième personne.

- Elle doit être furieuse maintenant.

*

- Moi aussi Ayako je suis très seule. Ton frère dit que je deviens folle à m'occuper de toi. Il a laissé un message pour prévenir qu'il ne rentrerait pas de Tokyo. Mais maintenant que vous êtes là, Satô, j'ai presque retrouvé un fils, et aussi un peu de ma fille.

Nous avons souri. Seule Ayako demeurait impassible. Les yeux de la mère se mouillèrent. Nous savions tous deux qu'il fallait arrêter cette nouvelle comédie, cette conversation à trois, dans laquelle le silence d'Ayako ne s'expliquait pas par un respect des tours de parole.

*

Sur le chemin du retour j'observais madame Watanabe, assise devant moi dans l'autobus. Son air était grave. Elle n'avait pas conscience que je l'examinais. Elle leva la tête un instant, comme pour se dominer, puis soupira. Son regard se promena rapidement dans l'autobus et se posa finalement sur le portable de son jeune voisin. Elle resta ainsi de longues minutes, sans bouger. À l'approche de notre arrêt, elle — toujours si prompte à descendre — ne bougea pas. J'aurais voulu ne pas la déranger, la laisser à ce court instant de bien-être.

- Madame Watanabe!

Elle leva la tête, puis s'avança vers les portes. Lorsqu'elles s'ouvrirent, je dis: «Je vais faire les courses. Ce soir c'est moi qui préparerai le repas.»

J'en étais presque certain, mais c'était trop tard, je l'avais insultée.

*

Je parcourais le marché à la recherche d'une idée. Le *kakiage* était ce que je savais faire de mieux, mais l'odeur de friture resterait imprégnée jusqu'au lendemain. Et puis, songer à un mets japonais était peut-être une mauvaise idée, car madame Watanabe pourrait penser que je n'aimais pas ce qu'elle préparait. En plus, il fallait trouver quelque chose de simple et de rapide pour ne pas retarder l'heure du souper.

J'étais complètement désorienté. L'idée d'appeler ma mère me traversa l'esprit, puis j'eus l'idée de contacter le cuisinier de l'hôtel. Je trouvai un téléphone et m'empressai de composer le numéro.

- J & R Hôtel.

- Ya Jun. C'est toi ?

- Satô ?

- Oui. Je n'ai pas beaucoup de temps. Est-ce que je peux parler à Hong?

J'entendis Ya Jun qui s'éloignait vers les bruyantes cuisines.

- Satô ? Est-ce que tout va bien ?

- Je m'excuse infiniment de vous déranger. Je sais que vous préparez le repas du soir.

- Ce n'est rien Satô. Que puis-je pour vous?

- J'ai besoin d'une recette simple et délicieuse.

- Vous avez de quoi noter ?

- J'ai une excellente mémoire.

Après m'avoir donné la recette, Hong me transmet les salutations de Ya Jun. Quelque chose me disait que, tout au long de cet entretien, elle était restée auprès du cuisinier. Je raccrochai, songeant que je n'aurais pas dû les déranger pour si peu. Mais peut-être au fond cela n'était-il qu'un prétexte pour vérifier et surtout découvrir ceci: il y avait deux personnes en ce monde qui étaient là pour moi, qui pouvaient me venir en aide sans me poser de questions. Ya Jun et Hong étaient mes amis.

*

Je suis rentré à la maison fort de cet appel en Chine. J'avais des amis. Cette idée m'emplissait de bonheur et me donnait envie de les retrouver. À chaque instant, dans la préparation de ce repas, Hong était avec moi; si bien qu'au moment de mettre l'alcool dans la poêle, j'en pris une gorgée comme il me l'avait recommandé en riant.

Je m'arrêtai pendant que la sauce réduisait. Madame Watanabe s'était enfermée dans sa chambre. Elle venait de mettre en marche sa machine à coudre et tout à coup, la vision que j'avais eue d'elle dans l'autobus me revint. Je n'essayai pas de la chasser. J'étais inquiet. J'avais peur de tout le mal que cette entreprise lui faisait. Et dorénavant j'y participais, j'en étais le complice.

Le repas était prêt, mais je redoutais qu'elle ne se présente pas à table.

Je m'avançai vers sa porte. Le souffle me manquait. Un court instant je me sentis devenir elle, j'eus la nette impression qu'elle s'était tenue ainsi, qu'elle avait ressenti la même angoisse lorsque, devant la porte de ma chambre d'hôtel, elle s'était appêtée à me rencontrer pour la première fois. Mais ce sentiment se dissipa et je redevins moi-même. Je frappai trois petits coups.

Le bruit de la machine s'arrêta net. «C'est prêt.» Elle sortit sans se faire attendre.

Je la servis, m'excusant du résultat bien en deçà de ce que j'avais escompté. Nous avons mangé sans qu'elle émette le moindre commentaire. Parfois, elle levait la tête pour veiller à ce que mon verre soit toujours rempli, et les attentions qu'elle me portait témoignaient d'une réconciliation silencieuse.

Le repas terminé, j'empilai les assiettes en pensant de nouveau à l'hôtel. Je me rendis jusqu'au bout le plus éloigné du comptoir, où j'avais laissé la bouteille d'alcool.

- Je ne savais pas où la ranger.

Madame Watanabe leva la tête. Elle resta un moment silencieuse. Une ombre traversa ses yeux. Elle hésita, puis elle dit:

- Servez-m'en un verre.

Je m'exécutai, peut-être un peu trop cérémonieusement pour ne pas laisser transparaître mon inquiétude.

- Buvez avec moi.

Je le fis sans hésiter. Désormais, je n'allais plus rien faire qui puisse la contrarier. Nous avons bu un premier verre en silence. Elle dit: «Encore.» Et je nous resservis.

- Ce soir, je vous coupe les cheveux.

Elle parlait d'un ton sérieux. On aurait dit que son équilibre dépendait de ma réponse. Il me fallut un instant de trop pour la lui donner, troublé par son visage sur lequel je reconnaissais une expression d'Ayako.

- Ne vous inquiétez pas, j'ai coupé les cheveux de mes enfants tout le temps qu'ils ont habité ici.

- Je n'étais pas inquiet, commençai-je en sachant que j'allais briser la promesse que je m'étais faite de ne pas la contrarier; je me demandais si le moment était bien choisi.

- Vous croyez que je suis ivre ? Qu'est-ce qui vous permet... commença-t-elle furieuse avant de se mettre à rire. Son rire était le même que celui de madame Makino. Je m'empressai de rire à mon tour, poussé par la nervosité.

- C'est bon signe, dit-elle; la dernière fois que j'ai bu, j'ai pleuré des heures sans m'arrêter.

Elle aménagea l'espace de manière à ce qu'il ne reste au centre de la cuisine qu'une chaise, un tabouret, un bol d'eau et une paire de ciseaux.

Je m'installai, allumai une cigarette et pris une grande bouffée que j'expirai longuement. Les mains de madame Watanabe mouillaient mes cheveux.

«Il faut vous faire beau pour les infirmières de l'hôpital.» Elle se remit à rire. Je la regardai avec étonnement, ne lui trouvant plus aucune ressemblance avec Ayako.

«Vous auriez dû voir votre visage, au café, lorsqu'elles vous ont reconnu. C'est que bien avant, la rumeur avait couru dans l'hôpital qu'une jeune femme s'était jetée du traversier par amour. L'histoire était d'autant plus populaire qu'on avait du mal à expliquer les raisons de son coma et surtout le rythme des battements de son cœur. Il y a donc eu une version de cette histoire racontant qu'Ayako vivait quelque part avec son amoureux disparu. Certaines infirmières y croyaient fermement, si bien qu'un soir de folie, où j'avais décidé de rendre visite à Ayako après les heures permises, j'ai surpris une infirmière et son amie une main sur la poitrine de ma fille et l'autre sur la leur. J'étais furieuse; et elles n'arrêtaient pas de s'excuser avec des intonations de fillettes innocentes, ce qui

me rendait encore plus rageuse. Finalement elles m'ont expliqué qu'elles comparaient les battements de leur cœur avec ceux de ma fille. Selon elles le cœur d'Ayako battait au rythme même de l'amour, et de cette manière elles pouvaient savoir si elles étaient amoureuses. Je suis restée subjuguée un court instant, puis je les ai mises à la porte avant d'aller porter plainte.»

«Ainsi, le jour où Ayako a dit votre nom, les infirmières se sont mises à vous espérer. Comme moi, elles ont eu le réflexe de penser que vous pourriez la réveiller. À moins que ce ne soit moi qui le leur ait mis dans la tête..., ajouta-t-elle en gloussant. Enfin, elles avaient foi en vous et prétendaient que si Ayako s'éveillait, toutes celles qui avaient prié auprès d'elle pour trouver l'amour seraient exaucées.»

Madame Watanabe vérifia l'égalité de ma coupe de cheveux et m'ordonna d'aller dans la chambre de son fils choisir un habit convenable. Je devinais ce qu'elle avait derrière la tête: me transformer en héros romantique, tel que les infirmières m'avaient imaginé.

J'ouvris la garde-robe de Yoshi. La différence entre ses habits de travail et les autres me stupéfiait. On aurait dit que ces vêtements appartenaient à deux personnes différentes.

Je choisis une tenue sobre et des souliers de cuir, qui semblaient toutefois un peu trop grands pour moi. J'ouvris un tiroir de la commode pour emprunter des chaussettes, mais je fus tout de suite attiré par les sous-vêtements de Yoshi. Ils paraissaient s'offrir à moi. Je les touchai.

- Est-ce que vous trouvez?

- Oui, oui, répondis-je en fermant le tiroir avec précipitation.

Elle entra dans la chambre, fière de son apparence.

- Toutes ces robes que je n'ai mises qu'une fois! C'est trop dommage. Ça vous dirait d'aller boire un verre?

Elle se poudra, je mis de la pommade dans mes cheveux, surpris de

constater que pour la première fois les cheveux courts, au lieu de me rajeunir, me vieillissaient. Dehors, madame Watanabe prit mon bras et nous marchâmes avec énergie.

- Je pense aller visiter Yoshi à Tokyo. J'aimerais ouvrir une boutique à Roppongi.

- C'est une magnifique idée. Vous avez du talent.

- Et vous, l'avenir ?

- En Chine j'ai mon travail, mes amis. J'aime Shanghai. Tout cela me manque beaucoup.

Rien de la conversation n'était lié, de près ou de loin, à Ayako. Nous parlions des dernières élections, je me fis reprocher ne pas avoir voté; je lui posai des questions sur une télésérie que j'adorais, et nous convînmes d'écouter ensemble le prochain épisode. Je parlai de la Chine, elle raconta un voyage qu'elle y avait fait avant de se marier. Je sentais qu'elle choisissait ses mots pour me faire oublier notre différence d'âge. Nous sommes restés là un bon moment, buvant de la bière, discutant.

Au moment de partir, je me suis empressé d'aller derrière madame Watanabe pour retirer sa chaise: «Madame Makino, je vous en prie.» Madame Watanabe ne m'a pas corrigé. Elle n'a même pas bronché.

À la sortie de l'izakaya, nous avancions en titubant.

- Qu'il est bon de marcher à nouveau au bras d'un homme!

Elle me prit par la taille en riant. Je sentais que je n'étais qu'un jouet entre ses mains.

- Qu'il est bon de boire! Qu'il est bon d'être avec vous!

- Vous n'avez jamais songé à vous remarier?

- Satô!

Elle se tourna vers moi, feignant l'indignation.

- Je suis beaucoup trop vieille pour ce genre d'émotions.

Elle avait un regard intensément séducteur. Il émanait d'elle une sensualité vertigineuse. Ses lèvres s'approchèrent. Elle m'embrassa, un court instant, puis je lui rendis son baiser.

En reprenant notre marche, elle me serra vigoureusement la main.

- N'allez pas croire que j'ai le béguin pour vous, ou que j'attendais le bon moment pour vous faire des avances.

- Non, je...

- Je vous prierais de continuer de me regarder comme vous l'avez toujours fait.

Je commençais seulement à comprendre ce qui nous unissait. Je n'étais pas le fils, elle n'était pas la mère; je n'étais pas l'amant, elle n'était pas l'amante. Cela n'avait pas d'importance. Ce qui, plus que tout, nous avait rapprochés ce soir-là, c'était notre volonté commune de créer un monde où Ayako n'existait plus.

*

Vers deux heures du matin, je me réveillai en sueur, la bouche complètement desséchée. Sobre, je ne me sentais plus du tout dans le même état d'esprit. Pendant que je m'avançais jusqu'à la cuisine, mon sentiment de culpabilité envers Ayako s'aiguissait à nouveau, au point que je me sentais indigne de dormir dans son lit.

- Satô, pourriez-vous m'apporter un verre d'eau je vous prie ?

La voix de madame Watanabe me fit sursauter. Je me dirigeai vers sa chambre à tâtons et nos mains finirent par se rencontrer dans le noir.

- J'ai passé une très belle soirée en votre compagnie, Satô.

- Moi aussi.

- Je n'ai pas ressenti ça depuis très longtemps, des années je crois.

- Que voulez-vous dire ?

- Ce sentiment. L'impression de découvrir quelqu'un, d'avoir accès chez lui à quelque chose de particulier, même s'il ne nous a rien dit d'intime. Je ne sais pas, j'imagine que c'est de l'amitié.

Elle pesait ses mots, comme si elle avait peur d'être rejetée, comme si elle ne pouvait croire qu'un homme qui avait l'âge de sa fille puisse avoir pour elle des sentiments amicaux.

- Il n'y a pas si longtemps, vous étiez un étranger que je détestais un jour sur deux; puis vous êtes devenu l'ancien amoureux de ma fille dont je me méfiais, mais maintenant, je ne sais plus, vous êtes quelque chose qui n'existe pas.

Sa voix se mit à trembler.

- Pardonnez-moi Satô si je pleure. Maintenant, je me sens coupable d'avoir eu autant de plaisir avec vous.

Je m'assis sur le lit, sans pouvoir dire un mot. J'aurais aimé lui parler, m'ouvrir à elle, mais j'en étais incapable.

- Qu'est-ce qui ne va pas?

Il y avait dans son intonation quelque chose d'immensément doux, de maternel, et je me suis mis à mon tour à pleurer. Elle m'a pris dans ses bras jusqu'à ce que je m'arrête.

Je suis resté étendu de longs instants, épuisé mais aussi apaisé. Savoir que madame Watanabe était allongée auprès de moi, les yeux ouverts, absorbée par ses propres pensées, son propre terrain de douleur, me réconfortait. Puis je me suis levé, avant que la situation ne devienne inconvenante.

- Satô!

- Oui ?

- Je m'appelle Mariko.

Le soleil envahissait la pièce aux fenêtres ouvertes. Madame Watanabe, assise dans un rayon de lumière, les yeux fermés, avait l'air noble. Une confortable chaleur émanait du four. Je m'arrêtai devant la fenêtre. J'étais bien. La clarté pénétrait les plus sombres recoins de mon cœur.

«C'est une belle journée» dit-elle en souriant. Elle n'était plus la femme qui m'avait accueilli la semaine précédente. J'avais l'impression, ce matin-là, qu'elle était heureuse.

- Comment me trouvez-vous? demanda-t-elle en se levant.

- Je crois qu'avec cette robe, le collier rouge que vous portiez en quittant Shanghai vous irait très bien.

Elle retourna à la chambre et en revint impressionnée.

- Vous avez raison. Je ne pensais pas que madame Makino souhaiterait un jour porter l'un de mes colliers! Et vous! Quelle allure dans cette chemise de Yoshi!

- Je pensais aussi lui prendre une cravate.

- Tout ce que vous voudrez. Je ne sais même pas s'il viendra un jour récupérer ses affaires.

- Et demain matin, continuai-je, nous pourrions aller voir le *kabuki*, j'ai lu...

- Demain c'est l'anniversaire d'Ayako.

Elle avait parlé sur un ton proche de celui qu'elle avait utilisé pour dire: *Qu'avez-vous à faire de son amour, vous qui ne l'aimez plus, qui ne l'avez sans doute jamais aimée ?* Peut-être cela voulait-il dire la même chose.

*

Madame Makino me présenta officiellement aux infirmières. Dans les vêtements de Yoshi, je sentais que j'étais exactement celui que les infirmières avaient imaginé. D'ailleurs, elles se succédaient dans la chambre à un rythme qui défiait la vraisemblance. Elles venaient constater que j'étais bien revenu.

Certaines osaient s'émouvoir de mon amour, de ce retour, de notre histoire, du fait que j'avais fui le chagrin, croyant Ayako morte. Leurs expressions respectueuses et attendries me permettaient de croire en cette vérité avec une étonnante facilité. Dans leurs pupilles, je ne voyais qu'un amoureux éperdu et dévoué.

J'en oubliais les questions, la culpabilité. Le regard des infirmières offrait la rédemption. Je me pardonnais, j'oubliais. Madame Watanabe ne m'avait toujours pas adressé la parole, et pourtant, je n'en ressentais pas le moindre malaise. J'avais l'impression que tout allait s'arranger pour moi. Le lendemain serait l'anniversaire d'Ayako, le surlendemain je partirais en ayant obtenu ce que je voulais: ne pas être perçu comme un être immonde. J'avais gagné la sympathie de tous, et surtout, j'étais entré dans les bonnes grâces de la mère d'Ayako. La question pour ou contre Kikuchi Satô était résolue, j'avais désormais la réponse que je cherchais. Je reprendrais ma vie là où je l'avais laissée, mais désormais quelque chose serait différent, j'aurais fait la paix avec mon passé.

- Et si l'amour ne suffisait pas? dis-je, le regard perdu, préparant ma sortie.

- L'amour suffit toujours à celui qui aime, me répondit une infirmière avant de sortir.

Au même moment, un médecin entra dans la chambre et demanda à madame Makino de le suivre. Avant d'obéir elle nous présenta. «C'est donc vous le mystérieux Kikuchi Satô.» Je me tournai vers lui. Mes yeux étaient humides,

ma main tenait celle d'Ayako. Il jeta sur moi un regard fatigué et sceptique. J'ai pensé: si Ayako avait eu un père, les choses auraient été bien différentes pour moi.

*

Seul avec Ayako pour la première fois, je tirai le rideau et m'approchai d'elle. Je frissonnais, et pourtant la chaleur était étouffante. J'enlevai le drap du lit pour m'étendre sur le mince espace disponible. La main d'Ayako, posée sur sa cuisse, tomba près de moi au moment où je m'allongeai. Mon corps se raidit instantanément, comme s'il redoutait un contact physique avec elle.

Nous n'avions jamais passé une nuit ensemble, je ne connaissais aucun des réflexes de son sommeil. Je l'imaginais agité. Où était-elle, à quoi pensait-elle ? Pourquoi ne faisait-elle pas cette moue qui apparaissait lorsqu'elle réfléchissait en doutant de quelque chose ? Avec le pouce et l'index, je pinçai ses lèvres en tentant de la reproduire. Lorsque j'y arrivai, je lui souris, les yeux emplis de larmes. Ayako. Elle avait été toute ma vie, puis elle n'avait plus rien été. Je l'avais chassée de mes pensées avec une inquiétante facilité. Elle ne méritait pas ça.

Il y avait quelque chose dans son visage qui témoignait de la complexité de son être, de sa rigueur, de sa force d'esprit. On aurait dit qu'elle portait un masque de rationalité pour camoufler la joie enfantine qu'elle trouvait insupportable chez les autres filles. Elle avait des sourcils épais, presque masculins, mais entre eux commençait un nez fragile et naïf.

Je caressai son front, ses joues, sa tête. Si seulement elle avait pu ouvrir les yeux. Rien ne me rendait plus heureux, quand, au moment où elle réalisait que je l'observais en silence, son regard noir laissait place à la lumière de l'amour.

J'ouvris sa paupière, puis l'autre. Elle ne me voyait pas. Ses pupilles se dilataient étrangement et cela me faisait peur.

Je remontai la couverture. Après quelques instants, je fus enveloppé par une chaleur différente de la mienne. Le corps d'Ayako était bien vivant.

Ce soir-là, madame Watanabe fit bouillir deux crabes et les servit sans même un bol de riz. J'étais affamé et je mangeai avec empressement, jusqu'à ce que je réalise que madame Watanabe n'avait pas touché son assiette. Nous ne nous étions pas parlé depuis l'après-midi et je prenais soudainement conscience que sa rencontre avec le médecin lui avait peut-être apporté de mauvaises nouvelles.

Mais j'étais trop nerveux pour la questionner. Les choses devaient se dérouler comme je l'avais prévu. En sortant de l'hôpital j'avais acheté mon billet d'avion. Après avoir célébré l'anniversaire d'Ayako, je retournerais à Shanghai.

- C'est vraiment délicieux, dis-je.

Elle resta impassible. De toute évidence, j'étais seul à pouvoir encore faire semblant.

Le jour de l'anniversaire d'Ayako parut difficile pour madame Watanabe. À la façon dont elle se maquillait on aurait dit qu'elle partait travailler, et il lui fallait redoubler d'efforts pour faire apparaître madame Makino.

- Pourquoi n'iriez-vous pas en madame Watanabe aujourd'hui ?

Elle restait devant le miroir sans bouger. Ses yeux étaient presque vides.

- Pourquoi pas, dis-je comme pour un enfant, c'est le jour parfait.

Elle a acquiescé et est allée dans sa chambre enfiler une vieille robe et défaire ses cheveux. Lorsqu'elle est revenue, un étrange effet s'était produit: j'avais l'impression d'être devant madame Makino déguisée en madame Watanabe.

Ainsi, tout ce qu'avait dit madame Makino se révélait d'une incroyable justesse. Madame Watanabe traînait dans le couloir, cernée, épuisée, dépressive, tenant tristement dans ses mains un gâteau à la poudre de thé vert.

Quand nous sommes entrés dans la chambre, madame Watanabe s'est mise à pleurer sans pouvoir s'arrêter. Elle serrait sa fille avec tellement de force, de douleur, que je souhaitais disparaître tant la scène me brisait le cœur.

Lorsqu'elle eut finalement cessé de pleurer, son esprit avait complètement disparu de la pièce. Où était-elle, que faisait-elle et surtout, dans quel état reviendrait-elle ?

Je plaçai le cadeau d'Ayako par terre, à côté de la table de chevet. Quand je me relevai les pupilles de madame Watanabe se dilatèrent brusquement ; elle se mit à crier en secouant Ayako.

Une jeune infirmière entra en coup de vent et vint la retenir. «Madame!» dit-elle sur un ton ferme avant de la maîtriser et de l'asseoir. «C'est bien que vous soyez venue aujourd'hui.» Madame Watanabe restait immobile sur sa chaise, l'air absent.

- Elle est presque toujours comme ça maintenant, dis-je.

La facilité avec laquelle j'avais menti me stupéfia. Madame Watanabe était-elle en train de faire la même chose? Voulait-elle donner raison à madame Makino? J'essayai ses larmes pendant qu'une autre infirmière se faufilait dans la pièce. «J'espère que vous accepterez un morceau de gâteau», proposai-je.

Madame Watanabe se remit à geindre. J'avais mal au cœur en pensant que c'était ce qui m'attendait si je continuais à jouer mon rôle de la sorte.

«Un très très petit pour moi.»

Elles s'occupèrent de madame Watanabe pendant que je plaçais les chandelles sur le gâteau. La jeune infirmière me permit de les allumer, puis elle éteignit les lumières.

Le gâteau, sur la table de chevet, paraissait nous narguer. Les chandelles brûlaient et je ne savais trop que faire. Ayako ne se lèverait pas; Ayako ne soufflerait pas les bougies; Ayako n'ouvrirait pas son cadeau.

Un silence de mort régnait sur la chambre.

Je m'emparai du gâteau et sortit en offrir au reste du personnel.

Lorsque je revins, madame Watanabe avait disparu mais son manteau était resté sur la chaise. Je ressortis dans le corridor avec anxiété, certain qu'il lui était arrivé malheur. Je l'imaginai pendue dans les toilettes, sur le toit prête à se jeter dans le vide, dans une chambre avalant des tas de médicaments.

Le long du couloir, il n'y avait que des portes entrouvertes. Je les regardai furtivement dans l'espoir qu'apparaisse madame Watanabe, mais je ne voyais,

dans l'entrebâillement, que des pieds parfaitement alignés au bout des lits.

Au loin, je remarquai sur une porte cette affiche: «Le monde commence ici.» Je m'arrêtai quelques instants. La maternité. J'avançai avec la certitude d'y trouver madame Watanabe. Sans doute était-ce ici qu'elle avait donné naissance à Ayako.

Madame Watanabe était bien là, au bout du corridor. Les portes étaient grandes ouvertes. Ici, on ne voulait rien cacher.

Je m'arrêtai à côté de madame Watanabe. Immobile, elle regardait une mère et son enfant. Je savais à quoi elle pensait, à quoi elle avait dû penser tout au long du coma d'Ayako. N'était-ce pas ce qu'elle avait fait constamment: réenfanter, retrouver tout au fond d'elle le don de la vie, réinventer un être qu'elle avait porté pendant neuf mois? Elle avait fait d'Ayako sa chose.

Côte à côte, nous regardions la mère nourrir son enfant. Madame Watanabe souriait et semblait avoir retrouvé sa lucidité.

«Je ne sais pas si vous pouvez comprendre le lien qui les unit, mais c'est ce souvenir que j'ai pourchassé et retrouvé auprès de ma fille, ce sentiment, cette certitude que moi seule arrivais à m'en occuper pleinement. Ce sentiment qu'un être dépendait de moi, et que dorénavant je n'avais plus d'autre choix que de vivre. Et je me suis installée dans ce manège avec bonheur, me coupant peu à peu de tout ce qui m'entoure, me repliant sur moi-même et sur Ayako, recréant le lien unique d'un amour dont l'objet m'appartenait totalement, quelles qu'en soient les conséquences pour ceux qui vivaient autour de moi. Et maintenant je suis angoissée parce que je prends conscience de tout ce que j'ai sacrifié, parce que je veux tout réparer. Parce que je veux m'éloigner d'Ayako et que je suis consciente d'une atrocité: j'ai envie qu'elle meure. Et en même temps, c'est ce que je redoute le plus au monde, être définitivement coupée d'elle et me retrouver vide, sans raison de vivre.»

J'avais écouté madame Watanabe avec effroi, non parce que je la trouvais

monstrueuse, mais parce que ses paroles avaient éveillé quelque chose en moi, quelque chose que je redoutais.

- Je vous prie de bien vouloir m'excuser, lui dis-je en m'apprêtant à retourner auprès d'Ayako.

Pendant ma course, toutes les pensées secrètes que j'avais combattues depuis une semaine, depuis des mois, des années même, venaient me hanter avec violence. J'aurais préféré qu'Ayako n'existe pas, qu'elle n'ait jamais été étendue devant moi, inconsciente: résultat dramatique d'une relation que je n'avais pas su conclure. J'aurais préféré qu'elle soit morte.

Je trouvais enfin la source réelle de la culpabilité qui m'assaillait. Je n'étais pas désolé de n'avoir pu la réveiller, je n'y avais jamais cru. J'étais désolé de ne l'avoir jamais aimée.

Je repris tranquillement mon souffle. Tout cela n'était pourtant pas nouveau. J'avais déjà été attristé, même lorsque j'étais avec Ayako, de ne pouvoir l'aimer d'avantage, mais à cela je constatais enfin que je ne pouvais rien, et qu'il n'y avait aucune honte à ne pas avoir pu l'aimer comme elle le désirait, comme elle le méritait. Il n'y avait pas de honte à m'être trompé, à avoir cru que le temps intensifierait mes sentiments pour elle. Mais cela ne s'était pas produit. Et nous avions été prisonniers de nos illusions. Plus que tout, je voulais l'aimer; plus que tout, elle désirait que je l'aime. Ainsi, lorsque j'avais l'intuition que je ne lui apportais pas ce qu'elle désirait, et que je lui demandais: «Ayako, qu'attends-tu de moi», elle répondait: «Je ne sais pas, tout cela est parfait», comme si elle ne voulait pas me réveiller, se réveiller.

Quoi dire maintenant que j'étais devant elle? Rien n'était réfléchi, rien n'était prémédité mais j'en avais la certitude, et c'était une urgence, je devais faire quelque chose. Pourtant je ne trouvais pas les mots, et j'aurais voulu qu'elle m'aide, qu'elle me dise: «qu'est-ce qu'il y a, à quoi tu penses?» Alors elle m'aurait regardé droit dans les yeux et elle aurait su que c'était la fin. Et elle

aurait pleuré. J'aurais pleuré. Et j'aurais été certain qu'elle aurait tout entendu, tout compris.

C'est ça que je trouvais effroyable, j'allais lui offrir une liberté dont elle ne voudrait pas, j'allais la libérer de son amour pour moi, et elle ne m'entendrait pas.

- C'est fini Ayako. Je ne t'aime pas.

Je prenais son inaction, son coma sur mes épaules. Et je pleurais de plus en plus, et je sentais la folie, la rage, le désespoir s'emparer de moi. Je montai sur le lit, embrassai ses joues, ses lèvres, et me dis que bientôt, lorsque je serais loin d'elle, qu'elle n'attendrait plus rien de moi, je pourrais commencer à chercher le bonheur.

Dès mon retour à Shanghai, Ping me fit remarquer combien j'avais maigri. Elle ajouta que je n'avais pas bonne mine et me dit qu'elle viendrait me porter quelque chose à manger. Je m'observai au passage dans le miroir du couloir et pensai que c'étaient les cheveux courts qui amincissaient mon visage.

- Venez avec moi. Ya Jun est partie faire des courses, je vais vous donner une chambre. Vous avez une préférence ?

- Euh... la 209 si c'est possible.

Au deuxième étage, l'odeur distincte des corridors me frappa. Pourtant, il me semblait que je redécouvrais les lieux, comme si les toiles accrochées aux murs, les traces de moisissure et l'éclairage au néon m'apparaissaient pour la première fois. Je m'attendais à faire autant de trouvailles en entrant dans ma chambre, à devoir réapprivoiser le paysage, trouver un nouveau couvre-lit, m'apercevoir que je n'avais jamais porté attention aux étranges motifs du rideau. J'étais prêt pour une série de petits chocs.

Mais rien ne me surprit. Déjà, en enfonçant la clé dans la serrure, en la sentant résister, je sus que tout serait exactement comme avant. Ma déception était telle que je me pris à faire le tour de la pièce, obsédé par la pensée qu'elle devait avoir changé, porter au moins la trace d'un autre occupant. Rien. Je m'assis sur le rebord de la baignoire et allumai une cigarette.

«Peut-être Ya Jun a-t-elle réussi à garder la chambre inoccupée tout ce temps» pensais-je, au moment même où on frappait à la porte. En me levant, je vis dans le miroir que mon visage était en sueur. Je jetai ma cigarette dans la cuvette et fis un effort pour me ressaisir.

«Voilà un signe de névrose. Si je ne fais pas attention je vais devenir malade.»

- Satô ?

C'était la voix de Ya Jun. Je passai une serviette sur mon visage et m'empressai de lui ouvrir. Ma joie de la revoir était si intense, et ce sentiment si inattendu qu'il me décontenança. Nous nous tenions face à face, je m'inclinai légèrement et demeurai quelques secondes à sourire timidement. Elle restait calme sur le pas de la porte et son attitude m'indiquait qu'elle ne cherchait pas à entrer.

- Tenez Satô. J'ai brodé ceci pour vous.

- Ya Jun...

- Les matins sont longs, sans vous.

- C'est magnifique.

- Nous sommes tous heureux que vous soyez de retour et souhaitons vous inviter ce soir à l'anniversaire de Hong. Alors ne gâchez pas votre appétit avec ces biscuits que Ping m'a fait monter pour vous.

Je vis là une occasion de porter les vêtements que madame Watanabe m'avait offerts. J'ouvris ma valise, rangeai son contenu avec une lenteur extrême pour faire durer le plaisir que j'avais à anticiper ce qu'il y avait tout au fond: les sous-vêtements de Yoshi.

Je me déshabillai enfin et enfilai le caleçon gris. J'allai à salle de bains, me regardai dans le miroir et sentis une énergie nouvelle m'envahir. Sur le plancher étroit, je me mis à faire des redressements assis, comme si la puissance juvénile qui m'avait habité lors de mon année au pensionnat se ranimait soudain.

À la suite de quoi j'entrai dans la douche. Quand j'en ressortis, je voulus me regarder à nouveau dans le miroir mais il s'était couvert de buée, et je ne distinguais plus rien. Je n'avais plus la moindre idée de qui j'étais, ni de ce qui m'attendait; pourtant, au lieu de me faire peur, cette pensée me fit sourire. Tout

était à redéfinir, à réinventer. Je posai les yeux sur le comptoir, où m'attendaient les vêtements pliés de Yoshi.

*

Lorsque je descendis retrouver Ya Jun et Hong, ils me firent grand accueil. «Oh! Tu es devenu un homme!» me dit Hong en s'approchant.

«Bon anniversaire!» lui dis-je. En lui serrant la main je réalisai que je le touchais pour la première fois. Cela me surprit. La chaleur de sa main me fit un bien intense et je réalisai à ce moment que mes contacts physiques avec les autres étaient inexistantes. Je retirai ma main rapidement pour qu'il ne se rende compte de rien. Puis Ya Jun me poussa vers la porte, car il était déjà l'heure de partir. Je sentis un moment l'empreinte de sa main sur le haut de mon dos, puis elle s'estompa lentement.

Dans le taxi j'occupais la place du milieu. Pendant que Ya Jun et Hong discutaient, leurs jambes venaient frotter contre les miennes. Je n'arrivais pas à suivre la conversation tant j'étais excité. Envahi par les remords, j'avais l'impression d'abuser de leur innocence chaque fois que je ressentais du plaisir à ce frôlement. Eux se comportaient avec un naturel déconcertant. Quand la voiture effectuait un virage serré, ils posaient une main sur ma cuisse pour conserver leur équilibre. Ces petits contacts physiques semblaient changer nos rapports: ils étaient en train de se rapprocher de moi.

Au restaurant, ce sentiment se trouva confirmé. Ya Jun, Hong et moi formions un triangle autour duquel les amis de Hong gravitaient. Si bien que les Chinois que je ne connaissais pas m'acceptèrent très rapidement et nous nous sommes mis à converser en mélangeant le cantonnais, l'anglais et les quelques mots de japonais que certains employaient avec vanité.

À cet égard, Chun Peng était de loin la plus appliquée, mais une fois

qu'elle eut épuisé ses cinq phrases, qu'on l'eut applaudie et que j'eus confirmé auprès de tous que sa prononciation était impeccable, elle m'expliqua qu'elle était la cousine de Hong, qu'elle ne le voyait pas souvent parce qu'elle voyageait beaucoup. Son fiancé passait la moitié de son temps entre Hong Kong, Tokyo et New York, et elle le suivait régulièrement. Elle me raconta brièvement sa vie. Les gens autour de nous ont lentement délaissé leurs conversations pour s'intéresser aux monologues de Chun Peng.

Je questionnai Hong pour comprendre exactement à qui j'avais affaire. Pour lui sa cousine se résumait à la richesse de son père, propriétaire d'une chaîne de salons de beauté. Comme si elle savait que nous parlions d'elle, Chun Peng se tourna alors vers nous et proposa à Hong de continuer la fête dans un bar du centre-ville. Il me chuchota à l'oreille que ce genre de soirée avec elle pouvait être assez particulier, mais qu'au moins ça ne nous coûterait pas un sou.

Jamais auparavant je n'étais entré dans une discothèque. Je me laissai enivrer par la chaleur, les étrangers, les actrices chinoises, le volume de la musique et l'alcool. Après seulement une heure, nous nous retrouvâmes tous ivres sur la piste de danse. Les vêtements de Yoshi me donnaient l'impression d'être séduisant et viril, et les pas de danse commençaient à se faire naturels.

«Tu as l'air d'une star» dit Ya Jun quand nous fûmes revenus à notre table. Enfin, j'avais l'impression d'avoir mon âge. Hong approcha son verre du mien, Ya Jun fit de même et nous nous retrouvâmes à trinquer tous les trois. Plus personne d'autre n'existait. La retenue qui depuis si longtemps marquait nos rapports était disparue. «Tu as quel âge?» demandai-je à Hong. «Trente ans.» répondit-il à ma grande surprise. J'avais présumé qu'il y avait une moins grande différence d'âge entre nous.

- Et toi ?

- Presque vingt, répondis-je quelque peu intimidé.

Chun Peng nous fit signe de nous rapprocher pour une photo. Le dos de

Hong était dur sous mes doigts.

Je parlais de Tokyo avec une mannequin venue de Russie lorsque Hong vint me chercher. Chun Peng avait donné le signal du départ.

- Tu peux rester si tu veux, mais l'hôtel est à 40 minutes et elle propose de te déposer.

Je saluai la jeune femme qui me donna un baiser sur la joue. Je sentis quelque chose se réveiller en moi. J'en aurais voulu davantage, je l'aurais serrée dans mes bras, l'aurais embrassée. J'avais une soif d'elle si intense qu'il m'apparaissait désormais que la chaleur humaine était la seule voie vers le bonheur.

- Je ne peux pas croire que je commence à travailler dans trois heures, soupira Ya Jun.

- Et moi dans deux. J'aurai juste le temps de passer me changer et prendre une douche.

- Prenez une chambre à l'hôtel, vous aurez le temps de dormir au moins une heure de plus.

- On ne peut pas faire ça. Puis il faudrait quand même nous lever trente minutes plus tôt pour ranger la chambre.

- Vous n'avez qu'à dormir dans mon lit. Je coucherai par terre, je ne travaille pas demain.

Hong et Ya Jun se regardèrent.

- Je ne peux pas aller travailler avec la même robe qu'hier.

Je pointai à Ya Jun les vêtements qui traînaient à l'arrière de la voiture. Hong applaudit et demanda à sa cousine si Ya Jun pouvait les lui emprunter.

Je sortis de la voiture surexcité. Pour la première fois, j'allais accueillir des amis à dormir chez moi.

L'hôtel, sombre et silencieux, paraissait inhabité. Hong nous fit signe de le suivre et nous allâmes jusqu'à la cuisine. «Je meurs de faim», dit-il. Il fit chauffer des *xui mai*. «Nous ne dormirons jamais!» dit Ya Jun qui semblait à la fois amusée et préoccupée.

Nous avons mangé avec appétit avant de nous retrouver tous les trois dans ma chambre. Je les installai dans mon lit et Hong insista pour que je garde un oreiller. Après un moment de silence, étendue dans le noir, Ya Jun se mit à rire et nous en fîmes autant. Nous parlâmes jusqu'au lever du soleil et lorsqu'il fut temps pour Hong de descendre travailler, il me demanda de lui prêter un chandail, celui auquel j'étais le moins attaché. Il se changea devant nous. Je n'aurais pas deviné qu'il était aussi beau.

- Je me demande comment je vais passer à travers cette journée, avoua-t-il.

Ya Jun se leva en souriant. «Je ferais mieux de descendre aussi.» Elle avait encore trente minutes devant elle, mais j'imagine qu'elle avait peur que nous ne soyons gênés une fois seuls dans ma chambre.

- Je peux m'asseoir ? me demanda plus tard Ya Jun quand elle vit que j'avais terminé mon déjeuner.

Je trouvais surprenant qu'elle demeure aussi polie, qu'elle garde ses distances malgré la soirée que nous venions de passer. Comme à son habitude, elle m'avait laissé finir mon repas seul, et lorsqu'elle avait vu que je prolongeais les minutes à siroter mon thé froid, elle était venue me retrouver.

- Tu es la bienvenue.

Elle s'est assise en soupirant.

- Tu tiens le coup?

- Je suis morte.

- Quand j'ai vu Hong tout à l'heure, il avait l'air d'un fantôme.

Elle me regardait. Ya Jun vouait peut-être un culte au silence. Elle m'avait dit un jour qu'elle s'intéressait trop aux autres pour parler d'elle-même. Mais peut-être cette fois-ci n'était-ce que la fatigue.

- Alors tu la reverras ?

D'abord, je ne compris pas la question, mais la lumière dans son regard, la passion avec laquelle elle attendait la réponse, m'indiquait qu'il ne pouvait s'agir que d'amour. J'avais complètement oublié le prétexte que j'avais utilisé pour expliquer à Ya Jun mon voyage au Japon, et comme celui-ci s'était prolongé, elle avait cru à une histoire d'amour. Cette idée me fit sourire et me soulagea. J'étais surpris de constater que tout cela était déjà derrière moi, sans même que j'aie cherché à l'oublier.

- Non, répondis-je. Je ne crois pas. Le passé est le passé, je voudrais

plutôt repartir à neuf. Je ne suis même pas certain de vouloir retrouver mon travail à Shanghai.

Elle m'observait avec un regard bienveillant, dénué de préjugés. Ya Jun n'avait pas d'attentes. Elle était toujours la seule à savoir ce que je ressentais et ses gestes s'adaptaient à chacun de mes états d'esprit.

Mais je ne voulais pas qu'elle sache que, malgré ma joie d'essayer de nouvelles choses, j'étais tourmenté parce que je n'avais plus rien de concret devant moi, presque plus un sou, que je devrais sans doute bientôt quitter l'hôtel, trouver un appartement, choisir où j'allais habiter, décider quel genre de vie je souhaitais mener, et le reste. Je ne voulais pas lui en parler ni même y penser; je souhaitais simplement qu'elle apprécie ma compagnie, qu'elle me trouve léger et amusant, qu'elle continue d'aimer passer du temps avec moi.

- Pourquoi ne pas travailler ici ? demanda-t-elle comme si elle lisait dans mes pensées.

Travailler ici. C'était d'une simplicité déconcertante.

- On cherche justement quelqu'un aux cuisines. Attends je vais demander.

Elle se leva et mon cœur se mit à battre. Je voulais croire que les choses pouvaient être aussi simples. Je n'avais qu'à décider de ce que je voulais, et tout s'arrangerait. Pendant que Ya Jun s'éloignait, je commençai à rêver de ce que ma vie pourrait être ici: passer mes journées dans la cuisine, faire partie de l'équipe, manger et prendre un verre après le travail, être d'*ici*.

Quand je vis Ya Jun sortir de la cuisine, et que je remarquai, à sa façon de marcher, qu'elle réprimait une envie de courir, je sus que ça y était.

J'appréciais l'effervescence de la cuisine et l'ordre qui malgré tout y régnait. Chaque bol, chaque plat, chaque ustensile devait aller à sa place et mon travail consistait à les ranger après les avoir passés dans la machine à laver et les avoir laissés sécher. Pour ne pas déranger les cuisiniers je m'appliquais à minimiser mes déplacements, si bien qu'une fois devant le bac de vaisselle sèche, j'évaluais rapidement le nombre de morceaux que je pouvais prendre et le trajet le plus efficace pour tout aller reporter. Il y avait un endroit pour les poêlons, un autre pour les emporte-pièces, un pour les ustensiles, un pour les pots à fines herbes, un pour les assiettes, un pour les tasses à café et il y restait parfois un petit instrument, ou un couvercle, que je ne savais plus où ranger. Mais je ne posais jamais de questions à Hong, je préférais plutôt demander à un sous-chef où se trouvait la place de tel ou tel objet, et le mémorisais alors pour toujours.

C'était une joie de partir les mains pleines, de me faire invisible, d'anticiper les mouvements de tous les cuisiniers pour ne pas les heurter. J'en vins à savoir quand ils allaient se retourner vers le comptoir, tendre le bras vers le réfrigérateur pour prendre des herbes, l'odeur que prenait le cari dans la poêle lorsqu'il était temps d'ajouter la viande, et le travail du rangement devenait une danse où j'étais conscient des moindres mouvements de tous ceux qui m'entouraient sans que personne ne me remarque. Je retournais ensuite devant l'évier frotter les chaudrons collés de sauce avant de les envoyer dans la machine.

Vers la fin de la journée, j'attendais impatiemment que les derniers clients aient passé leurs commandes et rangeais tout dans la hâte du moment où nous passerions à table. Hong déposait ses couteaux sur le comptoir métallique et je les

lavais et les séchais à la main. Lorsque les autres avaient fini, je passais le balai, lavais le plancher, et allais les rejoindre dans la salle à manger. C'était chaque fois un intense moment de bien-être. J'existais, et j'étais conscient que j'avais existé dans la tête des cuisiniers même pendant leur besogne. Les premiers soirs, on me répétait qu'aucun plongeur n'avait su retenir aussi rapidement que moi la place de chaque objet et cela suffisait pour me combler de joie.

Chaque soir je prenais ainsi part à des conversations animées et des soupers bien arrosés. Ensuite, je montais à ma chambre faire mes séries de redressements assis en pensant au torse de Hong pour garder ma motivation; puis je m'endormais épuisé et serein. La vie n'avait jamais été aussi simple. Elle suivait son cours sans que je la remette en question.

Lors d'un repas, à la fin de ma première semaine de travail, Ya Jun me fit justement la remarque qu'elle ne m'avait jamais vu aussi joyeux. Il est vrai que je m'amusais beaucoup, installé entre elle et Hong. Les autres employés de l'hôtel nous taquinaient souvent tous les trois, disant que nous avions notre monde à nous et que nous pouvions même aller manger à la table d'à côté si c'était ce que nous souhaitions.

«J'ai une surprise pour vous», nous dit Ya Jun au moment où les autres se retiraient. Elle alla derrière son comptoir et en revint avec une enveloppe contenant deux photos où nous apparaissions tous les trois.

«Je ne sais pas qui l'a prise, mais quand je l'ai vue je me suis dit qu'il fallait que je la fasse agrandir.»

Je restai étonné devant l'image. Sur le coup, je ne m'étais pas reconnu. Je souriais, l'air détendu. J'avais une main dans le dos de Hong. Il semblait rire de ce que Ya Jun lui disait dans l'oreille. Ils étaient magnifiques, rayonnants.

«Au début, j'étais furieuse qu'on se soit servi de mon appareil, mais lorsque j'ai vu cette photo...» Nous restâmes un moment absorbés par l'image; puis Ya Jun et Hong convinrent qu'il était l'heure de partir. Je les raccompagnai à

la porte et montai à ma chambre avec l'agréable sentiment d'être tout à fait chez moi.

Le dimanche matin, j'écoutai pendant un moment les femmes de chambre faire le ménage tout en bavardant, comme elles en avaient l'habitude. Cela me fit sourire et me prouva que rien de ce que j'aimais n'avait changé, jusqu'à ce que je les entende prononcer mon nom. Je m'approchai du mur et tendis l'oreille, saisi d'effroi. Je ne voulais pas que la dernière semaine de bonheur soit effacée par la crainte qu'on se moque de moi, que les gens de l'hôtel me trouvent naïf de penser qu'un Japonais pourrait jamais être des leurs.

En les entendant rire, je me préparais au pire; puis, à mon grand soulagement, je réalisai que rien de ce qu'elles disaient ne paraissait méchant. Simplement, elles détaillaient mes agissements, mon sourire, le changement dans ma coupe de cheveux et mes vêtements et répétaient: «C'est l'amour, c'est l'amour.»

Je restai enfermé dans ma chambre en attendant qu'elles s'éloignent. Où étaient-elles allées chercher de pareilles histoires? Entre Ya Jun et moi il n'y avait rien, il n'y aurait jamais rien. Nous étions de bons amis, voilà tout, des confidents. C'est alors que je pris conscience que, à l'intérieur de moi-même, je m'adressais aux femmes de chambre en cantonais.

Il est vrai que depuis mon retour, je ne parlais et n'entendais plus un seul mot de japonais. Je préférais même la lecture du journal de Shanghai à celui de Tokyo. Étrangement, je me pris à ressentir un certain malaise, comme si j'étais en train de trahir ma patrie. D'abord cette pensée me fit rire, parce que je n'avais jamais été quelqu'un de très nationaliste, mais mon rire se transforma en étouffement et ma gorge se serra. Je m'ordonnai en japonais de me calmer et le

fait d'entendre ma langue maternelle me fit du bien. Mais mon cœur battait à toute vitesse. Je m'avançai vers le bureau, pris un papier et un crayon. Ne sachant pas quoi écrire, je commençai à rédiger l'alphabet *hiragana* en chantant la comptine que j'avais apprise enfant pour le mémoriser. Puis j'écrivis: bonjour, je m'appelle Satô. Et je ne sais pas ce qui me prit à cet instant, c'était une impulsion si forte, je me suis mis à raconter un événement qui s'était passé la veille dans la cuisine.

«Hier, en agrippant un poêlon chaud que Hong venait de déposer sur le comptoir, je me suis brûlé la main. La douleur était si forte que je n'ai pas pu retenir un cri de douleur. Je regardais ma main en tenant mon poignet sans savoir quoi faire. Tous mes collègues riaient à l'exception de Hong, qui m'a entraîné vers l'évier et a mis ma main sous l'eau froide. - Je te l'ai dit, Satô. Les poêlons que je pose sur la grille sont brûlants.»

J'avais écrit cela. J'avais retranscrit les mots de Hong parce qu'ils avaient été prononcés de façon douce, d'une voix calme. Mais je n'avais pas la moindre idée alors que cet événement en apparence banal ne l'était pas du tout.

Quand je sortis de ma chambre pour aller manger, déterminé à faire du reste de ce dimanche une journée agréable et paisible, je trouvai un livre sur le pas de ma porte. À l'intérieur il y avait une note:

Cher Satô,

Quand tu étais au Japon, j'ai acheté ce livre parce que tu m'avais parlé de son auteur. Je ne sais pas si tu l'as lu mais j'aimerais te le donner. Je l'ai acheté en pensant à toi. Maintenant, je voudrais savoir de quelle façon il m'est permis de penser à toi.

Ya Jun

Étonné, je déposai le livre sur ma table de chevet. Je repensai aux femmes

de chambre, à leurs commentaires. Peut-être avaient-elles mis dans la tête de Ya Jun que je m'intéressais à elle? En ressortant, je saluai Ping qui avançait avec son chariot dans le corridor.

- Satô!

- Qu'y a-t-il?

Elle semblait regretter de m'avoir interpellé.

- Je voulais simplement vous dire...

- Quoi donc ?

- Les gens ont commencé à imaginer une idylle entre Hong et vous.

Cette nouvelle me fit l'effet d'un coup de masse.

- Évidemment je ne pense rien de tel, mais vous savez, ici, les choses sont ce qu'elles sont...

- Pourquoi inventerait-on un tel mensonge ?

- Peut-être que certains n'apprécient pas l'aisance avec laquelle vous vous êtes soudainement glissé au sein du groupe.

- Oui, mais de là à raconter de telles histoires. Comment ont-ils pu avoir cette idée ?

- Il paraît que le comportement de Hong a beaucoup changé depuis que vous êtes dans la cuisine. Il est plus souriant, il chantonne, il sort fumer plus souvent pour passer du temps avec vous.

- Lui et moi nous sommes de bons amis.

- Je comprends très bien, Satô. J'ai eu longtemps le même rapport avec Wei, avant qu'elle ne parte. Nous faisions toujours nos chambres en équipe, nous mangions ensemble, nous partions ensemble, et heureusement on ne nous a jamais traitées de la sorte.

C'était bien de cela qu'il était question, on nous prenait pour des homosexuels. L'idée que ce genre de rumeurs puisse courir à mon sujet me stupéfiait, mais en même temps, la pensée que je ne m'étais pas trompé au sujet de

mon amitié avec Hong suffisait à me consoler. Ainsi, il était véritablement heureux de me voir! Je remerciai Ping pour sa diligence et sa loyauté.

*

En descendant l'escalier, je tentai de faire semblant de rien. Mais j'avais maintenant deux craintes: l'opinion que les gens pouvaient avoir de moi, et les attentes de Ya Jun. Je l'imaginai à la réception, espérant me voir descendre l'escalier. Je ne savais pas quelle stratégie adopter, encore moins comment lui répondre. Ce fut elle qui parla la première.

- As-tu trouvé mon message ?
 - Non, quel message?
 - Ne l'ouvre pas.
 - Tu m'as écrit un message mais tu ne veux pas que je le lise ?
 - N'y porte pas attention.
 - Tu dis ça à cause des rumeurs qui circulent à mon sujet ?
- Je venais de me trahir. Elle baissa les yeux.
- Non, je dis ça pour rien.

Je ne fermai pas l'œil de la nuit. Réfléchir aux conséquences d'une telle rumeur sur ma vie à l'hôtel me plongea dans une angoisse proche de la paranoïa. Je n'avais pas encore cherché à confronter ceux qui en étaient à l'origine, mais ne fallait-il pas qu'ils me détestent, pensais-je, pour proférer pareille méchanceté? Cette impression d'avoir été trahi m'enrageait. Je brûlais de colère et ne savais pas comment j'allais pouvoir patienter jusqu'au matin pour tirer au clair la vérité.

Je me répétais les mots de Ping: «Les gens ont commencé à imaginer une idylle entre Hong et vous.» Ma colère se transformait en fureur à l'idée que ces histoires puissent changer son comportement. Et si par leur faute il s'éloignait de moi? Qui donc pouvait vouloir une telle chose? Qui donc enviait notre amitié au point de chercher à la détruire? Mais ce qui demeurerait le plus obsédant, ce que je cherchais par-dessus tout à me figurer, c'était la manière de conserver intacte ma relation avec Hong.

J'imaginai combien il serait difficile de le retrouver le lendemain. Il me fallait parvenir à le rassurer avant qu'il ne cherche à s'éloigner. Aborder la question de front était impossible. Je devais trouver une façon détournée de lui faire comprendre qu'il n'avait aucune inquiétude à se faire au sujet de mes sentiments pour lui. Le reste n'importait pas.

Mais à son tour cette pensée me plongea dans une confusion profonde. Et s'ils avaient raison? Pour être franc, me rapprocher d'Hong était ce que j'espérais, mais je n'entrevois pas cela d'un point de vue amoureux ou sexuel. Et puis comment réagis-je si lui, de son côté, m'aimait vraiment? En ressentirais-je simplement du plaisir, de l'orgueil? Je me refusai à y songer

davantage, et comme j'essayais de chasser ces pensées, de les remplacer par d'autres plus puissantes, le torse nu de Hong me revint en mémoire.

La lueur du jour filtrait au travers des rideaux. J'estimai préférable de m'endormir avec l'image de Ya Jun en tête. La moitié de moi-même avait conscience de la supercherie, tandis que l'autre acceptait l'éventualité que je puisse un jour devenir amoureux d'elle. Voilà, pensais-je, ce qui serait le plus normal. Et aussi le plus simple, certainement.

*

Le lendemain, dans la cuisine, je retrouvai le Hong que je connaissais. Il m'accueillit avec sa bonne humeur et son sourire habituels. Peut-être après tout n'avait-il rien entendu. Je brûlais de savoir si c'était le cas.

En allant porter des poêlons, je lui jetai un œil discret: s'il éprouvait le moindre trouble, il le dissimulait avec habileté. J'attendis anxieusement l'heure de la première cigarette, sachant que s'il redoutait de se retrouver seul avec moi, il se trahirait à cet instant. Mais non. Sous la lumière du jour, j'observai son visage pour me rassurer une dernière fois. Malgré la sueur qui recouvrait son front, je lui trouvais une grande beauté.

- Ça va, Satô?

J'eus beau tenter de prendre un air impénétrable, je sentis que je ne faisais que m'incriminer d'avantage. Avait-il compris de quoi était fait ce regard?

- Je crois qu'il se passe quelque chose entre Ya Jun et moi, bredouillai-je.

J'observai alors attentivement sa réaction. Son front se plissa, il approcha la cigarette de ses lèvres, prit une grande bouffée puis répondit: «Heu... Hum. Wow. Fonce. Je crois qu'elle t'aime bien.»

Je rentrai dans la cuisine satisfait. Hong m'avait semblé surpris,

légèrement déstabilisé; mais je me disais que s'il redoutait ses sentiments pour moi, ou s'il s'inquiétait des miens, il m'accompagnerait dans cette voie en sachant qu'elle était la seule capable de nous rapprocher davantage.

À l'heure du souper, je bus plus qu'à mon habitude et crus remarquer que Hong s'enivrait aussi. Je m'occupai aussi de resservir Ya Jun en forçant la quantité d'alcool.

Après le repas, les employés de l'hôtel tentèrent de m'apprendre à jouer au mah-jong. Cette initiative me ravit. Ya Jun était ma partenaire. L'esprit d'équipe et l'appétit de la victoire nous rendaient complices, si bien qu'à chaque bon coup, nous nous regardions dans les yeux en souriant.

Derrière moi, Hong me conseillait et me réexpliquait constamment les règles. Il arrivait que je sente son torse souple frôler mes épaules. Pris d'ivresse et de désir, je détaillais Ya Jun, tentant de découvrir si son corps à elle pourrait me procurer de tels frissons. Lorsque je posai mes yeux sur son visage, je la vis rougir, ce qui au lieu de m'embarrasser libéra en moi une énergie ardente.

J'avalai le reste de mon verre, ramassai mes cartes. Hong me parlait à l'oreille. Son haleine d'alcool et de cigarette me donnait la nausée. Je suppliai Hong de prendre ma place et montai à ma chambre en titubant.

Après de longues minutes, on frappa à la porte. Qui cela pouvait-il bien être? Étaient-ce Ya Jun et Hong qui voulaient à nouveau dormir ici? Mon cœur se mit à battre. Je me levai sans m'avouer ce que j'espérais réellement. C'était Ya Jun ; en la voyant, j'eus l'impression de me retrouver devant Ayako.

Je restai devant elle sans bouger, attendant qu'elle parle. Son silence m'indiqua qu'elle désirait entrer. Elle s'assit sur la chaise de bureau, et sans me le demander, se servit à même mon paquet de cigarettes. Elle avait le regard frondeur, les gestes sensuels, me toisant comme si elle essayait de mesurer l'effet qu'elle me faisait. J'étais en présence d'une autre femme; jamais Ya Jun ne s'était comportée ainsi.

«Ne crois-tu pas que seuls, nous sommes condamnés à vivre du côté de la souffrance?» Elle alluma la cigarette, me la tendit. «Parfois nous nous croisons. Tu te confies, ça te fait du bien. Ça me fait du bien aussi.» Elle reprit la cigarette. «Mais cela ne suffit pas à nous rendre heureux.» Ses yeux se rembrunirent. Je m'approchai d'elle avec l'envie de la rassurer. «Ce que je souhaite, murmura-t-elle, c'est un état de bonheur permanent.» Je la pris dans mes bras. Elle poussa un long soupir. Je n'aurais pu dire si c'était de joie, de soulagement ou de chagrin. «Je suis folle d'idéaliser l'amour à ce point.»

Elle qui, quelques heures auparavant, riait de bon cœur, était maintenant solennelle. Comme si une fois seule avec moi, à l'abri des autres regards, elle ne pouvait laisser paraître que sa mélancolie. «Nous sommes ensemble maintenant, mais tu me parais plus triste que jamais.» Son regard me questionnait de la même manière qu'Ayako, avec autant de peine. J'avais l'impression de l'entendre penser: «les choses seraient bien différentes si tu étais amoureux de moi.» Oui, c'était ça, voilà ce que signifiait ce regard, ce n'était pas précisément celui d'Ayako, c'était celui d'une amoureuse en peine.

Je la serrai à nouveau dans mes bras. L'étreinte se faisait de plus en plus forte, de plus en plus réparatrice: il était vrai que Ya Jun me faisait du bien, qu'elle me rendait heureux. Oui, je pouvais nous voir heureux ensemble. Elle avait raison. Il n'y avait aucune raison de rester seul. Ya Jun soutenait mon regard et ses yeux brillants confirmaient mon impression.

Ya Jun. Ses lèvres. Son cou. Ses cheveux fins. J'aimais sentir ma main sur son bras. Doucement, je la frôlais. Sur son corps fragile, je retrouvais mes mains puissantes et charnelles. Elles montaient à ses épaules, à son cou si fin que j'aurais pu le briser. Mon corps devenait puissant. Je posai un baiser sur ses lèvres, et lorsque je retirai les miennes, un petit fil invisible les unissait. Ya Jun fermait les yeux, pudique, ne souriait pas. Je la serrais dans mes bras. Je sentais mes muscles se gonfler, mes épaules solides maintenant. Elle s'y abandonnait,

légère, la tête au creux de mon cou, son souffle tiède et humide. Nous nous sommes allongés. Elle, la tête posée sur mon torse qui semblait plus massif. Elle était une femme et j'étais un homme. Et nous étions unis par chacun de nos sens. Et je sentais l'énergie circuler. C'était magnifique.

Au beau milieu de la nuit je me suis réveillé. Ya Jun était assise dans le lit, les yeux grands ouverts, haletante.

- Tu ne te sens pas bien ?

- Je dois partir. Je ne voudrais pas que les autres sachent que j'ai dormi ici.

Elle sortit sans ajouter quoi que ce soit.

Au lever, j'essayai de faire comme tous les autres jours: enlever les draps sans porter attention à l'odeur, me laver sans porter attention à mon corps que je voyais pourtant différemment, vider le cendrier sans remarquer qu'au centre de tous les petits mégots blancs il y avait une cigarette à moitié consumée. Descendre les marches sans penser qu'elle avait déjà reconnu mon pas. Marcher comme j'avais marché tous les autres jours.

Mais ce jour n'était pas comme les autres. Quelque chose n'allait pas et je le ressentais. Il fut un temps où me mentir à moi-même était une affaire aisée. Les dernières semaines toutefois m'avaient rendu méfiant, si bien que j'étais plus sensible aux dérèglements de mon état d'esprit. Ce matin aurait dû être empreint de bonheur; pourtant je me sentais malheureux et angoissé. Et si la nuit que je venais de passer n'était qu'un autre de mes terribles mensonges? Ya Jun l'avait-elle ressentie? S'en était-elle inquiétée?

- Tu as l'air préoccupé, me dit Hong dès qu'il me vit entrer dans la cuisine.

Il me fit signe de l'accompagner dehors et me tendit une cigarette.

- Je viens de passer la nuit avec Ya Jun.

- Oh! Et ce n'était pas bien ?

- Au contraire, c'était merveilleux.

- Alors quel est le problème?

- J'ai peur de la faire souffrir.

Au moment du souper, à la fin de cette journée, mon état d'esprit ne s'était guère amélioré et je crois que Ya Jun ressentait la même gêne. Nous étions assis côte à côte et, pour la première fois, cela me paraissait forcé. De plus, j'étais conscient que tous nos gestes étaient épiés.

- Est-ce que c'est toi qui le leur as dit? me chuchota Ya Jun avec mécontentement.

- Seulement à Hong.

- Je trouve cette situation très embarrassante.

Elle se leva de table sans donner aux autres la moindre explication et je ne la revis que le lendemain matin.

La semaine se poursuivait dans le même climat d'inconfort jusqu'à ce que, le dimanche après-midi, je reçoive un mot de Ya Jun.

Cher Satô,

Voilà une semaine que nous avons passé la nuit ensemble. Peut-être depuis as-tu eu du mal à t'expliquer mon comportement. Je me suis appliquée, devant toi, à feindre l'indifférence, alors que mon cœur s'affole juste à t'écrire cette lettre. Pourquoi cette comédie, te demanderas-tu? Pourquoi ne pas vivre cet amour au grand jour?

Le lendemain matin, je t'avais écrit une lettre que je n'ai pas osé te donner. Je la retranscris ici, presque mot pour mot:

«Et ce matin je me demande.

Comment peux-tu être là, à lire, si concentré, alors que dès que j'ouvre un livre, je dois reprendre chaque phrase parce que je pense sans cesse à toi. Comment peux-tu manger paisiblement, avec appétit, alors que moi mon ventre se serre avant chaque bouchée. Comment as-tu pu te lever, descendre les marches avec nonchalance, marcher vers la salle à manger sans t'arrêter alors que moi, depuis le matin, les yeux grands ouverts, j'épie l'escalier dans l'attente de te voir. J'en viens à la conclusion que tu n'es pas amoureux. Tu ne peux vivre comme avant et m'aimer. Il faut qu'il y ait une différence et je la cherche dans tes gestes.

Comme s'il n'en tenait qu'à moi de décider. Je me rappelle tout ce que tu as dit. Alors oui, je peux me convaincre de l'un comme de l'autre. Tu ne m'aimes

pas, ce sera moins douloureux. Pour le confirmer je me dis: si je doute c'est qu'il ne doit pas m'aimer. Autant me protéger tout de suite. Il ne m'aime pas c'est certain.

Tu as la parole juste et le geste précis, tu domines tes émotions et moi, je tremble. J'ai l'impression qu'à chaque jour il me faudra tout recommencer.

J'ai l'impression que même après cette nuit, tu ne m'aimes pas.

Et moi je voudrais ne pas t'aimer, mais la vérité, c'est que j'en suis incapable.»

- Quand j'ai compris à quel point elle m'aimait, j'ai eu peur. Pour moi, c'était trop tôt.

- Mais elle t'aime probablement depuis longtemps.

- Je ne sais pas, son regard m'a rendu méfiant. Il y avait dans ses yeux quelque chose d'extrêmement ouvert, elle se donnait entièrement, sans la moindre protection; mais en même temps, je pouvais voir toute sa tristesse.

- C'est émouvant.

- Je ne suis pas prêt à recevoir ça. Qui le pourrait?

- Comment est-elle maintenant?

- Quand je l'ai laissée elle était au bord des larmes, mais elle n'a pas pleuré devant moi.

J'allumai une autre cigarette. Hong me tapota l'épaule puis me laissa seul.

Le visage d'Ayako me revenait en mémoire, son corps, son regard, puis sa folie. Nous avions passé dix ans à nous dire notre amour, et j'avais été sincère. Mais ce jour-là je ne comprenais pas comment cela pouvait être vrai.

Lorsque je sortis de la cuisine pour prendre mon repas, Ya Jun se dirigea instantanément vers la réception, prétextant avoir encore du travail. Je n'aurais pas pensé que ma présence pouvait la faire autant souffrir. Je n'aurais pas cru qu'on puisse s'attacher autant après ce qui me paraissait si peu. La réceptionniste de nuit était assise avec elle, et de loin, je ne pouvais m'empêcher de les observer.

Elles parlaient fort, rapidement, avec des voix plus aiguës qu'à l'habitude. Leur nervosité était palpable. Que se passait-il entre ces deux femmes, en quoi

étaient-elles en train de se transformer? Je ne les reconnaissais plus.

*

Ce soir-là, malgré l'absence de Ya Jun, nous arrivions à passer une belle soirée. Ce qui, je m'en doutais, devait la faire souffrir. Je m'efforçais de ne pas trop sourire, de ne pas trop avoir l'air de m'amuser. Mais c'était difficile. Je venais d'apprendre un nouveau jeu de cartes et je me débrouillais assez bien. Je faisais équipe avec Hong et, lorsque je remportai la dernière levée nous permettant d'amasser les derniers points de la partie, je hurlai pour célébrer notre victoire. Du coin de l'œil, j'aperçus l'autre réceptionniste amener Ya Jun vers la sortie.

Mais je l'oubliai dès que deux nouveaux adversaires prirent les sièges des perdants.

- Satô, ce n'est plus ta première partie, tu n'auras aucune chance, dit l'un d'eux.

- Il est déjà plus habile que toi, répondit Hong en riant.

Et nous gagnâmes à nouveau. J'avais tant de plaisir, j'étais si diverti que je ne voulais pas que cette soirée se termine. C'est pourquoi j'ai insisté, au moment où Hong allait se retirer, pour qu'il reste jouer une dernière partie.

- Mais je dois dormir.

- Tu peux rester ici, tu gagneras au moins une heure.

J'observai discrètement mes collègues pour voir s'ils réagiraient à cette proposition.

Il faut d'abord que je te fasse une confidence honteuse. Ce matin, j'ai eu un regain de tristesse et Ping en a été témoin. Je lui ai donc confié mon impression de ne plus te connaître, ma peur de ne t'avoir jamais connu, de n'avoir jamais vraiment compté pour toi. Elle m'a alors regardée droit dans les yeux, m'a prise par le bras, et m'a assurée que je me trompais. Je me suis mise à pleurer et elle a dit: crois-moi, j'en ai la preuve.

Elle m'a traînée jusqu'au deuxième étage, a sorti son trousseau de clés, et lorsque j'ai compris où elle m'emmenait, je n'ai pas protesté.

J'ai d'abord eu peur que ta chambre ne me donne le vertige, mais je me suis convaincue que Ping savait ce qu'elle faisait.

Alors nous sommes entrées, et au lieu de me rassurer, la vue des souvenirs de moi que tu gardes dans ta chambre m'a affolée. Ping ne comprenait pas, elle disait, regarde comme tu comptes encore pour lui. Et moi je lui ai répondu: comment se fait-il au contraire qu'il n'ait pas besoin de m'oublier?

Comment se fait-il que tu n'aies pas besoin de m'oublier? Dans mon appartement j'ai tout caché: tes dessins sur des napperons, les petits mots en cantonnais, un livre que j'ai acheté en pensant à toi, l'emballage des gâteaux que tu m'as ramenés du Japon, toutes les photos où tu apparais. Mais toi, comment peux-tu laisser cette photo de nous trois sur ton mur? Comment peux-tu te réveiller le matin et me voir dès que tu ouvres les yeux? Comment peux-tu lire le livre que je t'ai offert, et que tu as laissé ouvert sur ton bureau juste à côté de la broderie que je t'ai faite? Comment se fait-il que tu n'aies pas besoin de tout jeter de moi, que la souffrance ne soit pas telle que tu préfères m'oublier? Je ne

peux qu'en conclure que je ne suis rien pour toi.

Ne m'adresse plus jamais la parole.

Ya Jun

Je me disais: pourquoi faut-il que cela devienne une guerre, qu'il faille des camps? Ping et ses amies s'étaient liguées contre moi et laissaient ma chambre dans un état lamentable. J'avais l'impression de revenir aux premiers mois de mon séjour, à cette différence près qu'à l'époque, je pensais que c'était bien mérité. Et en effet, ces traitements discriminatoires n'avaient pas duré longtemps parce que je me comportais en parfait prisonnier, empilant mes assiettes, rangeant ma chambre, m'adressant au personnel avec politesse et reconnaissance. On m'avait donc accepté. On avait intégré le Japonais malgré tous ceux qui, travaillant dans une firme avoisinante, venaient dîner, traitaient le personnel en esclaves, déshonoraient ma race. En fait, on avait intégré un homme qui n'avait rien de japonais, n'avait rien de chinois; on tolérait un homme qui n'était personne, non pas un homme avec ses fautes.

Or cette fois, on me rejetait pour la douleur que j'avais causée. Et bien que cette haine fût explicable, je n'avais plus envie d'être ignoré, traité en étranger. Si ma première sentence avait été trop clémentine, je trouvais celle-ci démesurée compte tenu des circonstances. Mais ce qui demeurait pourtant, c'était mon envie d'être pardonné, aimé à nouveau parce qu'enfin j'avais trouvé un endroit où j'étais bien, où j'avais des amis.

Heureusement, dans les cuisines, cette animosité ne se faisait pas sentir. Les cuisiniers ne semblaient pas prendre parti; on aurait dit qu'ils n'étaient au courant de rien. Hong quant à lui, sans abandonner Ya Jun, me témoignait son soutien, cherchait à me faire sourire, à me réconforter. Cela me faisait du bien. Pour dire la vérité, cette sympathie m'était si agréable qu'après quelques jours,

chaque fois qu'un membre de l'hôtel me faisait de la peine, je frémissais à l'idée de le raconter à Hong pour le voir s'insurger et s'inquiéter de moi.

J'expérimentais avec lui un état proche de l'amour que je qualifiais à l'époque de fort sentiment de fraternité. Pour la première fois, je vivais une amitié véritable avec quelqu'un du même sexe que moi, j'avais trouvé le grand frère dont j'avais toujours rêvé.

Ainsi, chacun des torts qu'on me faisait s'accompagnait d'une sorte de réparation de la part de Hong. Parfois, je lui décrivais les événements en modifiant légèrement la réalité, pour être bien sûr de conserver ma position de victime, mais sans exagérer pour qu'il ne se rende compte de rien, même en entendant d'autres versions que la mienne.

Après un peu moins de deux semaines, ce stratagème commença pourtant à s'essouffler; non seulement parce que l'attitude de Ya Jun et de ses complices s'adoucissait, mais surtout parce que Hong s'en formalisait de moins en moins. Il croyait qu'il était temps de cesser de m'en faire, que devant ma bonne attitude les autres allaient bientôt en avoir assez et réaliser que je n'étais pas une mauvaise personne, et que d'ici là il fallait rester fort. Mes histoires n'attiraient plus sa sympathie, je crois même qu'elles commençaient à l'ennuyer. Il avait raison, je ne pouvais pas continuer à m'apitoyer sur mon sort. Il fallait que je m'arrête avant de devenir lassant.

Or je n'y arrivais pas.

C'est ainsi que je commençai à me plaindre pour toutes sortes de raisons. J'entrai dans les détails de mon drame avec Ayako, évoquai la douleur que je ressentais encore et la difficulté que j'avais à m'engager dans une autre histoire. Puis j'avouai ressentir parfois une immense solitude. Quitter mon pays avait-il été une si bonne chose? Hong m'écoutait attentivement, disant parfois qu'il m'admirait, me prenant même dans ses bras lorsque ma voix frémissait.

Devant lui, je devenais de plus en plus faible. Plus mes histoires me

victimisaient, plus il m'accordait de réconfort et d'attention. Il m'arrivait de passer des soirées à élaborer des scénarios en ce sens. Je me voyais préparer une lettre signée de Ya Jun à l'intention du propriétaire de l'hôtel, expliquant la relation tendue qui nous unissait, ma difficulté de faire mon travail à la réception, la peine que j'avais d'avoir été jouée par Satô, le tout enrobé d'une haine envers les Japonais à laquelle s'identifierait facilement le propriétaire et je terminerais en le suppliant d'expulser Kikuchi Satô de son hôtel. Je le prierais de rester discret sur cette histoire et lui écrirais que s'il se cherchait une complice, il n'aurait qu'à demander à Ping. Ainsi, je m'imaginais un soir sortir des cuisines et trouver mes affaires empilées près de la réception. Me voyant banni, Hong me proposerait d'aller vivre avec lui le temps que je me trouve un appartement.

Je me couchais sur mon lit, imaginant le plaisir que nous aurions à vivre ensemble, à partager le déjeuner avant de partir travailler, à rentrer le soir et discuter avant de nous endormir. J'avais pourtant conscience de l'impossibilité de mener à bien un tel projet.

Ce qui demeurait, après un mois de rapprochements, de confidences, c'était mon désir de repousser les limites de notre intimité. Hong dormait de plus en plus souvent dans ma chambre, toujours sous prétexte qu'il gagnerait une heure de sommeil. Mais comme nous discussions chaque fois jusqu'à deux ou trois heures du matin, il devenait impensable que ce soit là sa véritable motivation.

Le soir du 31 décembre, alors qu'il ne travaillait pas le lendemain, il était tout de même revenu avec moi jusqu'à l'hôtel, supposément pour économiser sur la course du taxi. Peut-être étais-je plus ivre qu'à mon habitude, ou plus en confiance, mais cette nuit-là je m'y pris autrement.

Par toutes sortes de détours, je tentai de l'exciter. Je sortis de la douche en sous-vêtement. S'il devait dormir souvent avec moi, argumentais-je dans l'espoir qu'il fasse de même, autant agir naturellement. Puis je dirigeai la conversation, l'amenant sur le terrain de la sexualité, en pensant que s'il n'était pas attiré par

moi, le souvenir de ses derniers rapports le mettrait peut-être dans une disposition plus charnelle. «Tout ça me manque beaucoup!» dis-je pour tâter le terrain.

Je me trouvais bien mal intentionné, mais au lieu de me culpabiliser, ce stratagème ne faisait que m'exciter davantage. Je me sentais en contrôle et avais l'impression de me rapprocher du but un peu plus chaque fois. Mais comme lors d'une partie d'échecs, je devais rester concentré, rationnel, ne rien laisser paraître de ma ruse ni de mon excitation. Au fil du temps, il devint de plus en plus difficile de me contenir. Et plus je cherchais à me dominer, plus j'avais envie de lui.

Malgré la conscience de ce désir, je me refusais toujours d'admettre que j'étais amoureux de Hong. De là, sans doute, mon insatisfaction: j'espérais sans l'avouer qu'il me traite avec les égards d'un amoureux. C'est pourquoi je lui demandais davantage de réconfort, l'exigeant même parfois, chose à laquelle il réagissait de moins en moins bien.

C'est ainsi que, moi qui m'étais toujours considéré comme une personne saine d'esprit, rationnelle, mathématique, raisonnable, je commençai à sentir un vent de folie m'envahir. Je perdais mon emprise sur le réel, je ne croyais plus qu'à ces scénarios que je me fabriquais et dans lesquels j'étais constamment la victime.

Et de fait, Hong a commencé à s'éloigner de moi et à passer plus de temps avec Ya Jun. Pour moi, c'était comme une trahison. Quand je sortais fumer une cigarette, il m'accompagnait de moins en moins souvent. J'arrivais dehors, l'attendais impatiemment, puis je rentrais, frustré et aigri. Bien sûr, au fond de moi, un reste de lucidité me montrait que j'étais devenu exactement ce que je ne pouvais plus supporter chez Ayako. Ne lui avais-je pas moi-même dit un jour: «Ayako, je ne peux être ton meilleur ami, ton frère, ton père et ton amoureux. Tu dois laisser à d'autres certains de ces rôles parce que j'étouffe.» Et je ne voulais

pas être comme elle, je ne voulais pas être la femme, l'amoureuse, la folle. Pourtant, aux côtés de Hong, c'est exactement ce que j'étais devenu.

Juste à y penser, j'avais mal dans tout mon corps. C'était tellement différent de la vie rangée, routinière, éteinte que j'avais vécue. Voilà que j'étais enfin réveillé, que je vivais des sensations, que je ressentais l'amour pour la première fois peut-être et qu'en dépit de tout cela il me fallait le garder secret. Cela m'affolait et une partie de moi voulait replonger dans le sommeil profond qui avait baigné mon adolescence.

Je m'installai au bureau et ouvrit le livre que Ya Jun m'avait offert, sans arriver toutefois à m'intéresser à son contenu. Il n'y a pas si longtemps, dans une lettre, elle m'avait demandé: *Comment peux-tu être là, à lire, si concentré, alors que dès que j'ouvre un livre, je dois reprendre chaque phrase parce que je pense sans cesse à toi.* J'avais soudainement envie de la retrouver, de me confier à elle. Elle seule pouvait me comprendre, elle seule savait autant que moi de quoi était fait l'amour qui naît indirectement, sournoisement, sans qu'on l'appréhende. Mais comme il serait indélicat que je recherche maintenant son soutien et son réconfort.

J'étais seul.

Dans le miroir qui surplombait le bureau, je ne me reconnaissais plus. Ma bouche prenait une forme étrange, un rictus, une déformation qui m'était pourtant familière.

C'était le sourire d'Ayako.

*

Sept semaines s'étaient écoulées depuis mon retour à Shanghai. Comme tout semblait différent. Tout ce que j'avais espéré et qui m'avait semblé possible devenait de plus en plus inaccessible. J'avais encore une fois tenté d'être heureux

en étant quelqu'un que je n'étais pas, incapable d'admettre un amour que, croyais-je, nul ne saurait approuver. Et moi, me l'avouerais-je enfin: j'étais amoureux de Hong. Il me fallait le dire de vive voix: «Je suis amoureux de Hong.» Mes paroles sonnèrent faux, pourtant il n'y avait rien de plus vrai. On aurait pu penser que cette découverte, cette révélation, m'aurait rempli de soulagement. Au lieu de cela je n'aurais su dire exactement de quoi était fait mon sentiment. Je crois que j'étais simplement envahi de tristesse.

Sachant que j'aurais du mal à trouver le sommeil, je descendis à la cuisine me chercher du thé; et lorsque mon regard en croisa un autre sur le chemin du retour, je fus d'abord persuadé qu'il s'agissait des yeux sombres d'Ayako, puis je réalisai qu'il s'agissait des miens reflétés dans la glace. Alors, je commençai à m'inquiéter.

Je reculai, me tournai face au miroir et observai les yeux. C'était bien moi qui les portais, j'avais la même physionomie, j'étais le même homme et je n'étais pas véritablement en train de me transformer. Mais en m'examinant plus attentivement je remarquai qu'il y avait un minuscule visage dans mes iris. Je m'approchai davantage, inquiet et fasciné, et je compris alors qu'il s'agissait de mon propre reflet.

Je voyais dans mes pupilles mon visage légèrement déformé, comme prisonnier de ce regard, de ces yeux qui ne pouvaient se porter sur autre chose. Était-ce alors mon visage que, de loin, j'avais reconnu dans ces pupilles, était-ce mon visage qui, toujours, avait été présent dans le regard d'Ayako sans que jamais je ne m'en aperçoive?

Le lendemain, lorsque je parlai avec Hong, je passai un long moment sans ciller, comme si je voulais que son visage s'imprime sur mes pupilles à l'exemple du mien sur celles d'Ayako. «Qu'est-ce qu'il y a, m'avait-il demandé après un moment, tu fais une drôle de tête.» Puis je me suis senti sourire, et fus à cet instant certain que le rictus étrange était réapparu sur mon visage, et je compris

alors que ce sourire, c'était celui des amoureux fous.

- Excuse-moi, répondis-je, j'étais préoccupé par je ne sais plus quoi.

- On aurait dit quelqu'un d'autre, continua-t-il, comme s'il prenait plaisir à me voir si mal en point.

- Mais c'est bien moi, Satô.

Je repensais à Ayako, à ses multiples visages, à sa mère aussi, à qui j'en avais découvert quelques-uns et qui devait en avoir de bien plus terribles, des visages que seuls l'intimité et l'acte sexuel m'avaient permis de découvrir sur Ayako.

«Tu le refais encore!» Hong me pointait, amusé. Mais moi je ne riais pas, je me sentais nu devant lui, vulnérable. Et le pire était que ces visages qu'il me découvrait, je les découvrais en même temps que lui, en même temps que toutes les nouvelles sensations qui m'habitaient depuis quelques semaines. Et je m'inquiétais de savoir si mes traits, au fil des prochains mois, allaient continuer de se déformer au fur et à mesure que je cacherais la vérité sur mon amour pour Hong.

Mes traits se tiraient de plus en plus. Jamais je ne fus aussi malheureux qu'au moment où je devins amoureux de Hong.

Je pense à cela comme si je le regrettais, comme si par là je m'accusais de quelque chose que j'aurais dû éviter. C'est à moitié vrai. Mais je réalise que lentement, à force d'exprimer mes souffrances et d'en chercher consolation auprès de Hong, je me suis conduit en victime. Il était donc inévitable qu'un jour je devienne sa victime à lui, qu'il me fasse souffrir, que je le pousse à le faire, et qu'ironiquement je cherche auprès de lui le réconfort.

Lorsqu'il commença à se détacher de moi, j'ai voulu voir jusqu'où il pouvait aller. Je ne disais rien, je le regardais faire alors que j'aurais pu simplement lui parler. Mais j'avais besoin de justifier mon angoisse, ma hantise, et aussi, besoin d'armes pour lui adresser des reproches. Je me mis à douter de tout.

S'il déposait les poêlons sans me regarder, sans dire attention c'est chaud, je me disais: ça y est, il est indifférent, il ne fait plus attention à moi. Le soir, lorsque nous finissions de travailler et que venait le temps du repas, il pouvait choisir une chaise libre entre deux cuisiniers et je me disais, s'il m'aimait vraiment, il aurait fait en sorte que je puisse m'asseoir à côté de lui. J'accumulais les exemples, les frustrations, afin de pouvoir lui présenter le soir venu un plaidoyer irréfutable lui prouvant qu'il ne pouvait pas prétendre que j'étais son meilleur ami.

J'aurais pourtant dû savoir que notre relation se développerait ainsi; j'aurais dû, dès le jour où je m'étais brûlé sur le poêlon dans la cuisine, m'en

rendre compte au plaisir que j'avais ressenti lorsqu'il s'était jeté sur moi, au nombre de fois où j'avais regardé ma main brûlée en souriant, à la joie que j'avais cachée lorsque le lendemain, il m'avait demandé si ma blessure allait mieux, à mon besoin même d'écrire cette anecdote dans ma chambre, j'aurais dû savoir que ce petit événement allait prendre de l'importance, qu'il allait déterminer la suite de notre relation.

J'étais fou et je savourais ce bonheur malsain, je m'en gavais, me disant qu'il ne durerait pas, que Hong allait tôt faire de se lasser de moi. Cette pensée me tint éveillé une grande partie de la nuit et je me dis: voilà revenu le petit garçon que j'étais, et que je tentais de fuir au pensionnat. Le petit garçon que j'avais réussi à endormir, à calmer par le sport et les jeux, j'aurais préféré qu'il ne se réveille jamais.

«Tu viens fumer?» demandai-je à Hong comme si cela m'était parfaitement égal. Sa tête remuait dans tous les sens sans qu'il n'arrive à signifier quoi que ce soit. Je sortis sans attendre d'explication. Une minute plus tard, il apparut dans le cadre de la porte.

- Ce n'est pas une obligation. Tu n'as pas à fumer si tu n'en ressens pas le besoin. Tu n'as pas à être avec moi si tu n'en as pas envie.

J'étais chargé à bloc, gonflé par la haine. Mon désir de le provoquer, de le faire sortir de ses gonds était plus grand que jamais, quitte à ce que le résultat soit désastreux.

- Tu ne réponds rien?

- Je suis ici, c'est ma réponse.

Comme il m'exaspérait! Plus je me sentais devenir émotif, plus il semblait capable de garder son calme.

- Ton expression dans la cuisine semblait répondre autrement.

Je le regardais dans les yeux, attendais, voulais ébranler son impassibilité. Puis je fus frappé par une révélation: je me rendis compte que je recherchais en Hong une chose que jamais il ne me donnerait. Cela même que Ya Jun et Ayako n'avaient jamais pu trouver en moi: un autre visage. Infatigablement, Hong me présentait encore et toujours le même visage, celui qu'il avait dans la cuisine lorsqu'il préparait une sauce, ou lorsqu'il jouait aux échecs, ou lorsqu'il aidait Ping à finir ses chambres vers la fin de sa grossesse. Ses gestes d'attention et d'amour, il les prodiguait à tous de la même façon, peu importait le destinataire, il nous aimait tous de la même façon, avec la même intensité.

J'aurais voulu que les soirs où il dormait chez moi, son visage se déforme, qu'il devienne intense et parfois pervers, que le matin, il soit tendre et romantique, qu'au moment de me dire au revoir, quand il ne restait pas dormir à l'hôtel, il soit triste, angoissé, pressé de me revoir. Mais Hong n'avait avec moi qu'un seul visage. Celui de la constance. Celui-là même avec lequel Ayako avait fait l'amour toutes ces années sans jamais voir au travers. *Qu'est-ce qu'il y a là-dedans?* m'avait-elle demandé. Maintenant, j'avais l'impression de comprendre le sens de cette question. Elle qui m'avait offert tous les visages de l'amour, du désir, de l'angoisse, de la fragilité, et moi qui ne lui avais offert que ce terrible regard immuable et rationnel.

Je n'avais qu'un désir, frapper Hong, le gifler, le faire souffrir, pour obtenir enfin de lui une réaction. Et je repensais à Ayako, sur le bateau, je revoyais la scène; jamais je n'avais fait attention à cette seconde, la seconde précise entre le moment où elle avait enfoncé le crayon dans mon œil et celui où elle s'était jetée par dessus bord. Elle avait pris un temps qui me semble maintenant éternel, une seconde, et c'est peut-être de là que m'est venue l'image de son regard lucide, elle avait pris une seconde pour observer ma réaction. Et je ne crois pas que même alors mon visage se soit transformé.

Elle a dû savoir à ce moment qu'il n'y avait plus rien à faire. Hong me rendait malheureux parce qu'il ne m'aimait pas comme je voulais être aimé de lui. Et probablement qu'il ne le pourrait jamais.

À cette idée, je fus à nouveau pris de cette envie de le frapper, de le battre, de lui ouvrir la peau du torse, avec son couteau de cuisinier, de lui attacher les bras derrière le dos, et de le coucher sur le lit, pour voir ses muscles se gonfler lorsqu'il se tordrait de douleur à chacune des incisions, pour qu'enfin je lui découvre une autre expression.

Mais non, pensais-je, il faut que ce soit l'inverse, je veux qu'il m'attache, qu'il fasse de moi ce qu'il veut, je veux être à sa merci.

Imagine que je sois à ta merci.

J'entendais la voix d'Ayako. Ses mots m'avaient paru si étranges. Je comprenais maintenant ce qu'elle avait voulu: être traitée comme ces bêtes que nous attrapions dans le parc près de chez moi. J'imagine qu'à ce moment, elle a dû voir mon visage, c'est certain, il a dû se transformer, se déformer, et elle n'a pas eu peur. Et je me rappelle maintenant qu'elle ne prenait aucun plaisir à torturer ces animaux, elle aimait plutôt me regarder. Comme ce devait être laid. Ma mère, lorsqu'elle nous avait vus, avait hurlé d'une voix qui m'était inconnue ; une voix de fureur, de désespoir et de dégoût.

Imagine que tu sois à la mienne. Lequel de nous deux serait le plus cruel?

C'était moi, bien évidemment, et elle le savait. Elle aurait voulu que je l'attache, que je la batte, que je la fasse souffrir pour avoir enfin accès à cette autre part de moi.

Hong me regardait, toujours aussi calme.

- Peu importe ce que je vais te dire, Satô. Ton idée est déjà faite.

- Ah oui, dis-je prêt à entamer cette nouvelle partie, à l'emmener très loin sur le terrain de la destruction.

- Tu as tes arguments, tes exemples. Tu vois ce que tu veux voir et t'en convaincs.

- As-tu déjà pu réfuter un seul de mes arguments?

- Ça ne sert à rien de discuter avec toi, Satô.

- Non, non, non! Explique-moi, je veux comprendre.

J'allumai une nouvelle cigarette.

- Je suis fatigué, Satô. Il vaudrait mieux qu'on prenne nos distances.

Voilà les mots que j'attendais, la preuve ultime que j'avais raison. J'avais presque envie de crier «Tu vois, je te l'avais dit. Tu ne m'aimes pas.»

Il rentra et je me retrouvai seul dans la ruelle. Était-ce tout? Oui, je le croyais bien. Avec facilité, Hong avait échappé au pouvoir que je tentais

d'exercer sur lui. Parce que ce n'était que ça, une sournoiserie, une tentative de contrôle. Jamais je n'avais vraiment pensé à Hong, à son bonheur. Même que jamais je n'avais songé à ce qu'il puisse retirer du plaisir d'un quelconque rapprochement. C'était un jeu, et pour moi il ne pouvait y avoir qu'un gagnant.

Mais voilà que Hong s'était débarrassé de moi. Il ne jouait plus. Une énorme tristesse m'envahit, je pleurai, j'allai même jusqu'à pousser des cris. Le faisais-je pour justifier ma souffrance à mes propres yeux? Pour que Hong m'entende et se culpabilise?

Je le détestais, puis je me disais «Il ne se débarrassera pas de moi aussi facilement.» Je voulais lui donner un souvenir de moi qui le hante jusqu'à la fin de ses jours, être pour lui ce qu'Ayako avait été pour moi, le marquer à jamais.

Je rentrai à mon tour. Je marchai vers la cuisine avec le projet de m'ouvrir les veines sur-le-champ, pour qu'il voie ma souffrance, pour qu'il en voie la couleur se répandre sur son territoire. Et je me disais, il ne bronchera même pas, cela ne suffira pas à le faire réagir. Je le regarderai dans les yeux et il ne changera pas. Il restera Hong, immuable, toujours le même, toujours le même visage, et je saurai alors qu'il ne m'aime pas.

En traversant la cuisine j'avais l'impression de ne plus être moi-même, mais c'était faux. Tout ce qui surgissait était moi, seulement, je l'avais trop longtemps nié et ça prenait toute la place. Tout ce que je détestais était désormais complètement éveillé et je me sentais tout-puissant.

Je voulais en finir au plus vite, je voulais tuer le monstre, tuer ma folie, me rendormir une fois pour toutes. Je me disais, il faut que je perde suffisamment de sang pour me retrouver dans le coma.

Je m'emparai du couteau de Hong qui reposait sur le comptoir. Je me tournai vers lui et fis une première coupure. Je me suis dit, ça y est, je suis fou. Hong me regardait, terrorisé.

Il semblait souffrir comme si, en m'en prenant à moi, je m'en prenais aussi à lui.

Je ne rêvais pas, son visage prenait une autre forme.

ÉCRITURE ET INCARNATION

Le voyageur de Sôseki

Je m'assois à table au crépuscule. Je suis depuis quelques jours à Arambol, au bord de l'océan Indien. Devant la mer, je songe à l'écriture et au voyage. Il me semble que si l'écriture est inévitablement un voyage, l'inverse se produit plus difficilement. Du moins, il n'advient pas sans sacrifice.

Pour que le voyage soit écriture, il faut le vivre à l'extérieur de soi, comme on le raconterait une fois terminé. Celui qui souhaite écrire est tenu d'adopter un regard de poète sur ce qui l'entoure. Sôseki disait «contempler le paysage comme un tableau et le lire comme un poème.¹» L'explorateur est tenté de s'appropriier le terrain, d'en collectionner les souvenirs, alors que l'écrivain se doit d'entrer en parfaite harmonie avec le paysage naturel.

À l'instant où je me soucierai de la pluie et me préoccuperais de la fatigue dans mes jambes, je cesserai d'être le personnage d'un poème ou la figure d'un tableau. Je ne serai plus qu'un citoyen mal dégrossi. Mes yeux ne verront plus le déplacement des nuées et des brouillards. Mon cœur ne sera plus sensible à la chute des pétales ni au chant des oiseaux. Et puis je comprendrai moins bien la beauté de ce moi qui s'aventure seul dans les montagnes du printemps avec mélancolie.²

¹ Sôseki. *Oreiller d'herbes*. Trad. du japonais par René de Ceccatty et Ryôji Nakamura, Paris, Rivages, 1993. p. 12.

² *Ibid*, p. 18-19.

Cette mélancolie, cette souffrance face à la solitude sont évacuées au moment de faire le sacrifice de soi, d'oublier sa propre individualité et de vivre pleinement l'expérience du voyage, de l'écriture. C'est en quelque sorte une perte momentanée de son identité propre. Peu importe alors d'où l'on vient, où l'on va, qui sont nos parents, à quel groupe social on appartient.

Demeurer dans cet état est un combat perpétuel contre ce qui m'entoure et contre moi-même. Au cours de discussions avec des habitants locaux, je remarque qu'on me perçoit d'une façon très différente lorsque j'explique la raison de mon périple: écrire un roman ayant Shanghai et le Japon pour toile de fond. On ne s'inquiète plus de savoir pourquoi je ne suis pas marié, ou si la solitude me pèse; ces questions trouvent automatiquement leurs réponses et leurs justifications. Ma démarche impressionne, suscite le respect, certains lui donnent même un caractère sacré.

Pour l'écrivain-voyageur, ce regard admiratif a l'effet d'un baume apaisant. Mais de cela aussi, je dois faire le sacrifice. Lorsque je m'assois, comme maintenant, à la table d'un café, peu importe que je me sente seul. Je ne dois pas chercher à établir des contacts, l'écriture ne doit pas être un artifice, une manière de me rendre intéressant aux yeux des autres.

J'éprouve tout de même une espèce de vide, assis à cette table. C'est ma première journée dans ce village; je ne connais encore personne mais j'en aurai bientôt l'occasion, car ce matin une inconnue m'a invité à me joindre à elle et à ses amis musiciens, autour d'un feu, au coucher du soleil. Pourtant non, il ne faut pas, je n'irai pas. La journée passe et j'isole mon sentiment, je l'étudie comme s'il s'agissait de celui d'un autre. Voilà maintenant que le soleil se couche. J'écris: «Par respect pour Ya Jun, je mangeai seul dans ma chambre. Les rires provenant de la salle à manger me faisaient regretter les soirées où nos esprits se plongeaient dans une profonde allégresse.» Et à mesure que j'écris je ne ressens plus la solitude, la frustration, l'isolation. J'en fais celles de mon personnage,

Satô Kikuchi. Je l'incarne.

Immédiatement, je ressens du bonheur.

Être l'écriture

L'écriture est un lieu de retrait, une retraite. Elle ouvre un intérieur de solitude, de recueillement. Écrire c'est quitter les hommes pour les réinventer, dans l'espoir de revenir et de mieux vivre avec eux. Écrire, c'est s'ordonner, progresser vers un objet et lui accorder toute son attention. C'est s'employer à «l'amenuisement de soi, à la possibilité de réaliser la démesure de l'autre. Et d'éprouver par elle la possibilité du recueillement. De la présence.»³

Écrire, c'est méditer.

Au Népal, je me suis voué à la méditation tout comme à l'écriture. Chaque jour je menais en parallèle ces deux activités, sans me rendre compte de leurs similitudes. Pourtant j'utilisais les mêmes termes pour les décrire. *Me vouer, m'abandonner, me perdre, me livrer, m'exercer, me consacrer*. Jusqu'au jour où je me rendis dans une école chamanique expérimenter la méditation Nataraj. J'étais attiré par cette forme nouvelle de méditation qui consistait à danser librement quarante minutes les yeux fermés au rythme d'une musique, à s'allonger vingt minutes sur le dos en restant silencieux et immobile pour en ressentir les effets, puis à se relever et à danser cinq autres minutes, symbole de l'éveil.

Le but ultime de cette méditation est de danser profondément, au point

³ René Lapierre, *Figures de l'abandon*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002, p.82.

d'oublier que l'on danse, de se sentir *être* la danse. Lorsqu'il n'y a plus de division entre la danse et soi, alors la danse devient méditation. On n'exerce aucun contrôle sur ses mouvements, pas plus qu'on n'est témoin de ce qui se passe. Le danseur pense sans les mots; il est la danse, purement et simplement.

C'est durant la deuxième phase, en pensant aux sensations physiques qui constituent la vie du corps, que j'ai fait le constat suivant: quand j'écris, il m'arrive de ne plus sentir que je contrôle rien, d'entrer dans l'écriture en catastrophe, dans la passion du langage comme si j'étais moi-même langage, et qu'il se répercutait dans tout mon corps. Quand j'écris, il m'arrive d'être l'écriture, de ne faire qu'un avec elle, d'être dans ce seul instant, dans ce seul espace, en méditation.

L'objectif de la méditation Nataraj est de voir les choses telles qu'elles sont, d'éradiquer les impuretés mentales pour ressentir le bonheur de la totale libération qui en découle. C'est exactement ce que j'ai ressenti. Cette méditation est ce qu'est l'écriture, la recherche et la destruction des fausses perceptions, des mensonges, de tout ce qui, en soi, est négligé. Et chaque fois, à chaque séance, on revient un peu différent, un peu transformé.

Sans pouvoir le formuler ainsi, je vivais déjà l'expérience de l'écriture méditative. Être l'écriture, faire l'oubli de soi, ne plus penser qu'on écrit, ni au nombre de pages, ni à la forme de l'intrigue, à la fatigue, à la douleur dans le dos. Être l'écriture, être la danse, c'est se laisser porter par le mouvement, le rythme, sans réfléchir ni chorégraphier. C'est s'abandonner, les yeux fermés, sans craindre la chute. C'est oublier qu'on est en train d'écrire.

C'est disparaître.

C'est jouer.

Shiva le destructeur

Nataraj est l'une des incarnations de Shiva, la troisième divinité de la trinité hindoue, après Brahma le créateur et Vishnou le protecteur. Shiva, le destructeur, peut détruire tout ce qui ne reflète pas la réalité.

Nataraj, du sanscrit, se traduit par «danseur cosmique». Il est le symbole de l'unité et du rythme de l'infini processus de la création et de l'annihilation: il est celui en qui repose l'univers après sa destruction et avant le nouveau cycle de création.

L'écrivain qui porte son regard sur le monde agit à la manière de Shiva, détruisant tout ce qui ne correspond pas à la réalité qu'il veut dépeindre. Lorsque j'entame l'écriture d'un roman, le travail de destruction que j'ai à faire est énorme car la réalité que je veux représenter est au plus près de moi, à l'intérieur de moi: c'est un état mental. Tout ce qui est de l'ordre du préconçu doit être évacué pour que j'aie accès à la pureté de cette émotion nouvelle. C'est la réalité à partir de laquelle j'élabore la forme de mon récit.

La vraie forme ce n'est pas comme la construction d'un bâtiment, la suite d'une série d'actions constructives et logiques. Au contraire, le vrai processus de construction est en même temps une espèce de démolition, démolition, démolition, alors ça veut dire qu'on va de plus en plus vers la peur, qu'on crée un vide donc on a moins de béquilles, on a moins de support, on est de plus en plus en danger. [...] C'est là où tout de suite la sincérité artistique de la personne est en question: le vrai artiste, lui, est prêt à faire toutes sortes de sacrifices pour arriver à un moment de créativité.⁴

Pour créer, pour m'exprimer, pour faire œuvre de création, il me faut

⁴ Jean-Gabriel Carasso et Mohamed Charbagi, *Peter Brook: autour de l'espace vide*. Anabase Productions. Paris, CITC/Anrat Vidéocassette, VHS, son, couleur, 1992.

détruire complètement le monde qui m'entoure, ma réalité objective, ma ville, mon travail, mon physique, ma famille, parce que je cherche à exprimer dans l'écriture une vérité qui n'a jamais réussi à exister dans le réel.

En faisant le voyage de l'écriture, je quitte le monde, je perds mes repères; je m'ouvre, prêt à recevoir une autre réalité. L'idée est de décomprendre ce qui nous entoure, de s'abandonner à ce qu'on voit, pour recevoir, au moment opportun, l'illumination, le jamais-vu, le jamais-décrit, le jamais-écrit: *se laisser atteindre*.⁵ Pour y arriver, je me coupe du monde, crée un espace dans lequel je peux devenir invisible. Voyager donne parfois cette impression de ne pas exister, d'être un témoin libéré de sa forme, une âme contemplative. La lecture produit aussi cette sensation. Il m'arrive de lire des dizaines de pages et d'oublier la réalité dans laquelle je vis au quotidien. L'écriture doit se produire dans ce même lieu, dans un espace qui n'existe pas encore et cette fois, c'est à moi de l'inventer.

En m'isolant pour me libérer de tout ce qui pourrait enfreindre ma destruction du monde, j'arrive à entrer dans un état méditatif où il n'y a plus de temps, plus de matière, où je ne vois plus ce qu'il y a devant moi. Je me concentre afin de rester dans cet endroit, ce *réel espace vide*, aseptisé de tout élément extérieur.

La désidentité

L'écriture d'un roman est une façon détournée de se poser la question de l'identité, et d'y apporter une réponse. L'écriture naît d'une pulsion narcissique, de l'intérêt que je porte à ma personne, à mon désir d'en exprimer la vision.

⁵ Voir René Lapierre, *Figures de l'abandon*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002.

Écrire, c'est précisément partir à la rencontre de ce qui, en moi, ne pourrait être révélé autrement que par l'écriture. Ce qui toujours, chez moi, la stimule, c'est l'envie de connaître mon univers secret, d'apprivoiser mes pensées honteuses, que je me cache à moi-même parce qu'elles génèrent trop de culpabilité. Tout ce qu'il y a en moi de «pas réglé» crée ce que j'appelle une présence, un *autre*, parce que je n'accepte pas que cela fasse partie de moi. Si je les réprime, si je ne leur accorde pas l'attention nécessaire, ces «problèmes» ne se règlent pas. J'arrive au mieux à les oublier pour un temps, à les neutraliser, jusqu'à ce qu'ils forment un noyau et commencent une existence qui me semble indépendante de moi.

C'est cette présence qui sera le fondement de l'écriture. L'acte de création y puisera son énergie et tout le processus créatif s'organisera autour de ce centre, à commencer par la composition du personnage. Ce dernier servira de forme à la présence, pour qu'elle semble totalement extérieure à moi, pour qu'elle me fasse moins peur, pour que j'arrive à l'apprivoiser, à l'approcher, à entendre sa voix distincte.

C'est à cette fin qu'il me faut d'abord dépouiller mon univers réel de tout ce qui peut me ramener à mon identité propre. Parce qu'en somme, la présence naît d'un sentiment de faute, d'un désir inassouvi, inavoué, et la culpabilité qu'elle engendre l'empêche de se manifester et de faire entendre sa voix.

L'écriture devient ainsi le lieu de méditation par excellence, où je porte mon attention sur un unique point de référence: j'habite mon corps, à l'intérieur et à partir duquel rien n'est laissé sans observation. Les sensations, leur inscription dans le corps, les images, les souvenirs. Cette investigation mène vers une compréhension profonde: non pas rationnelle ou intellectualisée, mais plutôt globale, intemporelle, dans un présent éternel.

Le nouveau cycle de création

L'univers à créer devra être un parfait lieu d'incubation pour cette présence qui, de prime abord, résiste à faire entendre sa voix distinctement. Ce n'est pas par hasard que je choisis, pour l'écriture de *Coma*, le Japon; pays de peu de mots, de silence, de recueillement, de tradition, de respect de l'intimité et de l'autre. Il exerce sur moi un grand attrait, tout comme sa littérature. J'ai l'impression, en la lisant, que tout ce que les Japonais se gardent de dire, tout ce qui dans la vie est retenu, y explose. Ils sont à mes yeux des gens qui ont tout conservé de leur mystère, même après plusieurs voyages dans ce pays. Ils s'isolent, semblent constamment emprisonnés dans leur monde intérieur. J'avais d'ailleurs été extrêmement surpris lorsque, dans le métro de Tokyo, j'avais vu entrer une magnifique Japonaise dont la courte jupe laissait voir de longues jambes effilées. Lorsqu'elle a traversé le wagon pour gagner une place, aucune tête, aucun regard ne s'est tourné vers elle. C'est une chose qui n'arriverait jamais à Montréal.

Michel Tournier, lorsqu'il fait des comparaisons entre le Canada et le Japon, fait cette remarque très juste:

Les Japonais vivent dans des appartements grands comme des mouchoirs de poche, ce qui les a amenés à se créer un espace intérieur considérable, infini; ici, la disponibilité spatiale est concrète, évidente: nous avons le potentiel pour développer un tel espace intérieur, mais nous agissons autrement, à cause de notre conditionnement, de notre perception de l'espace.⁶

⁶ Rémy Charest, *Robert LePage. Quelques zones de liberté*, L'instant même, Québec, 1995. p.49.

Je crée un Japon imaginaire, une ville anonyme où apparaissent des rues, des jardins, un ciel, des ombres, puis un homme, futur personnage qui sera, comme le reste, entièrement animé par la présence. Il la contiendra et s'exprimera par elle.

Il s'agit là d'un travail de construction progressive, à caractère provisoire comme le souligne Peter Brook. Dans chaque cycle de création, la construction d'un personnage (d'un lieu, d'une scène) demande d'abord la destruction d'autre chose, la création d'un espace vide pour pouvoir exister et prendre forme. Il s'agit de faire confiance, dans une multitude de constructions provisoires, à ce nouveau territoire dont la présence éventuellement ne pourra plus s'échapper. Chaque cycle se fera en fonction de cette approche, et détruira peu à peu tout ce qui entrave ou retient la vérité expressive et la justesse de la voix.

Je cherche bien sûr, par les mots, leur rythme, à traduire l'émotion, l'angoisse; mais aussi, par la même occasion, la retenue qui m'habite. Or j'écris sans la moindre censure, sans le moindre contrôle; je danse les yeux fermés. Je relis ensuite mon paragraphe avec intérêt, mais en même temps avec quelle insatisfaction! Je suis loin d'être parvenu à traduire mon état d'esprit. Ce dernier, trop complexe pour se dévoiler en peu de mots, semble constitué d'innombrables couches et ramifications. Qu'y a-t-il donc à l'intérieur de moi qui soit à ce point «pas réglé»? Jusqu'où devrai-je plonger pour trouver la source de cette indicible émotion?

Si en me posant toutes ces questions je ne trouve pas de réponses immédiates, je conserve pourtant une conviction profonde: je tiens le matériel d'un roman. Ce qui me pousse à créer est trop ample pour être approché dans un poème où une nouvelle. J'aurai du travail pour une année entière, c'est certain. Une longue année au cours de laquelle je traverserai une multitude de cycles, à construire, puis à détruire, jusqu'à ce que le chemin menant à la voix (que je

cherche à taire malgré moi) soit libéré de tous les obstacles que j'ai moi-même créés.

Tout au long de ce processus créatif, je serai déchiré par une contradiction entre la peur de ce que je découvrirai au plus profond de moi (qui me sera révélé par l'écriture, et pourra être soumis au regard de l'autre), et le désir de franchir une frontière me permettant d'accéder à cette part de moi que je me cache, de peur précisément d'être jugé.

Alors je m'abandonne, ou plutôt, j'abandonne. J'abandonne le contrôle que j'exerce sur moi-même, pour plaire, ne pas déranger, ne pas choquer. Je ferme cet œil qui pense arriver à me voir tel que me verrait un autre et surveille ma conduite pour qu'elle ne soit pas désapprouvée; j'accepte, je me laisse aller à cet état que je ne saurais nommer autrement que méditation.

Le personnage

Grâce au personnage, j'arrive à comprendre la solitude de l'écrivain voyageur, la beauté des maux qui m'habitent. Je trouve du bonheur dans mes expériences douloureuses parce que j'en fais celles d'un autre.

Le personnage devient un essentiel, mon fil directeur, un réservoir dans lequel prend forme l'étrange, l'inconnu, l'imprévisible. L'histoire à ce stade n'est pas encore importante, ce qui m'importe, c'est d'approcher cette présence.

Je me rappelle avoir fait un jour un exercice d'improvisation qui s'est tenu dans un local de l'École Nationale de théâtre. L'actrice invitée qui dirigeait l'exercice demanda deux volontaires pour une improvisation ne comportant pas de thème, pas de durée et pas de catégorie. De plus, les deux improvisateurs n'auraient pas le droit de se consulter, et devraient commencer à improviser sans

aucun temps de réflexion. À cela s'ajoutait encore la contrainte suivante: durant la première minute un seul des deux comédiens pourrait parler, et durant la deuxième ce serait au tour de l'autre, mais on ne pouvait pas déterminer cet ordre à l'avance. Les tours de parole seraient simplement échangés lorsque l'animatrice frapperait dans ses mains.

Je m'étais porté volontaire et, sans perdre de temps, m'étais installé par terre en position de faiblesse. Mon non-verbal, je le voulais traduisant la tristesse, la nervosité, la vulnérabilité, la culpabilité. Le comédien qui jouait avec moi a parlé le premier, installant une dynamique à la fois troublante et comique, se servant de moi comme d'une page sur laquelle il aurait écrit mon histoire à partir de ma proposition physique. Il a fait de moi un enfant inuit. Lorsque sa minute a été écoulée et qu'il m'a fallu parler, trouver une voix au personnage, *sa* voix, mon instinct ne répondait pas. «Dois-je prendre un accent ? Avec quel vocabulaire cet enfant s'exprime-t-il ? Comment s'adresse-t-il à l'autorité ?» Il me fallait trouver la voix de ce personnage que nous avions inventé, parler avec un rythme et un ton qui soient en accord avec l'univers étrange et comique que nous avions créé.

Je suis demeuré silencieux, d'un silence qu'on ne se permet pas assez souvent en improvisation, comme si la rapidité d'esprit était la seule prouesse à laquelle on pouvait s'adonner. Ce silence était riche, puissant, évocateur; les questions qui se bouscuaient dans ma tête ce n'était plus moi qui me les posais, mais plutôt cet enfant nerveux, piégé, angoissé, coupable. Il aurait voulu s'expliquer mais il ne savait pas comment, il ne possédait pas les mots, et il se mit à pleurer, ne faisant que balbutier de pauvres mots d'excuses. Le silence auquel était confiné l'autre joueur, la qualité de son écoute et la communion que je ressentais avec le public constituaient une ambiance extraordinaire pour permettre à ce personnage de trouver les mots, de laisser entendre sa voix. À partir de ce moment, je n'ai plus cherché à savoir comment devait parler ou bouger un enfant. C'était inutile. L'enfant était là, avec toute sa tristesse, sa fragilité. Je n'avais

plus à tenter de représenter quelque chose, à établir par la logique des lieux de reconnaissance pour que les autres comprennent ma vision du personnage et ce que j'avais en tête: il était là, simplement.

Pourtant, dans les moments de doute, il est tentant de recourir aux clichés, à ce qui est connu et reconnu comme enfantin, par exemple. En improvisation, certains codes font que lorsqu'on marche sur les genoux, le public saisit que l'on veut interpréter un enfant, de même que lorsqu'on parle d'une voix plus aiguë. Et c'est contre ces instincts, ces codes établis que je dois alors me battre. Parce que je peux très bien interpréter un enfant sans me mettre sur les genoux et incarner un Inuit sans inhaler de l'essence ou manger de la viande crue. Dans l'écriture je dois m'efforcer d'être conscient des clichés, de les éviter, parce qu'ils ne sont que l'apparence d'une individuation. «En fait, ces clichés sont copiés sur la vie réelle, ils existent vraiment, mais ils ne contiennent pas l'essence même des personnages: ils ne sont pas individualisés.»⁷

La création du personnage ne se fait pas du tout dans l'imitation, dans l'accumulation de tics quotidiens. Le but n'est pas de montrer au lecteur ce qui est enfantin, japonais, savant, étranger ou pauvre. En observant l'autre, j'arrive à subdiviser, à élaborer des catégories, puis à choisir ce que je veux représenter. Ces éléments seront à même d'influencer le langage et la construction des lieux. Mais l'objectif n'est aucunement de trouver et d'imiter cet enfant. Je veux simplement que cet enfant ait une voix propre, qui n'appartienne à aucun autre; pas même à l'enfant que j'étais. Je ressens le besoin de produire un langage différent du mien, car d'un côté je ne veux pas qu'on m'entende parler, qu'on me reconnaisse dans la rythmique, et de l'autre, je veux qu'on reconnaisse l'expression d'une voix unique. Une voix unique à laquelle on pourra pourtant s'identifier.

⁷ Constantin Stanislavski, *La construction du personnage*, Trad. par Charles Antonetti, Paris, Pygmalion, 1984, p.45.

«L'homme, personnage de théâtre, et l'homme dans la vie sont deux réalités bien distinctes. Pour exprimer ce dernier sur la scène, il faut créer un être qui ne lui ressemble pas, qui ne soit pas une copie.»⁸ Construire un personnage ne veut pas dire emprunter à la vie une créature individualisée, c'est plutôt chercher ce qu'il y a de spécifique à un contexte énonciatif et ressentir en soi ce qu'il a d'unique. C'est ici que se dresse l'ampleur du défi que je tente de relever à partir du personnage. Grâce à lui, je peux transformer ce qui m'a saisi, le sortir de moi, lui donner un nouveau cadre, l'explorer, puis le sentir à nouveau en moi: l'incarner.

Incarner, s'abandonner, s'effacer, c'est en effet se laisser atteindre par quelque chose qui n'est pas soi, chose dans laquelle on ne se reconnaît pas, mais en laquelle on reconnaît quelque chose. Et parce qu'elle génère de l'incompréhension, cette chose qui veut nous échapper demande à être façonnée par une fiction qui permette d'en ressentir à nouveau la fulgurance, la présence.

Fulgurance 1

Une amie est venue me rejoindre à New Delhi alors que je voyageais seul depuis un bon moment déjà. Nous avons bavardé un peu, puis nous sommes entrés dans un restaurant. À un moment donné, au cours du repas, j'ai réalisé que je me comportais exactement comme si elle n'avait pas été là. C'est-à-dire que je m'étais moi-même retranché, réfugié dans un lieu de lecture, de solitude, de recueillement complet.

Alors, tout en continuant de manger, je me suis mis à m'observer de

⁸ Robert Charbonneau, *Connaissance du personnage*, Montréal, Éditions de l'arbre, 1944, p.125.

l'extérieur. Comme si je me voyais à travers ses yeux à elle. «Il n'est pas heureux d'être avec moi. Il a les manières d'un homme seul. Pour lui, je suis invisible. Je me demande pourquoi il m'a accompagnée.» Ces pensées m'ont éveillé. J'ai levé la tête, mon amie avait effectivement terminé son repas, elle était en train de sortir de l'argent pour payer son repas et elle paraissait ennuyée.

J'ai eu en la voyant l'impression de me voir à travers le regard d'un autre. Par empathie, j'ai reconnu en elle l'attente. Je l'ai reconnue parce que cet état fait partie de moi. Alors je me suis senti devenir elle, et j'ai pu me voir à travers ses yeux. Je me suis à ce moment-là, et en ce lieu-là, apparu en tant qu'autre bien que je ne saurais dire encore exactement qui était l'autre et qui était moi: celui qui observait ou celui qui était observé ?

Ce moment était écriture. Il était ce rapport, ce constant aller-retour par lequel je me mets à la place du personnage et réintègre ensuite ma propre position. Il était écriture parce qu'il était identification, non pas d'une réalité réelle, authentique, qui pourrait se reproduire ou s'imiter dans le roman, mais «intuition du possible, de l'Autre, du différent.»⁹

Écrire en comédien

En composant mon personnage j'essaie d'utiliser certaines de mes expériences pour garder avec lui un point de contact, de compréhension. Ainsi, je peux concevoir plus facilement les émotions qu'il ressent. Par la négative¹⁰, je fais d'abord une première construction que je cherche ensuite à comprendre, à éprouver, à incarner, puis à jouer.

⁹ René Lapierre, "L'exigence de la forme". In *Dans l'écriture*, Montréal, XYZ, 1994, p.12.

¹⁰ Je reviendrai plus loin sur cette modalité, centrale, de la construction du personnage.

Dans cette perspective d'écriture, mon but est de développer des outils d'acteur me permettant de ressentir les émotions et les sentiments nécessaires pour élaborer le personnage. L'idéal serait qu'au fil de l'écriture, je n'aie plus à faire d'efforts pour susciter en moi les sentiments, qu'ils viennent spontanément. Et c'est en cherchant à comprendre comment mes expériences d'acteur et d'improvisateur pouvaient être mises à contribution à travers cette recherche que je me suis intéressé au travail de Constantin Stanislavski.

L'incarnation, au sens où l'entend Stanislavski, demande en quelque sorte une subdivision. Quand on crée un personnage, on l'extrait de sa propre substance, mais dans le travail de l'interprétation il se produit un phénomène important: «Je me suis divisé en quelque sorte en deux personnalités. L'une d'elles a vécu en acteur, l'autre en observateur. Cette dualité n'a pas retardé la marche de mon travail de création. Au contraire, elle a été un encouragement, une source d'énergie.»¹¹

Cette pensée rejoint celle de Sôseki. Son voyageur, pour poser un regard de poète sur le monde, doit sortir de lui-même, agir en observateur et regarder le monde comme s'il le faisait à travers les yeux d'un autre. Écrire, être l'écriture, incarner, c'est expérimenter cette même subdivision. L'une des personnalités vit à l'intérieur du personnage, éprouve avec précision la finesse de ses émotions; l'autre, en observateur, ressent avec bonheur combien il est satisfaisant de faire de son sentiment celui de quelqu'un d'autre. Et je conçois très bien comment cela peut être stimulant, énergisant. Parce que tout à coup, je n'ai plus à me battre contre la solitude, je ne regrette plus les rencontres que j'aurais pu faire, la soirée autour d'un feu, le coucher du soleil. Je n'ai plus l'impression d'être seul. Quelque part à l'intérieur de moi incube un double, un «moi» différent, transformé.

¹¹ Constantin Stanislavski, *La construction du personnage*, Trad. par Charles Antonetti, Paris. Pygmalion, 1984, p. 38.

Entre ces deux personnalités circule l'énergie, elle se transfère. L'observateur permet au personnage d'être, de se réaliser: il le nourrit d'émotions, de paysages, puis il garde conscience de cet ensemble, le dirige, le protège du chaos. Il est matière, condition, support: les murs coussinés, le plancher matelassé qui permettent de s'abandonner les yeux fermés à la méditation Nataraj.

L'observateur et le personnage sont indissociables. L'observateur *est* le personnage, il observe à travers ses yeux, tout en étant autre; sinon il ne serait, comme l'écrivait Sôseki, «qu'un citoyen mal dégrossi.»

Pour l'écriture de *Coma*, la construction des personnages s'est faite au moyen de parties de moi dont j'admets difficilement l'existence. Leur ensemble représente une mosaïque, des fragments d'un «moi» que j'ai interrogés et abordés séparément, à la manière d'un personnage de théâtre.

Le personnage principal, Satô Kikuchi, est une représentation de la part d'homosexuel en moi qui a du mal à s'accepter. Voilà la base du personnage, qui ne doit pas me ressembler. Et puisque le mal est intense, et la blessure grande, je dois m'assurer d'en faire celle de quelqu'un d'autre pour arriver à l'étudier. Comme si je me préparais à incarner un personnage de théâtre, je lui assigne un âge, des intérêts, des traits de caractères, des attributs physiques, je cherche à savoir qui est cet homme que je devrai jouer sur papier, et qui aura tôt fait de me mettre en jeu à son tour, en gardant toujours à l'esprit mon objectif de distanciation.

C'est pourquoi son élaboration se fera par la négative, c'est là sa caractéristique, sa modalité fondamentale: à chacune des tentatives de construction, je ne chercherai pas à m'approcher d'une forme précise, idéalisée, mais plutôt à *m'éloigner* de tout ce qui pourrait me confondre avec le personnage.

Au moyen d'une écriture dénuée d'objectifs, dans une position d'abandon, j'approfondis le personnage de la même manière qu'en comédien je l'explore dans l'espace pour reconnaître son mouvement, sa posture, et qu'en parole je

l'approche pour identifier sa voix, son ton. Avec la langue et la syntaxe, je trouve le rythme qui transmettra le sentiment voulu. Par l'énonciation, je tente de clarifier le personnage intérieur que je suis en train de construire. Avec les mots, ceux du corps, j'essaie d'arriver à une construction externe du personnage qui explique et illustre la conception interne que j'en ai. Plus encore, avec les mots, je cherche à créer une voix. C'est elle qui sera véritablement le corps. C'est à travers elle qu'on pourra avoir accès à d'infimes changements d'émotion, d'intonation.

Le roman parle uniquement pour faire entendre sa voix, ou plutôt la différence de sa voix. Valéry disait écouter quelqu'un parler en lui, et n'écrire que lorsque cette voix parlait bien. Moi je dirais, j'écoute quelqu'un qui parle en moi, et s'il ne peut être entendu autrement, alors j'écris. Je peux ainsi atteindre à l'authenticité que je cherche, construire le personnage avec des vérités qui ne sont pas nécessairement miennes.

Par authenticité, je ne pense pas décrire la réalité telle qu'elle le serait vraiment, je pense créer un personnage: d'autres yeux à travers lesquels sera observé le monde, et une voix, un langage, qui pourra le raconter. Il y aura cohérence, voix unique, vraisemblance, à la seule condition que je lui accorde toute mon attention, mon écoute. C'est ce qui permet d'affirmer que l'œuvre est *vraisemblante*, au sens où l'entend Aragon dans *Le mentir-vrai*, et non pas simplement vraisemblable: c'est-à-dire qu'elle doit se construire de manière à être cohérente face à elle-même et non face à la vie.

Ainsi, je travaille à une langue incarnée, jouée, ressentie. Écrire en acteur c'est écrire une langue qui se précipite dans le corps, en même temps qu'une langue qui vient du corps. Le corps émotif en est la nouvelle intelligence, à travers lui naîtront toutes les pensées, les concepts, et c'est la parole qui viendra

les délivrer. Écrire en acteur c'est souffrir de son corps, c'est entretenir un rapport privilégié avec le langage parce qu'il est libérant.

Je choisis d'écrire en comédien pour que l'écriture soit tonale, qu'on ait l'impression par elle d'entendre penser ou parler le personnage, et qu'à travers le rythme on puisse sentir l'élan amoureux, la retenue, l'essoufflement, la raison, la perte de contrôle, la folie. En ce sens, la voix est à la fois le signe extérieur (ce que le lecteur peut voir, entendre), et la conception la plus interne, la plus intime du personnage.

Les émotions provoquées par l'écriture, par l'incarnation du personnage en elle, s'inscrivent dans le rythme du texte de la même manière que dans le corps du comédien. J'accorde à cela une confiance et une attention particulières: «Quand on joue, on est complètement habité par le personnage qu'on représente. Si le personnage est triste, le corps et les émotions bougent en conséquence.»¹² C'est la même chose dans l'écriture. Si je suis réellement habité par l'émotion de mon personnage, les mots, le rythme de l'écriture vont évoluer en conséquence et s'accorder à cela.

L'identification

Il n'est pas encore question à ce stade d'analyse et de raisonnement parce que cela tuerait l'imagination, étoufferait les sentiments et réduirait mes chances d'inspiration. La seule façon d'en savoir plus sur le personnage, c'est de le laisser prendre le contrôle, d'écrire sans retenue, sans idée préconçue, sans objectif précis. Pas d'autre façon de l'approcher, de trouver son langage. C'est à partir de

¹² Constantin Stanislavski. *La formation de l'acteur*, Trad. de l'anglais par Elisabeth Janvier, Paris, Pygmalion, 1986, p.56.

là que je commence à le façonner, et dès lors, il ne s'agit pas tant d'un travail d'imagination que de reconnaissance.

D'abord, je cherche à identifier dans les premières tentatives d'écriture ce qui appartient véritablement à mon personnage, ce qui vient de lui, ce qui est incarné par lui. Ce qui m'avait frappé, lors des premières esquisses de Kikuchi Satô, c'était le ton de la narration, froide, distante, analytique qui l'accompagnait. Moi qui suis émotif, enjoué, expressif, j'y reconnaissais la présence d'un autre, un être triste, absent, méthodique. J'ai alors cherché en moi comment développer ces traits qui ne me ressemblent pas, et comment, par empathie, je pourrais m'identifier à eux. Me mettant à la recherche de ce qu'il y a en moi d'éteint, de plus analytique, de plus méthodique, de plus mathématique, je retrouvai le jeune joueur d'échecs que j'étais et qui aujourd'hui n'existe plus.

Les échecs me semblaient donc parfaits pour Satô parce qu'ils demandent de la concentration, de la distanciation, du contrôle de soi, de l'analyse, de l'anticipation. Il était facile pour moi d'incarner ce joueur car c'est un «moi» possible, correspondant à des traits de mon caractère que je n'ai pas développés, à un chemin que j'ai, dans la vie réelle, déjà exploré mais que j'ai un jour abandonné. Jouer aux échecs ce n'est pas moi, ce n'est plus moi, mais ça aurait pu être moi. C'est pourquoi j'ai donné ce trait de personnalité à Satô; je le comprends, je le conçois mais je ne m'y reconnais plus. Seulement, je le reconnais en lui. Il lui est incorporé.

Ces traits, que je peux souligner, me servent ainsi de base à la construction du personnage. À partir du jeu d'échecs, j'ai élaboré l'esprit rationnel et mathématique de Satô et je m'en suis servi pour l'éloigner de ma propre émotivité de manière à lui accorder l'inverse de mes traits de caractère. Comme si, en attribuant à mon personnage narrateur des éléments qui me sont étrangers, et en le faisant vivre dans un univers qui m'est étranger, je pouvais travailler avec davantage de liberté et de précision.

Cette distanciation, en plus d'empêcher la censure, me permet aussi d'éviter de prendre pour mon propre parti, c'est-à-dire d'écrire pour me défendre ou me justifier. Je souhaite montrer les choses telles qu'elles sont et les décrire avec le plus d'exactitude possible. C'est donc face à moi-même que je cherche à être objectif, et c'est pour cette raison que j'explore dans mon personnage tous les traits qui ne me ressemblent pas, que je les souligne et élabore autour d'eux un système qui facilite sa caractérisation.

Fulgurance 2

En feuilletant le catalogue d'exposition de Nan Goldin, au musée d'Art contemporain, je suis tombé sur une photo d'un Japonais dans un *pachinko*. J'avais reconnu dans cette photo quelque chose de très grand, comme si en l'observant je pouvais sentir ce que Ayako, l'amoureuse de Kikuchi Satô, éprouvait en le regardant: l'incapacité d'entrer dans sa tête, de comprendre son désir pour elle.

Cette photo n'était pas la projection d'un moi-personnage, d'un moi objectivé, elle était au contraire ma propre négation. Je ne me reconnaissais pas dans la photo, je ne me reconnaissais pas la regardant. J'accédais par là, dans cette non-reconnaissance, à la possibilité même de l'écriture, à la possibilité d'entrer dans la tête du personnage, non pas de le laisser entrer dans la mienne.

Satô et Ayako devenaient alors extérieurs à moi, des objets avec lesquels je pouvais travailler d'une façon différente, des mondes que je pouvais visiter.

Mythologie personnelle

«L'être humain est depuis ses origines dans une quête incessante d'identité, où il ne fait que construire et déconstruire sa propre image, toujours autour d'un axe de plus en plus tendu, celui de la normalité devenue elle-même monstrueuse.»¹³ C'est cette quête d'identité dont parle Palmiéri qui nous fait chercher, dans des modèles, des formes toutes faites auxquelles il nous suffit d'obéir pour cesser de nous questionner sur notre moi. La quête de la Forme, c'est aussi la quête de la normalité.

Isabelle de Maison Rouge s'intéresse aux artistes contemporains qui, à l'exemple de Nan Goldin, pratiquent cette quête de forme, cette redéfinition des modèles. En mettant en scène leur quotidien et celui de leurs proches, ces artistes vont créer ce que de Maison Rouge appelle une mythologie personnelle. Jacques Lacarrière définit précisément la mythologie comme «la fabuleuse et mystérieuse histoire de l'homme révélée et narrée par lui-même»¹⁴. Le mythe qui, à la base, relève de la fiction, a toujours eu quelque chose de sacré, de rattaché aux dieux dans la perspective d'une compréhension de l'homme et contribue, comme le sacré, à maintenir une cohésion sociale en valorisant des symboles et en donnant des leçons.

Un peu plus loin, de Maison Rouge écrit:

Parler de mythologie personnelle dans le domaine artistique revient à tenir compte des interrogations que pose l'artiste à la société dans laquelle il vit. Dans le monde contemporain, l'identité est remise en cause, elle est multiple et adaptable. L'individu refuse de se laisser enfermer dans une case unique. [...] La position de l'homme dans la société le préoccupe.¹⁵

¹³ Christine Palmiéri. *De la monstrosité (essais)*, Québec, L'instant même, 2000, p. 15.

¹⁴ Jacques Lacarrière. *Au coeur des mythologies*, Paris, Gallimard, 1998, p. 25.

¹⁵ Isabelle de Maison Rouge. *Mythologies personnelles*, Paris, Éditions Scala, 2004, p. 19.

C'est exactement ce que va faire Goldin, qui, attentive aux phénomènes de mondialisation, de globalisation, d'aliénation par les discours dominants, ne cessera jamais de montrer des modèles en dehors de ces idéologies.

En partant de l'unique, Goldin cherche l'universel, c'est-à-dire qu'elle reconnaît des archétypes qui mènent à la possibilité d'une identification collective. Dans ses photographies, elle saisit des choses universelles (la dialectique homme-femme, le pouvoir du sexe, la difficulté d'être), à travers les gens qu'elle photographie, et présente d'eux des portraits auxquels d'autres pourront à leur tour s'identifier.

En mettant en œuvre sa propre vie et celle de ses proches, Goldin révèle les êtres dans leur réalité intime et, par le fait même, leur vérité. Par-dessus tout, elle cherche à se rappeler et à se réapproprier sa propre histoire, dans un monde moderne qu'elle voit comme générateur d'amnésie. C'est en luttant contre l'oubli que Goldin a pu survivre et révéler un monde. Sa démarche passe nécessairement par un travail de réappropriation et de désaliénation de l'artiste qui se veut créateur de lui-même et responsable de son projet d'existence. À travers l'œuvre de Goldin, c'est l'homme et son expérience qui deviennent sacrés; et l'art, comme un fragile apaisement, libère ainsi l'auteur qui a choisi de sauver sa vie intérieure.

«De la même façon qu'un mythe raconte l'origine de l'homme, conclut enfin Isabelle de Maison Rouge, on retrouve souvent dans l'œuvre d'un artiste une référence aux scènes primitives qui l'ont blessé ou construit.»¹⁶ Et je crois que la production d'une œuvre littéraire peut se faire exactement de la même manière, avoir la même fonction, la même définition, sans pour autant relever de l'autofiction. Mes personnages et mes lieux sont des symboles renvoyant aux

¹⁶ Isabelle de Maison Rouge, *Mythologies personnelles*, Paris, Éditions Scala, 2004, p. 19.

scènes qui m'ont blessé et construit. La création du personnage devient constitutive d'un mythe qui renvoie aux origines. Ainsi, les symboles issus de mon histoire personnelle peuvent comporter une dimension archétypale. Le contenu de l'œuvre échappe alors au moi narcissique pour devenir, du moins je l'espère, quelque chose d'universel.

Théâtre Repère

J'aime travailler à partir de ressources plutôt que d'idées. Par ressources, j'entends toutes choses concrètes et sensibles qui s'imposent à moi, me touchent, mettent en éveil ma propre sensibilité. Chacune des pages de mon roman a été écrite à partir de ressources visuelles, olfactives, sonores, tactiles. Elles sont tout autant de fulgurances qui, s'additionnant les unes aux autres, se greffent à la principale, la présence, instigatrice du roman.

L'approche du théâtre Repère, une compagnie théâtrale fondée par Jacques Lessard, s'inspire d'une réflexion sur l'acte de création en architecture proposée par Lawrence Halprin où le travail de création s'organise à partir de ressources sensibles. Les outils de cette méthode ont pour but de ne jamais brimer la liberté de l'imaginaire et de la sensibilité. «Si je pars de quelque chose de concret dans mon acte de création, souligne Philippe Soldevilla, je vais sans doute respecter ce qu'il y a autour et compter avec cet élément au lieu de partir d'une idée qui va tout niveler.»¹⁷ On donne ainsi la préséance aux émotions plutôt qu'aux idées. L'objectif n'est pas d'évacuer la pensée, loin de là; ce sont les *opinions* que fuient les artistes du Repère, tel Robert Lepage.

¹⁷ Philippe Soldevilla, *Les Cycles Repères, une méthode*, Cahiers de Théâtre Jeu, numéro 52, 1989. p.32.

Les émotions, elles, ne peuvent se contester. Elles ne peuvent qu'être éprouvées. En en faisant le matériau privilégié de la création, l'artiste édifie non des théories, mais sa vision personnelle du monde. [...] C'est dans cette exploration seule que nous croyons pouvoir trouver les attaches poétiques qui nous lient au «Vivant».¹⁸

C'est d'abord une question de confiance: il ne s'agit pas d'écrire au sujet de quelque chose, mais à partir de quelque chose qui nous a atteints, saisi. C'est un acte de liberté totale et d'expression profonde, de reconnaissance et de transfiguration. Il n'est pas question de comprendre, et encore moins de juger; il faut se lier au «Vivant» et se lancer dans le vide.

Si l'acteur joue l'homme, c'est non comme on le représenterait, feindrait, simulerait, mais comme on joue sa vie en la lançant dans le vide: l'acteur ne montre jamais l'*homme* construit sur ossatures de sciences humaines, coiffé de charpentes psychiques, avec en contrefort: assises lyriques, rengaines du sous-sol et souvenir de roman... — non! il le montre toujours inextricable, indémêlable, enchevêtré, lié et «de surface», *drame croisé*, corps dans l'espace qui émet au secours des signaux humains, point qui le troue: vide qui appelle, vide qui danse; il montre l'homme *néгатif de la matière* et «théâtre» de la catastrophe du langage dans l'espace.¹⁹

Se lancer dans le vide, c'est perdre contact avec ce qui nous entoure, perdre appui, se mettre en danger, décomprendre. C'est monter sur scène sans texte, sans idée, sans soutien. C'est écrire sans plan, sans histoire. Il est nécessaire alors de se fier à son instinct, d'être à l'écoute de chaque geste, de chaque émotion, d'y prendre appui, de suivre leur chemin dans le corps, leur trajet jusqu'à la pensée. C'est la seule manière d'explorer les ressources, c'est un

¹⁸ Irène Roy. *Le Théâtre Repère. Du ludique au poétique dans le théâtre de recherche*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, 1993. p. 8.

¹⁹ Valère Novarina, *Lumières du corps*, Paris, P.O.L. 2006. p.134-5.

*rejeu*²⁰, la manière la plus simple de restituer les phénomènes marquants de la vie pour en ressentir à nouveau la présence. À la suite de quoi on fait intervenir le jeu qui permettra aux ressources d'exploser dans cette écriture-improvisation «ouverte à l'inconscient, à la recherche de l'insoupçonné.»²¹

Écrire le personnage, lui donner une chair, c'est faire interagir les ressources choisies, les croiser, les tisser, les nouer, les faire signifier en suivant leur mouvement. Elles n'ont pas à aller dans la même direction, mieux, elles doivent se contredire. De cette manière, on aura l'impression de lire quelque chose de l'ordre de l'autofiction du personnage, comme si de lui-même il racontait sa propre vie en en changeant le cours, en en cachant des parties, en gardant une certaine pudeur, présentant des éléments pour s'embellir ou au contraire, se condamner. Parfois, en cours d'écriture, je dis à mon personnage *comme tu es en train de te berner, ce que tu t'en racontes*, et je sais que je pourrai toujours l'attendre dans le détour et lui dire ma façon de penser.

Fulgurance 3

Désirer un corps, le posséder, ne suffit jamais à celui qui aime. Car le véritable objet de désir est au-delà de cette chair en laquelle l'être aimé feint de se livrer. Ce que l'amour traque partout et toujours avec fureur, avec désespoir, c'est l'imagination cachée de l'autre: le désir de l'autre. Quête sans issue: car si le plaisir se partage, le désir — comme la folie — reste seul.²²

²⁰ Voir Jacques Lecoq, *Le corps poétique*, Arles, Actes Sud-Papiers, 1997. p.41.

²¹ Irène Roy. *Le Théâtre Repère. Du ludique au poétique dans le théâtre de recherche*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, 1993. p.37.

²² Edogawa Ranpo, *La proie et l'ombre*, Trad. du japonais par Jean-Christian Bouvier, Arles, Picquier, 1994.

Cette citation, tirée d'un roman d'Edogawa Ranpo, est importante pour moi car elle a été une des premières ressources avec lesquelles j'ai travaillé mon roman. Et elle ne m'a jamais quitté par la suite, autant dans l'élaboration des personnages que dans l'évolution de leurs rapports. Si, au départ, je la croyais seulement liée à la thématique du récit, je me rends compte que cette citation éclaire tout autant ma démarche d'écriture et ma conception même du personnage. En effet, pour moi l'écriture des personnages va bien au-delà du corps. Ce que je cherche en les construisant, c'est leur imagination cachée, et par elle, la mienne et celle de ceux qui m'entourent.

Écrire est un acte d'amour, un désir de connaissance, d'appropriation de l'autre, d'incorporation. Ce que l'écrivain traque partout et toujours avec fureur, avec désespoir, c'est l'imagination cachée de l'autre: le désir de l'autre. Et ce texte de Ranpo m'a vraiment donné l'impression d'accéder à l'imaginaire secret d'Ayako, d'en ressentir la présence.

«Désirer ton corps, te posséder, cela ne me suffit plus. Ce que je désire en toi est au-delà de la chair. Je veux être dans ta tête, connaître ton désir pour moi», dira même un jour Ayako au personnage principal, clin d'œil à ce passage de *La proie et l'ombre*.

Improvisation

Je fais de l'improvisation théâtrale depuis plus de dix ans. Chaque semaine, au Lion d'or, j'expérimente cette sensation de dédoublement propre à

l'incarnation d'un personnage.

On me demande souvent comment j'arrive à faire de l'improvisation, comment je fais pour monter sur une scène et jouer chaque semaine devant plus de cent personnes. Les gens me disent: «Moi, je serais trop gêné.» Et j'essaie de leur expliquer qu'au contraire je suis extrêmement timide, que si on me demandait de parler devant la même foule, d'exprimer une opinion, de faire un exposé en mon nom propre, avec ma voix, mon corps, j'en serais pratiquement incapable. Je resterais figé sur place, analyserais ma posture, mon débit, bégaierais, serais paralysé par un trou de mémoire, par la peur d'être inintéressant, analysé, critiqué. Lorsque j'improvise, pourtant, j'expose tout autant de moi sinon plus, mais je n'en ressens pas la moindre inquiétude. «Le personnage est le masque qui dissimule l'individu acteur. Ainsi protégé, l'acteur peut dénuder son âme jusqu'au détail le plus intime. C'est là un des points les plus importants de la construction du personnage.»²³

Derrière le personnage, je sens que je peux faire ce qui me plaît, dire l'impossible, l'impardonnable, l'inavouable. Le personnage d'improvisation évolue dans un contexte et une contrainte d'expression qui le mènent toujours à sa perdition. Sur la scène, nous faisons l'expérience du chaos. Ensemble, nous nous décomposons, nous déconstruisons, nous rassemblons ce qu'il reste en nous de pulsionnel: résultat de nos projets oubliés, de nos désirs niés, nos souvenirs sublimés, nos moments de bonheur, nos échecs, nos rêves, nos obsessions. À travers ces images déformées par l'imagination, nous nous battons contre les idées reçues, nous nous battons contre le monde, contre l'espace.

Dans l'écriture, de la même manière, je ne crée pas à partir du réel, je crée à partir du réel que j'ai sublimé, transposé, incorporé à ma personnalité, dont je

²³ Constantin Stanislavski, *La construction du personnage*, Trad. par Charles Antonetti, Paris. Pygmalion, 1984, p.48.

nourris l'être de création. À ces images s'ajouteront celles que je ne peux reconnaître d'aucune manière, et qui me semblent provenir de quelqu'un d'autre. Me viennent-elles de l'observation, de l'empathie, ou ont-elles simplement été si transformées que je ne les reconnais plus? Peu importe, je les suis avec la plus grande attention. C'est indispensable parce qu'elles sont difficiles à capturer; elles apparaissent, disparaissent, reviennent sous une autre forme, en génèrent d'autres, interagissent, s'animent et me traversent indépendamment de ma volonté.

Sur scène, évidemment, ces états ne surviennent pas à toutes les improvisations; mais s'ils se présentent au moins une fois par semaine, je repars satisfait. C'est ce que tout improvisateur recherche: cet abandon, cette plénitude, ce moment fort où l'on ressent la présence de l'autre en soi, où les émotions ne sont pas fabriquées mais bien ressenties au moment où le personnage doit les vivre. Lorsque ces improvisations se terminent, on se sent en communion avec les autres joueurs, on a la ferme impression d'avoir accompli quelque chose de grand, qu'on y était, que *c'était* le réel. On revient à soi toujours un peu décalé, impressionné par ce qui vient de se produire, et on va vers l'autre pour s'assurer que l'on n'était pas seul. Et en effet c'est rarement le cas. On s'est senti transporté, visité par le personnage. En improvisation comme en écriture, je sais que je tiens un personnage au moment où j'ai l'impression de ne plus exister.

Disparaître

Pour Yoshi Oïda, l'acteur est un être capable de disparition. Enfant, Oïda était attiré par ce «pouvoir magique» de se rendre invisible à volonté et voulait devenir un ninja. Sa mère lui a cousu un sac noir et, dès qu'il y entrait, faisait

semblant de ne plus le voir. Oïda a ainsi cru pouvoir disparaître jusqu'au jour où une amie de sa mère a brisé le subterfuge. Ensuite, Oïda s'est mis à jouer avec des perruques, des costumes, du maquillage, les vêtements de ses parents. Il interprétait ainsi une centaine de personnages différents.

Je vois bien maintenant que ce n'était pas le plaisir d'être contemplé par d'autres qui me poussait à jouer. Les perruques et le maquillage avec lesquels je m'amusais n'étaient en fait que des versions différentes du sac noir originellement confectionné par ma mère. Un moyen de disparaître. Une façon de me cacher. De me soustraire à la vue des gens plutôt que de m'exhiber devant eux. Bien entendu, je n'étais pas véritablement «invisible», mais le «moi» qu'ils voyaient n'était pas le vrai «moi». Avec le maquillage, je «me» rendais invisible.²⁴

Les personnages, les lieux, l'histoire, l'utilisation du langage sont pour moi autant de déguisements, de maquillages, de façons de me rendre invisible aux yeux des autres et, plus encore, à mes yeux. Je veux non seulement devenir invisible à travers le personnage, mais encore le devenir à travers la construction du récit.

Le lecteur doit pouvoir oublier l'auteur, ne pas sentir qu'il tire les ficelles de son histoire ou qu'il porte un jugement sur son personnage. L'auteur, pour sa part, doit pouvoir écrire ce qu'il n'écrit pas *lui-même*, ce avec quoi il n'est pas personnellement d'accord, ce qu'il ne trouve pas nécessairement mélodieux, ce qui ne sera pas une belle phrase, ou à la limite ne serait même pas une phrase concevable si le personnage ne la demandait pas. Valéry disait qu'il lui serait impossible d'écrire un roman parce qu'il ne pourrait faire dire à ses personnages des phrases comme: «Bonjour Monsieur.» Je ne vois aucun inconvénient à utiliser de telles phrases. Pour moi, tout se dit, tout s'écrit à partir du moment où

²⁴ Yoshi Oïda, *L'acteur invisible*, Trad. de l'anglais par Isabelle Famchon. coll. «Le Temps du théâtre» Arles, Actes Sud, 1998, p.17-18.

ces phrases, aussi pauvres puissent-elles être, portent l'extraordinaire richesse de la densité spirituelle et charnelle des personnages.

Disparaître, donc, à l'image de l'acteur qui donne à voir; pas pour montrer le personnage, mais pour le devenir. Cela peut même avoir quelque chose d'inquiétant, parfois, en dehors des moments d'écriture; surtout vers la fin de la rédaction, lorsque le personnage continue de faire sentir sa présence au quotidien, ou plutôt que je me sens devenir de plus en plus comme lui, que je sois en train d'écrire ou de faire autre chose.

La perspective

Le plus difficile est de garder un équilibre entre ces moments d'abandon et la cohésion de l'œuvre, pour la mener à terme d'une façon intelligible et compréhensible.

Cette vigilance, Stanislavski l'appelle la perspective. Lorsque la perspective d'un comédien sur une pièce est confuse, il ne peut proprement savoir où conduire le personnage. De la même manière, pour moi, vient un temps où je ne peux plus me contenter de travailler uniquement sur la construction du personnage en dehors de l'histoire que je raconte. Il me faut prendre du recul, analyser pour comprendre ce qui reste caché dans les profondeurs de son comportement, ce qui a été communiqué dès le début, ce qui a inconsciemment été préparé. C'est à cet instant que je dois faire un retour sur moi-même, c'est là que je dois réapparaître, comme si durant tout ce temps je n'avais fait que préparer le terrain, m'approcher du traumatisme sans encore le voir, jusqu'au moment où ça cesserait de résister.

J'aborde alors mon texte d'un point de vue analytique, je cherche à saisir

ce qu'il contient, ce qu'il recèle. J'en fais une approche thématique, en dégage le sens et essaie de percevoir les lieux de résistance, c'est-à-dire les endroits dans le texte où je sens que l'écriture a été freinée par la peur d'entrer en contact avec quelque chose de plus difficile à revivre émotionnellement. Je tente à ce moment de comprendre le sens de l'élément qui provoque la résistance et je peux parfois attendre des mois avant de parvenir à le saisir, pour l'intégrer à l'écriture et pousser ainsi plus loin ma recherche, mon abandon.

Par la même occasion, je cherche à voir mon roman dans son ensemble, à comprendre vers quoi il se dirige et ainsi éloigner mon attention du «présent» du personnage. Se dessine alors le schéma psychologique de ce dernier, son évolution, jusqu'à son dénouement dans le cadre de l'histoire. C'est une chose qu'il m'est impossible de réaliser en début d'écriture. «La vraie forme est quelque chose qui arrive non seulement au dernier moment mais au-delà du dernier moment. La vraie forme c'est une naissance.»²⁵ C'est véritablement la présence qui a trouvé sa voix, dont j'ai accepté de suivre le mouvement, et qui s'est libérée de sa responsabilité envers l'histoire.

Deux positions se développent donc, celle de l'auteur et celle du personnage. Je dois les protéger l'une de l'autre, car si elles peuvent se nourrir, je ne veux pas que l'une brime mon imagination et la liberté qui me permettent d'avancer dans l'écriture, ni que l'autre m'empêche de mener à terme une œuvre cohérente.

L'auteur devient alors un spectateur, un «écrivain-lecteur»²⁶. Il utilise son personnage pour renouveler l'exploration qu'il fait du réel, s'y aventurant sans repères. L'auteur ne cherche pas à faire de démonstration, l'écriture a pour seule

²⁵ Jean-Gabriel Carasso et Mohamed Charbagi, *Peter Brook: autour de l'espace vide*. Anabase Productions. Paris, CITC/Anrat Vidéocassette, VHS, son, couleur, 1992.

²⁶ Voir Sylvie Germain, *Les personnages*, coll. «L'un et l'autre», Paris, Gallimard, 2004.

optique le don de soi. Un don sans compromis, sans justification, sans explication. Il n'est plus quelqu'un qui s'exprime, mais un être dédoublé qui assiste à l'offrande de sa chair intérieure.

Le personnage alors progresse par vagues, par nappes: «les scènes s'éboulant les unes dans les autres, se déversant dans la pensée; l'une comme cédant à la poussée de la suivante à l'instant non prévu; les scènes comme étant mues par le temps, non par le drame.»²⁷

Ce mouvement n'est pas une mécanique, c'est une acceptation. Rien ne sera figé, rien ne pourra être fixé. Le personnage n'existe que dans le présent. Ses états ne se ressemblent pas, mais ils se valent tous, ils se combattent et c'est à l'auteur de les laisser aller, de leur permettre de surgir, de les lire et de les interpréter. Surtout, il ne faut pas chercher à les combattre, à créer un mécanisme. «Ce qui importe, c'est [...] de laisser un être se développer, se découvrir et agir par lui-même. Et d'apprendre son acte en le lui voyant poser.»²⁸

Atteindre la vérité du personnage c'est pénétrer au-delà des apparences, aller dans la conscience. Il ne s'agit pas d'un travail d'analyse, de décomposition, de dissection. Le personnage doit d'abord se construire par intuition, par une suite d'aperçus, de fulgurances. C'est seulement après que peut intervenir l'analyse. Pas avant, car il ne faut pas immobiliser le personnage, il faut le saisir dans son mouvement même, dans sa liberté, au moment précis où il prend conscience de lui-même.

²⁷ Valère Novarina, *Lumières du corps*, Paris, P.O.L. 2006. p.14.

²⁸ Robert Charbonneau, *Connaissance du personnage*, Montréal, Éditions de l'arbre, 1944: p.33.

Fulgurance 4

Je m'apprêtais à me laver les cheveux. En prenant la bouteille de shampoing, je me suis aperçu qu'elle était pratiquement vide; et sans savoir pourquoi, je ressentis soudain un profond épuisement. Je questionnai cet état et le sentiment s'est intensifié. Je savais que je tenais quelque chose et qu'il me fallait y porter une attention particulière. C'est alors que, l'instant de quelques secondes, je me suis senti devenir autre. J'étais madame Watanabe, dans la salle de bains de l'hôpital, me préparant à laver les cheveux de ma fille comateuse. La bouteille de shampoing vide marquait les longs mois qui passaient sans changement, la fin d'un cycle qui allait recommencer, peut-être à l'infini. Et je sentis une énorme fatigue, la fatigue de cette mère qui prend soin de sa fille depuis des mois et des mois: «Combien de bouteilles faudra-t-il encore vider sur les cheveux d'Ayako ?» et j'ai senti les larmes de cette femme couler. Je savais que j'éprouvais quelque chose de vrai, une émotion véritable. J'avais eu accès à l'univers intérieur de madame Watanabe.

Entracte

Représenter un personnage fait obligatoirement appel à la conscience du public, du lecteur, puisque c'est à cause d'eux que je cherche à produire un message intelligible. À cause d'eux ne signifie pas ici que j'écris expressément pour le lecteur, mais plutôt que j'écris à partir de lui. Il a donc une fonction paradoxale. D'un côté je l'ignore parce que je n'écris jamais en pensant que je

serai lu, sinon cette pensée exercerait sur moi une trop grande censure. Je profite pour l'instant du fait que je ne suis pas un auteur publié, que je ne suis pas encore en train de construire une œuvre, que personne ne m'attend. Pourtant, la possibilité d'un éventuel public m'insufflé une énergie supplémentaire en cours d'écriture. Parce qu'au fond, l'écriture naît d'un désir de communiquer. Chaque mot, chaque phrase est en fin de compte une expression de ma solitude et du désir de partager une expérience.

C'est pourquoi je dois garder en tête que le lieu où se jouera mon roman est le théâtre mental du lecteur. Sans vouloir contrôler sa vision de mon texte, je lui donne des indications, comme à un comédien, ou à un metteur en scène, pour que ce que j'ai ressenti se métamorphose et se tienne debout, vivant, à nouveau, dans la tête du lecteur. Écrire consiste à mouvoir les êtres à distance, en leur laissant de l'air, du souffle, afin qu'ils agissent librement, naturellement, dans l'imaginaire de l'autre.

L'important, c'est de développer dans l'écriture un espace. L'enjeu auquel je fais face est de ne pas absorber en moi-même cet espace, de ne pas en exclure le lecteur, de ne pas faire de l'exploration de ma ressource première, la présence, un drame privé. L'objectif n'est pas de me soigner, de me guérir, mais de créer un objet dont je pourrai me détacher, pour l'offrir à l'autre qui se fera le relais de cette quête de sens.

C'est une forme de sacrifice, une mise à mort de l'auteur qui, par l'incarnation, donne vie au sujet de l'écriture et, par lui, au livre. Le sacrifice est un acte qui préside à la naissance de l'écriture: isolement, amenuisement de soi, désidentité, destruction du monde, expérience de sa propre division, jusqu'à la création finale: don ultime de soi.

Créer, produire, incarner une parole perdue, inaudible, la porter hors de soi, vers l'autre, tel est ce qui motive le sacrifice. Et puisque le public a son importance, puisqu'il y a nécessité d'une passation, l'intime doit tendre vers

l'universel. C'est pourquoi il faut privilégier le monde du dehors à celui du dedans. «Le "moi" est en trop. Il faut regarder comment les choses et les êtres bougent et comment ils se reflètent en nous. Il faut privilégier [...] ce qui existe de manière intangible, hors de soi. La personne se révélera à elle-même par rapport à ces appuis sur le monde extérieur.»²⁹

La couture

Je veux, dans l'écriture, ressentir comme pour la première fois la scène que j'ai longuement élaborée par de nombreuses réflexions et analyses. Je veux oublier ce que je vais écrire, ne plus savoir que, cette scène, j'y ai réfléchi pendant des mois, que je l'ai soigneusement mise au point mentalement et intellectuellement. Je veux être persuadé, en l'écrivant, que je viens de l'inventer, qu'elle me porte dans l'écriture comme toutes les autres m'ont porté, et qu'à l'image d'un comédien qui reprend une scène pour la centième fois, j'aie l'impression de dire ces mots que je connais par cœur pour la première fois.

On a demandé un jour à Stanislavski comment oublier ce qui va arriver lorsqu'on le sait, lorsque justement on le joue pour la centième fois: «On ne peut ni ne doit l'oublier. Le personnage que l'on joue ne sait pas ce qui l'attend, mais l'acteur utilise la perspective pour apprécier pleinement chaque moment et s'y consacrer intensément.»³⁰

Je cherche à faire la même chose lorsque j'écris. Quand je n'y arrive pas, j'attends, je n'efface pas tout de suite parce que les scènes «ratées» jouent dans ce

²⁹ Jacques Lecoq, *Le corps poétique*, Arles, Actes Sud-Papiers, 1997, p.30.

³⁰ Constantin Stanislavski, *La construction du personnage*, Trad. par Charles Antonetti, Paris. Pygmalion, 1984. p.207-08.

processus un rôle important, elles sont un aide-mémoire, un schéma inhabité, et lorsque le personnage est prêt à le visiter, je recommence.

Il s'agit alors d'un nouveau cycle de déconstructions et de constructions, mais plutôt axé cette fois sur le déroulement de l'histoire. Je dresse un plan, imagine quelques péripéties, comme pour m'assurer qu'on ne s'ennuiera pas à la lecture de mon roman. Puis j'écris sans me rendre compte de la grave erreur que je suis en train de commettre: je m'éloigne du centre de gravité de mon texte, laissant de côté son moteur, le personnage.

À chaque fois que cela s'est produit, comme plus rien ne soutenait la réalité du roman, c'est-à-dire la réalité du personnage et la vérité de ce que je voulais représenter, j'ai dû tout détruire. Parce que je n'avais pas produit de réel, j'avais créé du faux, du non-ressenti, un texte où le personnage existait à peine, où sa voix ne s'entendait plus. Il n'y avait pas eu de dédoublement. Rien qu'un auteur tirant les ficelles d'un récit.

Le problème n'était pas d'avoir suivi les conseils de Stanislavski, mon erreur était plutôt de les avoir mal adaptés à ma démarche. Ce n'était pas d'une perspective sur l'*histoire* que j'avais besoin, mais d'une perspective sur l'évolution de l'état psychologique de mon personnage. L'histoire n'avait toujours pas d'importance et pourrait continuer à se construire d'elle-même: à travers, autour, à cause du personnage.

Cela ne signifie pas bien sûr que l'histoire soit indifférente, ou qu'elle ne compte pour rien. Seulement, elle n'a jamais été le fil conducteur du récit et n'a pas à le devenir. Elle a simplement pour fonction de permettre la représentation des états psychiques du personnage dans un ici-maintenant. L'histoire *est* en définitive le personnage. Elle ne le fait pas évoluer, elle représente son évolution même. Elle ne doit donc pas se structurer à l'extérieur de lui, mais doit plutôt résulter d'une suite de perceptions, de prises de positions: constituer pour lui et à partir de lui une façon de l'engager, de le projeter dans un espace fictionnel de

manière à le rendre réel.

L'histoire n'est qu'un cycle de constructions et déconstructions, un travail de reconnaissance élaboré à partir d'un sentiment dominant. Comme je l'ai déjà fait pour le lieu et le personnage, je dois la concevoir comme une situation qui me permette de ressentir, de contenir l'émotion avec laquelle je désire travailler. C'est uniquement de cette manière que pourra se construire le récit. À chaque fois que la situation me permet de capter l'essence d'une émotion (de la recréer, de la laisser évoluer, se transformer, donner accès à quelque chose d'autre, de plus profond), un autre cycle commence.

À cet égard, seule la perspective me permet de mettre un terme au cycle perpétuel des métamorphoses et des réincarnations. Pour que le personnage cesse éventuellement de se modifier, de se transformer, il faut savoir quelle sera l'étape finale de son évolution.

À partir du moment où j'ai déterminé cette fin, j'ai pu inclure ce désir dans chacune des étapes de la construction du récit comme un besoin propre du personnage. Le détail de sa progression, de son évolution au sein de la diégèse, ne devait cependant m'apparaître qu'en cours de route. Je ne connaissais pas au départ la logique de cette construction, ce qui allait la déclencher, la soutenir, et c'est pourquoi cela n'a jamais freiné l'écriture.

La perspective, au sens où l'entend Stanislavski, m'a permis ceci: déterminer l'ultime évolution de mon personnage sans préfabriquer l'histoire du roman à écrire. Alors le chemin pour m'y rendre s'est construit lentement, et reconnu comme de lui-même. Dans une telle démarche, l'écriture se doit de demeurer dans le présent, en perpétuel état d'éveil, à l'écoute des sentiments, des émotions, prête non pas à les fixer mais plutôt à suivre leurs mouvements.

Ne pas faire d'histoires

Lorsqu'un nouveau cycle de création me mène vers des émotions plus troubles, vers l'inconnu, vers l'étrange, je suis d'abord tenté de les contourner, de quitter l'état d'éveil, de me raconter des histoires au lieu de laisser l'histoire se constituer de façon processuelle, organique. Mais il me faut résister. Je ne dois pas fuir, l'objectif est de laisser être; et c'est précisément la raison pour laquelle j'écris, être en éveil par rapport à ces états. À partir de ce moment, je n'ai plus à trouver de solutions, à inventer une histoire, je n'ai qu'à être attentif. Cela *est* le personnage, cela *est* l'histoire. Le personnage raconte l'histoire et l'histoire raconte le personnage. Il n'y a plus de distinction, plus de clivage entre l'un et l'autre.

L'autopénétration

Peter Brook, lorsqu'il décrit la relation entre le comédien et le personnage, utilise le terme «autopénétration»:

L'autopénétration par le rôle est en relation avec le fait de s'exhiber. L'acteur n'hésite pas à se montrer tel qu'il est, car il se rend compte que, pour dévoiler le secret d'un rôle, il faut qu'il s'ouvre totalement, qu'il révèle ses propres secrets. Si bien qu'en jouant il accomplit un sacrifice: il sacrifie ce que la plupart des hommes préfèrent cacher. Ce sacrifice est son offrande au spectateur. [...] L'acteur invoque, met à jour ce qui gît au fond de chaque homme et que masque la vie quotidienne.³¹

³¹ Peter Brook, *L'espace vide*, Paris, Seuil, 1977. p. 86-87.

L'écrivain offre devant lui, ouvert, son corps de langage. Le personnage est pour lui une façon d'entrer en soi, de régresser, d'approcher la présence et de retrouver la blessure qui la nourrit, de la laisser grandir, incubé, jusqu'à ce qu'elle apparaisse visiblement. Pour toucher la vérité du personnage il faut donc s'ouvrir, se fissurer, se montrer tel que jamais on ne l'a fait, sans la moindre pudeur. Quitte à laisser parler l'horreur, à la porter devant soi.

Là où je réapparais

L'écriture de *Coma* a été pour moi une expérience tout aussi importante que révélatrice. En m'isolant, en concentrant mon attention sur la présence, en la portant hors de moi, en m'effaçant derrière elle, en cherchant sa voix, en la laissant s'exprimer, en suivant son mouvement avec attention, en me dévouant au sentiment d'éveil, j'ai pu avoir accès à une part de moi que je m'interdisais depuis longtemps. J'ai transformé ma vie, lui ai donné une forme. Je repense à ce qu'écrivait Aragon:

Et je ne savais pas encore, de cette expérience [...], que c'est ainsi qu'insensiblement on passe de la banalité des choses quotidiennes à l'invention romanesque, à ce raccourci de nous, où l'on change de nom, se choisit un décor comme au théâtre, et où tout d'un coup les événements prennent un sens.³²

Je me suis menti, et j'ai dit vrai. Je me suis caché, et je suis apparu.

³² Louis Aragon, *Le mentir-vrai*, Paris, Folio, 1998, p. 31.

Cette façon de me commettre dans l'écriture a également changé mon rapport au monde. La méditation, l'état d'éveil que j'ai développés dans le travail se sont tranquillement immiscés dans la façon dont je vis ma vie au quotidien.

L'écriture, et le voyage qui l'a accompagnée, ont été pour moi une façon d'émerger dans la contemplation. Maintenant, pour de courts instants, je tente de retrouver dans la vie le même rapport. Je tente d'être au quotidien le voyageur de Sôseki.

BIBLIOGRAPHIE

- Anzieu, Didier. *Le corps de l'oeuvre*, Paris, Gallimard, 1981.
- Anzieu, Didier. *Le moi-peau*, Paris, Dunod, 1985.
- Aragon, Louis. *Le mentir-vrai*, Paris, Folio, 1998.
- Bakhtine, Mikhaïl. *Esthétique et théorie du roman*, Trad. du russe par Daria Olivier, Paris, Gallimard, 1978.
- Barthes, Roland. *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1972.
- Bertrand, Pierre. *Le coeur silencieux des choses*, Montréal, Liber, 1999.
- Brook, Peter. *L'espace vide*, Trad. de l'anglais par Christine Estienne et Franck Fayolle, Paris, Seuil, 1977.
- Carasso Jean-Gabriel et Mohamed Charbagi. *Peter Brook: autour de l'espace vide*. Anabase Productions. Paris, CITC/Anrat Vidéocassette, VHS, son, couleur, 1992.
- Carter, Rita. *Mapping the mind*, Phoenix, London, 2004.
- Charbonneau, Robert. *Connaissance du personnage*, Montréal, Éditions de l'arbre, 1944.
- Charest, Rémy. *Robert Lepage. Quelques zones de liberté*, Québec, L'instant même, 1995.
- Chekhov, Michael. *L'imagination créatrice de l'acteur*, Trad. de l'américain par Isabelle Famchon, Paris, Pygmalion, 1995.
- De Maison Rouge, Isabelle. *Mythologies personnelles*, Paris, Éditions Scala, 2004.
- Eco, Umberto. *L'oeuvre ouverte*, Trad. de l'italien par Chantal Roux de Bézieux, avec le concours d'André Boucourechliev, Paris, Seuil, 1965.
- Goldin, Nan. *La ballade de la dépendance sexuelle*, Denville, Aperture, 1996.

- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. *L'implicite*, Paris, Armand Colin, 1986.
- Lacarrière, Jacques. *Au coeur des mythologies*, Paris, Gallimard, 1998.
- Lapierre, René. «L'exigence de la forme», In *Dans l'écriture*, Montréal, XYZ, 1994.
- Lapierre, René. *Figures de l'abandon*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002.
- Lafontaine, Patrick. *L'ambition du vide*, Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1995.
- Lecoq, Jacques. *Le corps poétique*, Arles, Actes Sud-Papiers, 1997.
- Lock, Margaret. *Twice dead: organ transplants and the reinvention of death*, Berkeley: University of California Press, 2002.
- Mauron, Charles. *Des mythes personnels aux métaphores obsédantes*, Paris, José Corti, 1963.
- Novarina, Valère. *Devant la parole*, Paris, P.O.L., 1999.
- Novarina, Valère. *Lumières du corps*, Paris, P.O.L., 2006.
- Oida, Yoshi. *L'acteur invisible*, Trad. de l'anglais par Isabelle Famchon. coll. «Le Temps du théâtre» Arles, Actes Sud, 1998.
- Palmiéri, Christine. *De la monstrosité (essais)*, Québec, L'instant même, 2000.
- Rampo, Edogawa. *La proie et l'ombre*, Trad. du japonais par Jean-Christian Bouvier, Arles, Picquier, 1994.
- Robert, Marthe. *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Gallimard, 1972.
- Roy, Irène. *Le Théâtre Repère. Du ludique au poétique dans le théâtre de recherche*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, 1993.
- Sallenave, Danièle. *Le don des morts. Sur la littérature*, Paris, Gallimard, 1991.

Soldevilla, Philippe. *Les Cycles Repères, une méthode*, Cahiers de Théâtre Jeu, numéro 52, 1989.

Sôseki. *Oreiller d'herbes*, Trad. du japonais par René de Ceccatty et Ryôji Nakamura. Paris, Rivages, 1993.

Stanislavski, Constantin. *La construction du personnage*, Trad. par Charles Antonetti, Paris, Pygmalion, 1984.

Stanislavski, Constantin. *La formation de l'acteur*, Trad. de l'anglais par Elisabeth Janvier, Paris, Pygmalion, 1986.

Todorov, Tzvetan. *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, coll. «Poétique», Paris, Seuil, 1981.

Woolf, Virginia. *L'art du roman*, Trad. de l'anglais par Rose Celli, Paris, Seuil, 1963.